

## LETTRES INÉDITES

DE

## HECTOR BERLIOZ

SA VIE

RACONTÉE PAR SA CORRESPONDANCE INTIME

## PRÉFACE

Il y a, dans l'humanité, certains êtres doués d'une sensibilité particulière, qui n'éprouvent rien de la même façon ni au même degré que les autres, et pour qui l'exception devient la règle. Chez eux, les particularités de nature expliquent celles de leur vie, laquelle, à son tour, explique celles de leur destinée. Or, ce sont les exceptions qui mènent le monde ; et cela doit être, parce que ce sont elles qui payent de leurs luttes et de leurs souffrances la lumière et le mouvement de l'humanité. Quand ces coryphées de l'intelligence sont morts de la route qu'ils ont frayée, oh ! alors vient le troupeau de Panurge, tout fier d'enfoncer des portes ouvertes ; chaque mouton, glorieux comme la mouche du coche, revendique bien haut l'honneur d'avoir fait triompher la révolution : « J'ai tant fait que nos gens sont enfin

dans la plaine! » Berlioz fut, comme Beethoven, une des illustres victimes de ce douloureux privilège : être une exception ; il paya chèrement cette lourde responsabilité.

Fatalement les exceptions doivent souffrir, et, fatalement aussi, elles doivent faire souffrir. Comment voulez-vous que la foule (ce *profanum vulgus* que le poète Horace avait en exécution) se reconnaisse et s'avoue incompétente devant cette petite audacieuse de personnalité qui a bien le front de venir donner en face un démenti aux habitudes invétérées et à la routine régnante? Voltaire n'a-t-il pas dit (lui, l'esprit s'il en fut) que personne n'avait autant d'esprit que tout le monde? Et le suffrage universel, cette grande conquête de notre temps, n'est-il pas le verdict sans appel du souverain collectif? La voix du peuple n'est-elle pas la voix de Dieu?...

En attendant, l'histoire, qui marche toujours et qui, de temps à autre, fait justice d'un bon nombre de contrefaçons de la vérité, l'histoire nous enseigne que partout, dans tous les ordres, la lumière va de l'individu à la multitude et non de la multitude à l'individu; du savant aux ignorants et non des ignorants au savant; du soleil aux planètes et non des planètes au soleil. Hé quoi! vous voulez que trente-six millions d'aveugles représentent un télescope, et que trente-six millions de brebis fassent un berger? Comment! c'est donc la foule qui a formé les Raphaël et les Michel-Ange, les Mozart et les Beethoven, les Newton et les Galilée! La foule! mais elle passe sa vie à *juger* et à *se déjuger*, à condamner tour à tour ses engouements et ses répugnances, et vous voudriez qu'elle fût un juge! Cette juridiction flottante et contradictoire, vous voudriez qu'elle fût une magistrature infaillible? Allons, cela est dérisoire. La foule flagelle et crucifie, *d'abord*, sauf à revenir sur ses arrêts par un repentir tardif qui n'est même pas, le plus souvent, celui de la génération contemporaine, mais de la suivante ou des suivantes, et c'est sur la tombe du génie que pleuvent les couronnes d'immortelles refusées à son front. Le juge définitif, qui est la postérité, n'est qu'une superposition de minorités successives : les majorités sont des « conservatoires de *statu quo* » ; je ne leur en veux pas ; c'est vraisemblablement leur fonction propre dans le mécanisme gé-

néral des choses ; elles retiennent le char, mais enfin elles ne le font pas avancer ; elles sont des freins, — quand elles ne sont pas des ornières. Le succès contemporain n'est, bien souvent, qu'une question de mode ; il prouve que l'œuvre est au niveau de son temps, mais nullement qu'elle doive lui survivre ; il n'y a donc pas lieu de s'en montrer si fier.

Berlioz était un homme tout d'une pièce, sans concessions ni transactions : il appartenait à la race des « Alceste » ; naturellement il eut contre lui la race des « Oronte », — et Dieu sait si les Oronte sont nombreux ! On l'a trouvé quinteux, grincheux, hargneux, que sais-je ? — Mais à côté de cette sensibilité excessive poussée jusqu'à l'irritabilité, il eût fallu faire la part des choses irritantes, des épreuves personnelles, des mille rebuts essuyés par cette âme fière et incapable de basses complaisances et de lâches courbettes ; toujours est-il que, si ses jugements ont semblé durs à ceux qu'ils atteignaient, jamais du moins n'a-t-on pu les attribuer à ce honteux mobile de la jalousie si incompatible avec les hautes proportions de cette noble, généreuse et loyale nature.

Les épreuves que Berlioz eut à traverser comme concurrent pour le grand prix de Rome furent l'image fidèle et comme le prélude prophétique de celles qu'il devait rencontrer dans le reste de sa carrière. Il concourut jusqu'à quatre fois, et n'obtint le prix qu'à l'âge de vingt-sept ans, en 1830, à force de persévérance et malgré les obstacles de toute sorte qu'il eut à surmonter. L'année même où il remporta le prix avec sa cantate de *Sardanapale*, il fit exécuter une œuvre qui montre où il en était déjà de son développement artistique, sous le rapport de la conception, du coloris et de l'expérience. Sa *Symphonie fantastique* (épisode de la vie d'un artiste) fut un véritable événement musical de l'importance duquel le fanatisme des uns et la violente opposition des autres peuvent donner la mesure. Quelque discutée cependant que puisse être une semblable composition, elle révèle, dans le jeune homme qui la produisait, des facultés d'invention absolument supérieures et un sentiment poétique puissant qu'on retrouve dans toutes ses œuvres. Berlioz a jeté dans la circulation musicale une foule considérable d'effets et de com-

binaisons d'orchestre inconnus jusqu'à lui, et dont se sont emparés même de très illustres musiciens : il a révolutionné le domaine de l'instrumentation et, sous ce rapport du moins, on peut dire qu'il a « fait école ». Et cependant, malgré des triomphes éclatants, en France comme à l'étranger, Berlioz a été contesté toute sa vie ; en dépit d'exécutions auxquelles sa direction personnelle de chef d'orchestre éminent et son infatigable énergie ajoutaient tant de chances de réussite et tant d'éléments de clarté, il n'eut jamais qu'un public partiel et restreint ; il lui manqua « le public », ce *tout le monde* qui donne au succès le caractère de la *popularité* : Berlioz est mort des retards de la popularité. *Les Troyens*, cet ouvrage qu'il avait prévu devoir être pour lui la source de tant de chagrins, *les Troyens* l'ont achevé : on peut dire de lui, comme de son héroïque homonyme Hector, qu'il a péri sous les murs de Troie.

Chez Berlioz, toutes les impressions, toutes les sensations vont à l'extrême ; il ne connaît la joie et la tristesse qu'à l'état de délire ; comme il le dit lui-même, il est un « volcan ». C'est que la sensibilité nous emporte aussi loin dans la douleur que dans la joie : les Thabor et les Golgotha sont solidaires. Le bonheur n'est pas dans l'absence des souffrances, pas plus que le génie ne consiste dans l'absence des défauts.

Les grands génies souffrent et doivent souffrir, mais ils ne sont pas à plaindre ; ils ont connu des ivresses ignorées du reste des hommes, et s'ils ont pleuré de tristesse, ils ont versé des larmes de joie ineffable ; cela seul est un ciel qu'on ne paye jamais ce qu'il vaut.

Berlioz a été l'une des plus profondes émotions de ma jeunesse. Il avait quinze ans de plus que moi ; il était donc âgé de trente-quatre ans à l'époque où moi, gamin de dix-neuf ans, j'étudiais la composition au Conservatoire, sous les conseils d'Halévy. Je me souviens de l'impression que produisirent alors sur moi la personne de Berlioz et ses œuvres, dont il faisait souvent les répétitions dans la salle des concerts du Conservatoire. A peine mon maître Halévy avait-il corrigé ma leçon, vite je quittais la classe pour aller me blottir dans un coin de la salle de concert, et là je m'enivrais de cette musique étrange, passionnée,

convulsive qui me dévoilait des horizons si nouveaux et si colorés. Un jour, entre autres, j'avais assisté à une répétition de la symphonie *Roméo et Juliette* alors inédite, et que Berlioz allait faire exécuter, peu de jours après, pour la première fois. Je fus tellement frappé par l'ampleur du grand final de la « Réconciliation des Montaigus et des Capulets » que je sortis en emportant tout entière dans ma mémoire la superbe phrase du frère Laurent : « Jurez tous par l'auguste symbole ! »

A quelques jours de là, j'allai voir Berlioz, et, me mettant au piano, je lui fis entendre ladite phrase entière.

Il ouvrit de grands yeux, et me regardant fixement : « Où diable avez-vous pris cela ? dit-il. — A l'une de vos répétitions », lui répondis-je. Il n'en pouvait croire ses oreilles.

L'œuvre total de Berlioz est considérable. Déjà, grâce à l'initiative de deux vaillants chefs d'orchestre (MM. Jules Pasdeloup et Édouard Colonne), le public d'aujourd'hui a pu connaître plusieurs des vastes conceptions de ce grand artiste : la *Symphonie fantastique*, la symphonie *Roméo et Juliette* ; la symphonie *Harold* ; l'*Enfance du Christ* ; trois ou quatre grandes ouvertures ; le *Requiem*, et surtout cette magnifique *Damnation de Faust* qui a excité depuis deux ans de véritables transports d'enthousiasme dont aurait tressailli la cendre de Berlioz, si la cendre des morts pouvait tressaillir. Que de choses pourtant restent encore à explorer ! Le *Te Deum*, par exemple, d'une conception si grandiose, ne l'entendrons-nous pas ? Et ce charmant opéra, *Béatrix et Bénédicte*, ne se trouvera-t-il pas un directeur pour le mettre au répertoire ? Ce serait une tentative qui, par ce temps de revirement de l'opinion en faveur de Berlioz, aurait de grandes chances de réussite, sans avoir le mérite et les dangers de l'audace ; il serait intelligent d'en profiter.

Les lettres qu'on va lire, et pour lesquelles la direction de la *Nouvelle Revue* m'a fait l'honneur de me demander ces quelques lignes en guise de préface, ont un double attrait : elles sont toutes inédites, et toutes écrites sous l'empire de cette absolue sincérité qui est l'éternel besoin de l'amitié. On regrettera, sans doute, d'y rencontrer certains manques de déférence envers des hommes que leur talent semblait devoir mettre à l'abri de qualifications

irrévérencieuses et injustes : on trouvera, non sans raison, que Berlioz eût mieux fait de ne pas appeler Bellini un « petit polisson », et que la désignation d' « illustre vieillard », appliquée à Cherubini dans une intention évidemment malveillante, convenait mal au musicien hors ligne que Beethoven considérait comme le premier compositeur de son temps, et auquel il faisait (lui Beethoven, le symphoniste géant), l'insigne honneur de lui soumettre humblement le manuscrit de sa *Messe solennelle* œuvre 123, en le priant d'y vouloir bien faire ses observations.

Quoi qu'il en soit, et malgré les taches dont l'humeur acariâtre est seule responsable, ces lettres sont du plus vif intérêt. Berlioz s'y montre pour ainsi dire *à nu* ; il se laisse aller à tout ce qu'il éprouve ; il entre dans les détails les plus confidentiels de son existence d'homme et d'artiste : en un mot, il ouvre à son ami son âme tout entière, et cela dans des termes d'une effusion, d'une tendresse, d'une chaleur qui montrent combien ces deux amis étaient dignes l'un de l'autre et faits pour se comprendre. Se comprendre ! Ces deux mots font penser à l'immortelle fable de notre divin La Fontaine : « Les deux Amis. »

Se comprendre ! entrer dans cette communion parfaite de sentiments, de pensées, de sollicitude à laquelle on donne les deux plus beaux noms qui existent dans la langue humaine, l'Amour et l'Amitié ! C'est là tout le charme de la vie ; c'est aussi le plus puissant attrait de cette *vie écrite*, de cette conversation entre absents qu'on a si bien nommée la *correspondance*.

Si les œuvres de Berlioz le font admirer, la publication des présentes lettres fera mieux encore : elle le fera aimer, ce qui est la meilleure de toutes les choses ici-bas.

CH. GOUNOD.

## I

La vie de Berlioz ne nous est guère connue que par les *Mémoires* qu'il a publiés de son vivant, non pour le vain plaisir d'écrire des confessions, mais pour laisser une notice biographique exacte qui, par le récit de ses luttes et de ses déboires, pût servir d'enseignement aux jeunes compositeurs. Aussi, tout en parlant avec détails de sa carrière d'artiste, a-t-il été sobre de confidences sur sa vie privée. Il en a omis les particularités les plus intéressantes, et, quand il en a rapporté certains épisodes, il l'a fait avec toutes les restrictions possibles, ou les a présentés sous un jour dramatique qui leur enlève leur plus grand charme, la sincérité de l'expression. A bien des égards, il lui était difficile d'agir autrement. S'il est permis à un écrivain de dissimuler des faits personnels sous la fiction du roman, il y a quelque chose de pénible à voir un homme de talent abuser de sa célébrité pour dévoiler au public l'intimité de sa vie et éparpiller devant lui le tiroir aux souvenirs. Berlioz n'a donc raconté que ce qu'il pouvait dire sans nuire à sa dignité. Mais la postérité est tenue à moins de réserve, surtout quand une existence se présente comme celle-là, toute pleine des agitations d'un caractère exceptionnel et des tourments d'un génie incompris et opprimé.

Une partie de la *Correspondance* de Berlioz, recueillie et publiée récemment avec un grand soin par M. Daniel Bernard, a commencé de mettre au jour nombre de points laissés dans l'ombre par les *Mémoires*. Mais ces lettres ne nous entretiennent encore que de ses travaux, de ses voyages. Elles ne nous révèlent pas le Berlioz entrevu dans les *Mémoires*. La nature fougueuse, ardente à la polémique de l'artiste, s'y répand en acerbes revendications; son cœur reste fermé, ne livre aucun des secrets qui l'agitent; son esprit ne nous fait pas assister à l'éclosion et au développement des conceptions qui le hantent.

Berlioz n'a vraiment et sincèrement ouvert son âme qu'à une seule personne, à Humbert Ferrand. Parmi tous les amis qui l'ont entouré de leur sollicitude, il ne semble pas qu'il en ait rencontré de plus dévoué; à coup sûr, c'est celui qu'il a le plus

aimé. Depuis leur première rencontre, en 1823, jusqu'à sa mort, en 1869, rien n'a pu altérer la profonde affection qu'il lui portait. Éloignés l'un de l'autre par les tracas d'une carrière à faire ou par les soucis d'intérêts à soigner, ne trouvant l'occasion de se voir qu'à de rares intervalles, Berlioz et Ferrand ont dû recourir à une correspondance active et très détaillée pour se tenir mutuellement au courant des moindres incidents de leur vie. Pour Berlioz surtout, très expansif, prompt à l'enthousiasme, s'exaspérant contre les difficultés de sa position, dominé par une imagination d'une mobilité excessive, c'était là un besoin absolu. Sa correspondance avec Humbert Ferrand, embrassant presque toute sa vie, devient de la sorte une autobiographie d'autant plus intéressante qu'elle a été écrite au jour le jour, en dehors de toute préoccupation du public.

La première lettre un peu importante que nous possédions de cette correspondance porte la date du 10 juin 1825. Berlioz avait alors vingt-deux ans. Il se trouvait à cette époque critique de la vie de l'artiste et de l'écrivain où, la vocation l'emportant sur des aspirations mal définies, l'avenir se décide sans retour.

Il venait de faire exécuter à Saint-Roch une messe à grand orchestre, qui ne lui rapportait rien, mais qui redoublait sa résolution de se consacrer uniquement à la musique. Par contre, il échouait au concours pour le prix de Rome, ce qui déterminait sa famille à lui supprimer sa modique pension d'étudiant en médecine. Avec la joie d'affirmer son talent et l'orgueil d'attirer pour la première fois sur son nom l'attention du public et de la presse, commençaient les embarras qui, jusqu'à son dernier jour, ont pesé sur sa vie. Le moment paraît donc bien choisi pour pénétrer dans son existence et en suivre les diverses péripéties.

C'est de la Côte-Saint-André, son pays natal, où il s'était rendu en hâte pour conjurer l'orage qui le menaçait après son échec de l'Institut, que Berlioz écrit à Humbert Ferrand.

La Côte-Saint-André (Isère), ce 10 juin 1825.

« Mon cher Ferrand,

« Je ne suis pas plutôt hors de la capitale, que je ne puis ré-



sister au besoin de converser avec vous. Je vous avais moi-même engagé à ne m'écrire que quinze jours après mon départ, afin de ne pas demeurer trop longtemps ensuite sans avoir de vos nouvelles ; mais je viens vous engager aujourd'hui à le faire le plus tôt possible, parce que j'espère que vous ne serez pas assez paresseux pour vous contenter de m'écrire une fois et pour me laisser languir pendant deux mois, comme l'homme de la douleur éloigné du rocher de l'Espérance et qui voudrait bien aller prendre une glace à la vanille chez Tortoni (Potier, in. lib. Blousac, page 32).

« J'ai fait un voyage assez ennuyeux jusqu'à *Tarare* ; là, étant descendu pour monter à pied, je me suis trouvé, comme malgré moi, engagé dans la conversation de deux jeunes gens qui m'avaient l'air *dilettanti*, et dont, comme tels, je ne m'approchais guère. Ils ont commencé à m'apprendre qu'ils allaient au mont Saint-Bernard faire des paysages et qu'ils étaient élèves de peinture de MM. Guérin et Gros ; sur quoi je leur ai appris à mon tour que j'étais élève de Lesueur ; ils m'ont fait beaucoup de compliments sur le talent et le caractère de mon maître ; tout en causant, l'un des deux s'est mis à fredonner un chœur des *Danaïdes* : « Les *Danaïdes* ! me suis-je écrié ; mais vous n'êtes donc pas dilettante?... — Moi, dilettante ? m'a-t-il répliqué ; j'ai vu trente-quatre fois Derivis et M<sup>me</sup> Branchu dans les rôles de Danaüs et d'Hypermnestre. — Oh !... » Et nous nous sommes sautés au col sans autre préambule.

« Ah ! monsieur, M<sup>me</sup> Branchu !... Ah ! M. Derivis !... Quel talent !... quel foudre !... — Je le connais beaucoup Derivis, a dit l'autre. — Et moi donc ! j'ai l'avantage de connaître également la sublime tragédienne lyrique. — Ah ! monsieur, que vous êtes heureux ! On dit qu'indépendamment de son prodigieux talent, elle est, en outre, fort recommandable par son esprit et ses qualités morales. — Certainement, rien n'est plus vrai. — Mais, messieurs, leur ai-je dit, comment se fait-il que, n'étant pas musiciens, vous n'avez point été infectés du virus dilettantique, et que Rossini ne vous ait pas fait tourner le dos au naturel et au sens commun ? — C'est, m'ont-ils répondu, qu'étant habitués à rechercher en peinture le grand, le beau et surtout le

naturel, nous n'avons pu le méconnaître dans les sublimes tableaux de Glück et de Saliéri, non plus que dans les accents à la fois tendres, déchirants et terribles de M<sup>me</sup> Branchu et de son digne émule. Conséquemment, le genre de musique à la mode ne nous entraîne pas plus que le feraient des arabesques ou des croquis de l'école flamande. »

« A la bonne heure, mon cher Ferrand, à la bonne heure ! voilà des gens qui sentent, voilà des connaisseurs dignes d'aller à l'Opéra, dignes d'entendre et de comprendre *Iphigénie en Tauride*. Nous nous sommes donné mutuellement nos adresses, et nous nous reverrons à Paris au retour.

« Avez-vous revu *Orphée*, avec M. Nivière, et l'avez-vous saisi passablement?...

« Travaillez-vous toujours avec la même ardeur à notre affaire ? Rappelez-moi un peu au souvenir de M. Berlioz ; je ne suis point étonné qu'il soit dilettante, parce qu'il faut savoir la musique pour apprécier le grand opéra, et qu'il faut l'ignorer pour entendre jusqu'au bout un opéra séria de Rossini. Or, il est, je crois, dans ce dernier cas.

« Adieu ; tout va bien pour moi ; mon père est tout à fait dans mon parti, et maman parle déjà avec sang-froid de mon retour à Paris.

« Votre ami. »

Dans ses *Mémoires*, Berlioz nous trace, de son séjour à la Côte, un tableau évidemment exagéré, trop chargé en couleur par places, et qui contraste avec les dernières affirmations de la lettre qu'on vient de lire. Il raconte notamment une scène où sa mère, désespérée de le voir résister à la volonté de la famille, l'accable de sa malédiction. Il est certain que, sans aller aussi loin, sa présence à la Côte dut soulever quelques orages. Il eut principalement à lutter contre les idées religieuses et les préventions de sa mère à l'endroit de tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait au théâtre. Il réussit pourtant à convaincre ses parents ; il en obtint l'autorisation de revenir à Paris et les ressources nécessaires pour continuer ses études musicales.

L'accord ne fut pas toutefois de longue durée. Berlioz était

à peine depuis cinq mois à Paris, que déjà son père, ne voyant aucun changement se produire dans sa position, en revenait aux reproches. Une occasion s'offrit : Berlioz refusait d'obtempérer à l'injonction qui lui était faite de retourner à la Côte, la pension fut supprimée, — définitivement cette fois. — Il n'eut plus à compter que sur lui-même. L'année qui suivit fut une rude année de misère. Le compositeur en fut réduit à entrer comme choriste au théâtre des Nouveautés.

En 1827, l'Institut mit au concours une scène lyrique à grand orchestre, dont le sujet était : *Orphée déchiré par les Bacchantes*. Cette fois Berlioz fut admis en loge, mais sa partition ne put pas même être exécutée; on verra par suite de quelles circonstances, dans la lettre suivante, écrite au lendemain de la deuxième exécution de sa messe à Saint-Eustache :

« Paris, ce 29 novembre (1827).

« Mon cher Ferrand;

« Vous avez gardé à mon égard, ainsi qu'à l'égard de Berlioz et de Gounet, un silence inexplicable. Je sais que vous avez fait une seconde maladie, plusieurs personnes nous l'ont appris; mais n'aviez-vous pas à votre disposition la plume de votre frère pour nous faire part de votre convalescence? Pourquoi nous laisser ainsi dans l'inquiétude? Nous avons cru pendant longtemps que vous étiez allé en Suisse. « Mais, disais-je toujours, quand cela serait, je n'y vois pas une raison pour ne pas nous écrire, il y a des postes en Suisse comme ailleurs. » Je crois donc qu'il faut attribuer, votre silence, non pas à l'oubli, mais à l'insouciance mêlée de paresse dont vous êtes abondamment pourvu. J'espère cependant que vous retrouverez assez d'activité pour me répondre.

« Ma Messe a été exécutée le jour de la Sainte-Cécile avec un succès double de la première fois; les petites corrections que j'y avais faites l'ont sensiblement améliorée; le morceau (*Et iterum venturus*) surtout, qui avait été manqué la première fois, a été exécuté celle-ci, d'une manière foudroyante, par six trompettes, quatre cors, trois trombones et deux ophicléides. Le chant du

chœur qui suit, que j'ai fait exécuter par toutes les voix à l'octave, avec un éclat de cuivre au milieu, a produit sur tout le monde une impression terrible ; pour mon compte, j'avais assez bien conservé mon sang-froid jusque-là, et il était important de ne pas me troubler. Je conduisais l'orchestre ; mais, quand j'ai vu ce tableau du Jugement dernier, cette annonce chantée par six basses-tailles à l'unisson, ce terrible *clangor tubarum*, ces cris d'effroi de la multitude représentée par le chœur, tout enfin rendu exactement comme je l'avais conçu, j'ai été saisi d'un tremblement convulsif que j'ai eu la force de maîtriser jusqu'à la fin du morceau, mais qui m'a contraint de m'asseoir et de laisser reposer mon orchestre pendant quelques minutes ; je ne pouvais plus me tenir debout, et je craignais que le bâton ne m'échappât des mains. Ah ! que n'étiez vous là ! J'avais un orchestre magnifique, j'avais invité quarante-cinq violons, il en est venu trente-deux, huit altos, dix violoncelles, onze contre-basses ; malheureusement, je n'avais pas assez de voix, surtout pour une immense église comme Saint-Eustache. Le *Corsaire* et la *Pandore* m'ont donné des éloges, mais sans détails : de ces choses banales comme on en dit pour tout le monde. J'attends le jugement de Castil-Blaze, qui m'avait promis d'y assister, de Fétis et de l'*Observateur* ; voilà les seuls journaux que j'aie invités, les autres étant trop occupés de politique.

« J'ai été entendu dans un très mauvais moment ; beaucoup de personnes que j'avais invitées, entre autres les dames Lefranc, ne sont pas venues à cause des troubles affreux dont le quartier Saint-Denis était le théâtre depuis quelques jours. Berlioz n'y était pas : il n'est arrivé qu'avant-hier d'un petit voyage aux environs d'Auxerre, chez une de ses parentes. Quoi qu'il en soit, j'ai réussi au delà de mon espérance ; j'ai vraiment un parti à l'Odéon, aux Bouffes, au Conservatoire et au Gymnase. J'ai reçu des félicitations de toutes parts ; j'ai reçu, le soir même de l'exécution, une lettre de compliments d'un monsieur que je ne connais pas, et qui m'a écrit des choses charmantes. J'avais envoyé des lettres d'invitation à tous les membres de l'Institut, j'étais bien aise qu'ils entendissent exécuter ce qu'ils appellent de la musique inexécutable ; car ma Messe est trente fois plus difficile

que ma cantate du concours, et vous savez que j'ai été obligé de me retirer parce que M. Rifaut n'a pas pu m'exécuter sur le piano, et que M. Berton s'est empressé de me déclarer inexécutable même à l'orchestre.

« Mon grand crime, aux yeux de ce vieil et froid classique (à présent du moins), est de chercher à faire du neuf. « C'est une chimère, mon cher, me disait-il il y a un mois ; il n'y a point de neuf en musique ; les grands maîtres se sont soumis à certaines formes musicales que vous ne voulez pas adopter. Pourquoi chercher à faire mieux que les grands maîtres ? Et puis je sais que vous avez une grande admiration pour un homme qui, sans doute, n'est pas sans talent, ... sans génie... C'est Spontini. — Oh ! oui, monsieur, j'ai une grande admiration pour lui, et je l'aurai toujours. — Eh bien ! mon cher, Spontini... aux yeux des véritables connaisseurs, ne jouit pas... d'une grande *considération*. »

« Là-dessus, vous pensez bien, je lui ai tiré ma révérence. Ah ! vieux podagre, si c'est là mon crime, il faut avouer qu'il est grand, car jamais admiration ne fut plus profonde ni plus motivée ; rien ne peut l'égaliser, si ce n'est le mépris que m'inspire la petite jalousie de l'académicien.

« Faut-il m'avilir jusqu'à concourir encore une fois ?... Il le faut pourtant, mon père le veut ; il attache à ce prix une grande importance. A cause de lui, je me représenterai ; je leur écrirai un petit orchestre bourgeois à deux ou trois parties, qui fera autant d'effet sur le piano que l'orchestre le plus riche ; je prodiguerai les redondances, puisque ce sont là *les formes auxquelles les grands maîtres se sont soumis, et qu'il ne faut pas faire mieux que les grands maîtres*, et, si j'obtiens le prix, je vous jure que je déchire ma Scène aux yeux de ces messieurs, aussitôt que le prix sera donné.

« Je vous parle de tout cela avec feu, mon cher ami ; mais vous ne savez pas combien peu j'y attache d'importance : je suis depuis trois mois en proie à un chagrin dont rien ne peut me distraire, et le dégoût de la vie est poussé chez moi aussi loin que possible ; le succès même que je viens d'obtenir n'a pu qu'un instant soulever le poids douloureux qui m'opprime, et il est retombé

plus lourd qu'auparavant. Je ne puis ici vous donner la clef de l'énigme ; ce serait trop long, et, d'ailleurs, je crois que je ne saurais former des lettres en vous parlant de ce sujet ; quand je vous reverrai, vous saurez tout ; je finis par cette phrase que l'ombre du roi de Danemark adresse à son fils Hamlet :

« *Farewell, farewell, remember me.* »

Berlioz fait ici allusion au grand drame de toute sa vie, à son amour pour miss Smithson. Il se défend, dans ses *Mémoires*, d'en raconter les douloureuses péripéties ; il est plus explicite dans ses épanchements avec H. Ferrand ; il y est moins dramatique, mais plus passionné, plus vrai, plus sincère aussi.

Miss Smithson était venue à Paris en mars 1827 avec une troupe anglaise dont faisaient partie Kean, Macready et Kemble, pour donner des représentations du théâtre de Shakespeare sur la scène de l'Odéon. Grande, bien faite, d'une tournure élégante, elle avait une voix d'une délicatesse exquise, qui prêtait à l'expression de la douleur et de la tendresse un charme irrésistible. A Londres elle faisait peu de sensation. A Paris elle souleva un enthousiasme indescriptible. Berlioz la vit pour la première fois dans le rôle d'Ophélie. « L'effet de son prodigieux talent ou plutôt de son génie dramatique sur mon imagination et sur mon cœur, dit-il, n'est comparable qu'au bouleversement que me fit subir le poète dont elle était la digne interprète... Shakespeare me foudroya... Je vis, je compris, je sentis que j'étais vivant et qu'il fallait me lever et marcher. » Berlioz, pauvre et inconnu, ne pouvait songer à parvenir jusqu'à son idole, encore moins à s'en faire aimer. Après quelque temps passé dans un complet accablement moral et physique, il se releva, voulant par un effort suprême faire rayonner son nom jusqu'à elle. Il tenta, ce que nul compositeur en France n'avait encore tenté, de donner un concert composé de ses œuvres, dans la salle du Conservatoire. Son programme contenait des fragments de son opéra les *Francs-Juges*, dont Ferrand avait composé le poème, et la *Scène héroïque grecque*, faite également en collaboration par les deux amis. Quelques jours après ce concert il écrit :

Paris, ce vendredi, 6 juin 1828.

« Mon cher ami,

« Vous séchez sans doute d'impatience de connaître le résultat de mon concert ; si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais le jugement des journaux ; tous ceux qui ont parlé de moi, à l'exception de la *Revue musicale* et de la *Quotidienne*, que je n'ai pas encore pu me procurer, doivent vous parvenir en même temps que ma lettre.

Grand, grand succès ! Succès d'étonnement dans le public, et d'enthousiasme parmi les artistes.

On m'avait déjà tant applaudi aux répétitions générales de vendredi et samedi, que je n'avais pas la moindre inquiétude sur l'effet que produirait ma musique sur les auditeurs payants. L'ouverture de *Waverley*, que vous ne connaissez pas, a ouvert la séance de la manière la plus avantageuse possible, puisqu'elle a obtenu trois salves d'applaudissements. Après quoi est venue notre chère *Mélodie pastorale*. Elle a été indignement chantée par les solos, et le chœur de la fin ne l'a pas été du tout ; les choristes, au lieu de compter leurs pauses, attendaient un signe que le chef d'orchestre ne leur a pas fait, et ils se sont aperçus qu'ils n'étaient pas entrés quand le morceau était sur le point de finir. Ce morceau n'a pas produit le quart de l'effet qu'il renferme.

« La *Marche religieuse des Mages*, que vous ne connaissez pas non plus, a été fort applaudie. Mais, quand est venu le *Resurrexit* de ma Messe, que vous n'avez jamais entendu depuis que je l'ai retouché et qui était chanté pour la première fois par quatorze voix de femmes et trente hommes, la salle de l'École royale de musique a vu pour la première fois les artistes de l'orchestre quitter leurs instruments aussitôt après le dernier accord, et applaudir plus fort que le public. Les coups d'archet retentissaient comme la grêle sur les basses et contre-basses : les femmes, les hommes des chœurs, tout applaudissait ; quand une salve était finie une autre recommençait, c'étaient des cris, des trépignements !...

« Enfin, ne pouvant plus y tenir dans mon coin de l'orches-

tre, je me suis étendu sur les timbales, et je me suis mis à pleurer...

« Ah ! que n'étiez-vous là, cher ami ! Vous auriez vu triompher la cause que vous défendiez avec tant de chaleur contre les gens à idées étroites et à petites vues ; en vérité, dans le moment de ma plus violente émotion, je pensais à vous et je ne pouvais m'empêcher de gémir de votre absence.

« La seconde partie s'ouvrait par l'ouverture des *Francs Juges*. Il faut que je vous raconte ce qui était arrivé à la première répétition de ce morceau. A peine l'orchestre a-t-il entendu cet épouvantable solo de trombone et d'ophicléide sur lequel vous avez mis des paroles pour Olmerick, au troisième acte, que l'un des violons s'arrête et s'écrie : « Ah ! ah ! l'arc-en-ciel est l'archet de votre violon, les vents jouent de l'orgue, le temps bat la mesure. » Là-dessus, tout l'orchestre est parti et a salué par ses applaudissements une idée dont il ne connaissait pas même l'étendue ; ils ont interrompu l'exécution pour applaudir. Le jour du concert, cette introduction a produit un effet de stupeur et d'épouvante qui est difficile à décrire ; je me trouvais à côté du timbalier, qui, me tenant un bras qu'il serrait de toutes ses forces, ne pouvait s'empêcher de s'écrier convulsivement, à divers intervalles : « C'est superbe !... C'est sublime, mon cher !... C'est effrayant ! il y a de quoi en perdre la tête !... » De mon autre bras, je me tenais une touffe de cheveux que je tirais avec rage ; j'aurais voulu pouvoir m'écrier, oubliant que c'était de moi : « Que c'est *monstrueux*, colossal, horrible ! » Enfin, vous connaissez notre scène héroïque grecque, le vers : *Le monde entier* n'a pas pu produire la moitié de l'effet de cet épouvantable passage. A la vérité, il a été fort mal exécuté ; Bloc, qui conduisait, s'est trompé de mouvement en commençant : *Des sommets de l'Olympe*... Et, pour ramener l'orchestre au mouvement véritable, il a causé un désordre momentané dans les violons qui a failli tout gâter. Malgré cela, l'effet est aussi grand et peut-être plus grand que vous ne vous imaginez. Cette marche précipitée des auxiliaires grecs, et cette exclamation : « Ils s'avancent ! » sont d'un dramatique étonnant. Je ne me gêne pas avec vous, comme vous voyez, et je dis franchement ce que je pense de ma musique.



« Un artiste de l'Opéra disait le soir de ma répétition à un de ses camarades, que cet effet des *Francs Juges* était la chose la plus extraordinaire qu'il eût entendue de sa vie. — Oh ! après Beethoven, toutefois ? disait l'autre. — Après rien, a-t-il répondu ; je défie qui que ce soit de trouver une idée plus terrible que celle-là. »

« Tout l'Opéra assistait à mon concert ; après, c'étaient des embrassades à n'en plus finir. Ceux qui ont été le plus contents sont : Habeneck, Dérivis, A. Nourrit, Dabadie, Prévost, M<sup>lle</sup> Mori, A. Dupont, Schneitzoefter, Hérold, Rigel, etc. Il n'a rien manqué à mon succès, pas même les critiques de MM. Panzeron et Brugnières, qui trouvaient que mon genre est nouveau mais mauvais, et qu'on a tort d'encourager cette manière d'écrire.

« Ah ! mon cher ami, envoyez-moi donc un opéra ! *Robin Hood* !... Que voulez-vous que je fasse si je n'ai pas de poème ? Je vous en supplie, achevez quelque chose.

« Adieu, mon cher Ferrand. Je vous envoie des armes pour combattre les détracteurs ; Castil-Blaze, ne se trouvant pas à Paris, n'a pu assister à mon concert ; je l'ai vu depuis ; il m'a cependant promis d'en parler. Il ne se presse guère ; heureusement je puis m'en passer, et largement.

« J'ai appris hier seulement que l'article du journal *le Voleur*, qui m'est le plus favorable, est de Despréaux, qui a concouru avec moi à l'Institut ; ce suffrage d'un rival m'a beaucoup flatté. »

Tout ce bruit ne suffit pourtant pas à attirer l'attention de miss Smithson, absorbée par ses triomphes, et Berlioz continua à se débattre en silence avec sa passion. Pour oublier ses tourments il s'échappait dans la campagne, semant l'inquiétude parmi ses amis. Listz et Chopin le suivirent toute une nuit à travers la plaine Saint-Denis, craignant qu'il n'attentât à ses jours. La lettre suivante se termine curieusement par le récit d'une de ces courses qu'il entreprenait afin de vaincre le moral par la fatigue physique :

28 juin 1828.

« O mon ami, que votre lettre s'est fait attendre ! Je craignais que la mienne ne fût égarée.

« L'écho a bien répondu...

« Oui, nous nous comprenons pleinement, nous sentons de même ; ce n'est pas tout à fait sans charme que nous vivons. Quoique, depuis neuf mois, je traîne une existence empoisonnée, désillusionnée, et que la musique seule me fait supporter, votre amitié est aussi un lien qui m'enchaîne et dont les nœuds se resserrent de jour en jour pendant que les autres se rompent (ne faites pas de conjectures, vous vous tromperiez). Je ferai tous mes efforts pour aller passer quelque temps à la Côte dans un mois et demi ; aussitôt que mon départ sera fixé, je vous en avertirai et vous donnerai rendez-vous chez mon père.

« J'attends avec la plus vive impatience le premier et le troisième acte des *Francs Juges*, et je vous jure sur l'honneur que je vais vous envoyer une copie du *Resurrexit* en grande partition et une de la *Mélodie*. Je vais les faire copier le plus tôt possible, et je vous les expédierai dès que je pourrai les avoir.

« L'allocution dont vous me parlez est d'un artiste de votre connaissance et qui justifie le jugement que vous en portez : c'est Turbri. Puisque vous devez voir Duboys, il faut que je vous rapporte la conversation que j'ai eue avant-hier avec Pastou, son ancien maître de musique. Je le rencontre dans la rue Richelieu, et, sans me donner le temps de lui dire bonjour : « Ah ! que je suis aise de vous voir ! me dit-il ; je suis allé vous entendre. Savez-vous une chose ? c'est que vous êtes le Byron de la musique. Votre ouverture des *Francs-Juges* est un *Childe-Harold*, et puis, vous êtes harmoniste !... Ah ! diable ! L'autre jour, dans un dîner, on parlait de vous, et un jeune homme a dit qu'il vous connaissait et que vous étiez un bon garçon. Eh ! je me ... bien que ce soit un bon garçon, lui ai-je dit ; quand on fait de la musique comme ça, qu'on soit le diable, ça m'est bien égal ! — Je ne me doutais pas, quand nous avons applaudi ensemble Beethoven, avec cris et trépignements, qu'un mois plus tard, sur la

même banquette, dans la même salle, ce serait vous qui me feriez éprouver de pareilles sensations. Adieu, mon cher, je suis heureux de vous connaître. »

« Concevez-vous un pareil fou ?

« Je me suis trouvé à dîner, il y a quelque temps, avec le jeune Tolbecque, le fashionable des trois. Lorsqu'il entendit parler de mon projet de concert dans le temps, il trouvait que c'était *le comble de l'amour-propre*, et que ce serait sans doute *endormant*. Eh bien, il est venu exécuter à mon orchestre malgré cela, et, dès la première ouverture, il s'est fait en lui une telle révolution, que, « devenu pâle comme la mort, m'a-t-il dit, je n'avais pas la force d'applaudir des *effets qui m'arrachaient les entrailles*; vraiment, cela emporte la pièce ! »

« Cela soulage singulièrement, de courber sous le joug ces petits farceurs.

« J'ai beaucoup de choses en train dans ce moment-ci et rien de positif; deux opéras se préparent pour Feydeau, un pour l'Opéra, et je vais sortir tout à l'heure pour aller voir M. Laurent, directeur des théâtres anglais et italien : il s'agit de me faire mettre en opéra italien la tragédie anglaise de *Virginus*. Aussitôt que j'aurai quelque chose de positif, je vous l'écrirai.

« Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon cœur.

« Votre ami pour la vie. »

« 28 juin, huit heures plus tard.

« Je viens, non pas de chez M. Laurent, mais de Villeneuve-Saint-Georges, à quatre lieues de Paris, où je suis allé depuis chez moi à la course... Je n'en suis pas mort... La preuve, c'est que je vous l'écris... Que je suis seul!... Tous mes muscles tremblent comme ceux d'un mourant!... O mon ami, envoyez-moi un ouvrage; jetez-moi un os à ronger... Que la campagne est belle!... quelle lumière abondante!... Tous les vivants que j'ai vus en revenant avaient l'air heureux... Les arbres frémissaient doucement, et j'étais tout seul dans cette immense plaine... L'espace... l'éloignement... l'oubli... la douleur... la

rage m'environnaient. Malgré tous mes efforts, la vie m'échappe, je n'en retiens que des lambeaux.

« A mon âge, avec mon organisation, n'avoir que des sensations déchirantes ; avec cela, les persécutions de ma famille recommencent, mon père ne m'envoie plus rien, ma sœur m'a écrit aujourd'hui qu'il persistait dans cette résolution. L'argent... toujours l'argent!... Oui, l'argent rend heureux. Si j'en avais beaucoup, je pourrais l'être, et la mort n'est pas le bonheur, il s'en faut de beaucoup.

« Ni pendant... ni après...

« Ni avant la vie?

« Quand donc?

« Jamais.

« Inflexible nécessité!...

« Et cependant le sang circule; mon cœur bat comme s'il bondissait de joie.

« Au fait, je suis furieusement en train; de la joie, morbleu, de la joie! »

« Dimanche matin.

« Mon cher ami, ne vous inquiétez pas de ces malheureuses aberrations de mon cœur; la crise est passée; je ne veux pas vous en expliquer la cause par écrit, une lettre peut s'égarer. Je vous recommande instamment de ne pas dire un mot de mon état à qui que ce soit; une parole est si facilement répétée qu'elle pourrait venir jusqu'à mon père, qui en perdrait totalement le repos : il ne dépend de personne de me le rendre; tout ce que je puis faire, c'est de souffrir avec patience, en attendant que le temps, qui change tant de choses, change aussi ma destinée.

« Soyez prudent, je vous en prie; gardez-vous d'en rien dire à Duboys; car il pourrait le répéter à Casimir Faure, et, de là, mon père le saurait.

« Cette effroyable course d'hier m'a abîmé : je ne puis plus me remuer, toutes les articulations me font mal, et cependant il faut que je marche encore toute la journée.

« Adieu, mon cher ami.

« Je vous embrasse. »

Jusqu'où est allé, en réalité, l'abandon de Berlioz par sa famille? On pourrait croire, à s'en tenir à ses *Mémoires*, que, jusqu'à son départ pour Rome en 1831, il s'est débattu seul contre la plus affreuse misère. Il est vrai que ses productions ne lui rapportaient rien; les quelques leçons qu'il donnait devaient être d'un maigre rapport; les articles qu'il publiait de-ci, de-là, ne pouvaient non plus lui fournir des ressources suffisantes. Il vivait pourtant, gêné, très gêné parfois, mais non dans le dénuement. Les concerts lui occasionnaient des dépenses, la gravure de ses partitions se faisait à ses frais. On est porté à conclure que, malgré tout, sa famille finissait par lui venir en aide. Si, dans les mois qui ont suivi le retrait de la pension, son père lui a tenu rigueur, il ne semble pas qu'il ait persisté à lui refuser les moyens de vivre. Cela est indiqué clairement dans la lettre qu'on vient de lire. On le verra encore plus d'une fois se plaindre de la parcimonie de ses parents et parler de *pension* mal servie, de refus d'argent, toutes choses impliquant des envois plus ou moins réguliers de subsides. On va voir aussi qu'il lui est arrivé d'aller passer les vacances à la Côte-Saint-André. Il venait de remporter le second prix au concours de l'Institut, et cela avait sans doute converti un peu la famille, qui ne voulait croire à son talent qu'autant que le monde officiel l'aurait reconnu solennellement. Il est certain que, dans son contentement, elle avait fait les frais du voyage.

« Paris, ce 29 août 1828.

« Mon cher Ferrand,

« Je pars demain pour la Côte; je vais enfin revoir mes parents après trois ans de séparation; je pense que rien ne vous empêchera d'accomplir votre promesse, et que j'aurai le plaisir de vous voir dans le courant du mois prochain. Je repartirai le 26 septembre sans remise; ainsi, arrangez-vous pour venir à la Côte le plus tôt que vous pourrez. Mais écrivez-moi pour m'en prévenir huit jours d'avance, parce que je pourrais me trouver à Grenoble si vous ne m'avertissiez pas. Auguste, qui est à Blois dans ce moment-ci, m'a engagé sa parole de venir me retrouver

à la Côte. Je vais lui écrire de s'entendre avec vous pour que vous fassiez le voyage ensemble depuis Belley ou Lyon; j'espère qu'il y aura moyen d'arranger cela et que vous m'arriverez tous les deux à la fois. Je vous apporte les deux morceaux que vous attendez, et que je n'ai pas pu remettre au jeune Daudert, parce qu'ils n'étaient pas finis de copier. Ainsi, adieu; je compte recevoir une lettre de vous le 8 ou le 10 septembre; n'y manquez pas.

« Votre ami. »

« Grenoble, ce lundi 16 septembre 1828.

« Mon cher ami,

« Je pars demain matin pour la Côte, d'où je suis absent depuis le jour de l'arrivée de votre lettre. Il m'est impossible d'aller vous voir; partant le 27 de ce mois, je ne puis absolument pas parler à mes parents d'une absence. J'avais déjà causé de vous avec ma famille; on s'attendait à vous voir, et votre lettre a redoublé l'impatience avec laquelle on vous désirait. Ce désir, de la part de mes sœurs et de nos demoiselles, est peut-être un peu intéressé; il est question de bals, de goûters à la campagne, on cherche des cavaliers aimables, ils ne sont pas communs ici, et, quoique ce soit peut-être un peu pour moi que ce remue-ménage se prépare, je ne suis pas le moins du monde fait pour y répandre de l'entrain ni de la gaieté. J'ai vu Casimir Faure dernièrement chez mon père; il est à la campagne chez le sien, et nous ne sommes séparés que par une distance qu'on franchit en deux heures. Robert est venu avec moi, il est le ménestrel adoré de ces dames. Arrivez au plus tôt, je vous en prie; votre musique vous attend.

« Nous lirons *Hamlet* et *Faust* ensemble. Shakespeare et Goethe! les muets confidents de mes tourments, les explicateurs de ma vie. Venez, oh! venez! personne ici ne comprend cette rage de génie. Le soleil les aveugle. On ne trouve cela que bizarre. J'ai fait avant-hier, en voiture, la ballade du *Roi de Thulé* en style gothique, je vous la donnerai pour la mettre dans votre

*Faust*, si vous en avez un. Adieu ; le temps et l'espace nous séparent ; réunissons-nous avant que la séparation soit plus longue.

« Mais laissons cela.

« Horatio, tu es bien l'homme dont la société m'a le plus convenu. » Je souffre beaucoup. Si vous ne veniez pas, ce serait cruel.

« Allons ! vous viendrez.

« Adieu.

« Demain je suis à la Côte.

« Après-demain mercredi, j'aurai à aider ma famille pour la réception de M. de Ranville, procureur général, qui vient avec mon oncle passer deux jours à la maison. Le 27, je pars ; la semaine prochaine, il y a grande réunion chez la cousine d'Hippolyte Rocher, la belle mademoiselle Veyron.

« Voyez ! »

Humbert Ferrand avait fondé pendant son séjour à Paris, avec Cazalis et de Carné, la *Revue européenne*. Il proposa à Berlioz, qui s'en défendit tout d'abord en se retranchant derrière son incompetence, de le charger de la critique musicale. Excité, pressé par Ferrand, il finit cependant par écrire sur Gluck, Spontini et Beethoven quelques articles admiratifs, qui parurent dans la *Revue*. Dès qu'il eut goûté cette joie si vive d'exprimer ses opinions, d'attaquer ses adversaires et de les confondre, Berlioz ne déposa plus cette arme si terrible entre ses mains, et qui devait lui faire tant d'ennemis. Voici deux lettres dont la seconde a trait à ce sujet :

« Paris, ce 11 novembre 1828.

« Mon cher ami,

« Je vous remercie de votre obligeance ; je suis seulement honteux de ne l'avoir pas fait plutôt ; mais, quand je vous ai adressé les ouvrages que vous me demandiez, j'étais si malade, si incapable, que j'ai préféré attendre quelques jours pour vous écrire.

« La Fontaine a bien eu raison de dire : « L'absence est le plus grand des maux. » Elle est partie ! elle est à Bordeaux depuis quinze jours ; je ne vis plus, ou plutôt je ne vis que trop ; mais je souffre l'impossible ; j'ai à peine le courage de remplir mes nouvelles fonctions. Vous savez qu'ils m'ont nommé premier commissaire de la Société du Gymnase-Lyrique. C'est moi qui suis chargé du choix et du remplacement des musiciens, de la location des instruments et de la garde des partitions et parties d'orchestre. Je m'occupe dans ce moment-ci de tout cela. Les souscripteurs commencent à venir ; nous avons déjà deux mille deux cents francs en caisse. Les envieux écrivent des lettres anonymes ; Chérubini est en méditation pour savoir *s'il nous servira* ou *s'il nous nuira* ; tout le monde claboude à l'Opéra, et nous allons toujours notre train. Je ne fais encore rien copier, j'attends pour cela votre lettre.

« Vous me demandez combien coûterait la gravure de notre Scène grecque. Il y a bien longtemps que je me suis informé du prix de la lithographie ; mais elle coûte en France un tiers de plus que la gravure. Les planches gravées de notre ouvrage reviendraient à sept cent cinquante francs, avec l'impression d'une cinquantaine d'exemplaires.

« Je n'ai pas encore revu l'auteur d'*Atala*, il est à la campagne ; je lui parlerai de votre Scène aussitôt que je le verrai.

« Si vous voyez Auguste, excusez-moi auprès de lui de ce que je ne lui écris pas ; dites-lui que je suis étonné de n'avoir pas encore appris son voyage à la Côte ; il m'avait bien dit, en partant, qu'il irait voir mon père.

« J'ai rencontré avant-hier Flayol au cours d'anglais ; il vous dit mille choses.

« Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. »

« Mon cher ami,

« Je vous réponds sur-le-champ ; il s'en faut de beaucoup que je renonce à notre opéra, et, si je ne vous en ai pas parlé, c'est que je ne voulais pas vous en rompre la tête davantage, pensant



que vous ne doutiez pas de l'impatience avec laquelle je l'attends ; ainsi achevez-le le plus tôt possible.

« Je travaille dans ce moment-ci pour les concerts de M. Chorron ; celui-ci m'a demandé un oratorio pour des voix seules avec accompagnement d'orgue ; j'en ai déjà fait la moitié, et je pense qu'il sera exécuté d'ici à un mois et demi, cela me fera un peu connaître dans le faubourg Saint-Germain.

« Connaissez-vous assez M. d'Eckstein pour me donner une lettre de recommandation près de lui ? J'ai appris qu'il était collaborateur d'un grand journal mensuel (1), à la tête duquel se trouve M. Beuchon, l'un des rédacteurs du *Constitutionnel* ; ce journal va paraître dans quelque temps ; il est conçu sur un plan très vaste, et les arts y occuperont une place distinguée. Si je pouvais inspirer assez de confiance pour cela, je voudrais être chargé de la rédaction des articles de musique ; voyez si vous pouvez me servir là dedans. Si M. d'Eckstein me présente, il est présumable qu'on m'acceptera ; d'ailleurs, on peut me mettre à l'épreuve.

« Souffrez-vous toujours de vos dents ? Je vous envoie pour vos étrennes un air sublime de *la Vestale*, que vous ne connaissez pas, parce qu'il a été supprimé depuis plus de dix ans. Vous me paraissez triste, vous avez besoin de pleurer, je vous le donne comme un spécifique. Plus, un autre air de *Fernand Cortez*, que vous ne connaissez pas non plus par la même raison, et qui est peut-être le plus beau de la pièce.

« Adieu.

« Votre ami pour la vie. »

En 1829, Berlioz se présenta pour la quatrième fois au concours du prix de Rome ; pour la troisième fois, il fut admis à concourir et entra en loge. On verra dans une des lettres qui vont suivre avec quelle ironique amertume il raconte les motifs qui déterminèrent les juges à lui refuser le premier prix. Jamais on n'a flagellé les haines puériles de l'orthodoxie officielle, à l'endroit des novateurs, avec autant de verve et d'indignation.

(1) *Le Correspondant*.

Ces insuccès répétés à l'Institut lui faisaient d'ailleurs le plus grand tort. Sa famille ne cessait pas de les lui reprocher, et en profitait pour lui marchander les subsides qui lui étaient indispensables. Son amour pour miss Smithson en souffrait bien davantage encore. En vue de mériter l'affection d'Ophélie et d'être digne d'elle, le malheureux Berlioz faisait des efforts surhumains afin de conquérir la célébrité et la fortune. Nul artiste ne s'est agité à un pareil degré ; mais, à cette agitation, il ne gagnait guère que le renom d'original. L'attention publique se préoccupait plus de la bizarrerie apparente de son caractère que de la valeur réelle de ses œuvres. Beaucoup ne voyaient en lui qu'un fou.

De fait, l'exaltation de son esprit était extrême et ne devait pas peu contribuer à éloigner de lui miss Smithson. Si, comme on va le voir, Ophélie était secrètement touchée des hommages du jeune compositeur, la brusquerie des allures de celui-ci venait effacer l'impression produite par la violence et la sincérité de sa passion. La famille de la jeune actrice, — hostile à toute union avec un jeune homme sans avenir et sans talent de l'aveu de tout le monde, — ne devait pas éprouver grande difficulté à lui faire repousser les prétentions de Berlioz. Ceci explique les vicissitudes et les alternatives auxquelles nous initie la partie de la correspondance à laquelle nous arrivons :

« Paris, ce 2 février 1829.

« J'attendais toujours, mon cher et excellent ami, que ma partition de *Faust* fût entièrement terminée pour vous écrire en vous l'adressant ; mais, l'ouvrage ayant pris une dimension plus grande que je ne croyais, la gravure n'est pas encore finie, et je ne puis me passer plus longtemps de vous écrire.

« J'ai, il y a trois jours, été, pendant douze heures, dans le délire de la joie : Ophélie n'est pas si éloignée de moi que je le pensais ; il existe quelque raison qu'on ne veut absolument pas me dire avant quelque temps, pour laquelle il lui est impossible dans ce moment de se prononcer ouvertement. « Mais, a-t-elle « dit, *s'il m'aime véritablement*, si son amour n'est pas de la nature

« de ceux qu'il est de mon devoir de mépriser, ce ne sera pas « quelques mois d'attente qui pourront lasser sa constance. »

« Oh ! Dieu ! si je l'aime véritablement ! Turner sait beaucoup d'autres choses sans doute, mais il s'obstine à me jurer qu'il ne sait rien ; je n'aurais pas même su cela, si je n'avais pas arraché une partie de mon secret à sa femme. Je m'apercevais seulement, depuis quelque temps, qu'il me parlait de mes affaires avec plus de confiance et avec un air riant ; un jour, il n'a pu s'empêcher de sortir de son flegme britannique en me disant : « Je réussirai, je vous dis, j'en suis sûr ; si je pars avec elle pour « la Hollande, je suis sûr de vous écrire dans peu d'excellentes « nouvelles. »

« Eh bien, mon cher ami, il part dans quatre jours avec elle et sa mère ; il est chargé de leur correspondance française et de l'administration de leurs intérêts pécuniaires à Amsterdam.

« Et c'est elle, c'est Ophélie qui a arrangé tout cela, qui l'a voulu fortement. Donc elle veut lui parler beaucoup et souvent de moi, ce qu'elle n'a pas encore pu faire, à cause de la présence continue de sa mère, devant laquelle elle tremble comme un enfant.

« Écoutez-moi bien, Ferrand ; si jamais je réussis, je sens, à n'en pouvoir douter, que je deviendrais un colosse en musique ; j'ai dans la tête, depuis longtemps, une *symphonie descriptive de Faust* qui fermente ; quand je lui donnerai la liberté, je veux qu'elle épouvante le monde musical.

« L'amour d'Ophélie a centuplé mes moyens. Envoyez-moi les *Francs Juges* au plus tôt ; que je profite d'un moment de soleil et de calme pour les faire recevoir ; la nuit et la tempête sont trop souvent là pour m'empêcher de marcher ; il faut absolument que j'agisse maintenant. Je compte sur votre exactitude et j'espère que vous m'enverrez votre poème avant dix jours. J'ai reçu, il y a peu de temps, une lettre de ma sœur aînée, en réponse à une immense épître de moi, dans laquelle je m'étais expliqué ouvertement sur mes projets pour le mariage, sans dire, bien entendu, que je fusse fixé dans mon choix. Nancy m'a répondu que mes parents avaient lu ma lettre (c'était ce que je voulais) ; et, d'après ce qu'elle me dit, il paraît qu'ils s'attendaient tellement

à cela, qu'ils n'en ont pas été surpris; et, lorsque j'en viendrai à leur demander leur consentement, j'espère que la commotion sera très légère. Je vais lui envoyer ma partition à Amsterdam. Je n'ai mis que les initiales de son nom. Comment! je parviendrais à être aimé d'Ophélie, ou du moins mon amour la flatterait, lui plairait?... Mon cœur se gonfle et mon imagination fait des efforts terribles pour comprendre cette immensité de bonheur sans y réussir. Comment? je vivrais donc? j'écrirais donc? j'ouvrerais mes ailes? *O dear friend! O my heart! O life! Love! All! all!*

« Ne soyez pas épouvanté de ma joie; elle n'est pas si aveugle que vous pouvez le craindre; le malheur m'a rendu méfiant; je regarde en avant, je n'ai rien d'assuré; je frémis autant de crainte que d'espérance.

« Attendons le temps, rien ne l'arrête; ainsi nous pouvons compter sur lui.

« Adieu; envoyez-moi les *Francs Juges*, vite, je vous supplie. »

« Avez-vous lu les *Orientales* de Victor Hugo? Il y a des milliers de sublinités. J'ai fait sa *Chanson des pirates* avec accompagnement de tempête; si je la mets au net et que j'aie le temps de la recopier, je vous l'enverrai avec *Faust*. C'est de la musique d'écumeur de mer, de forban, de brigand, de flibustier à voix rauque et sauvage; mais je n'ai pas besoin de vous mettre au fait, vous comprenez la musique poétique aussi bien que moi. »

« 18 février 1829.

« Mon atmosphère d'espérance ne s'est pas rembrunie, au contraire... Elle n'est pas encore partie, elle quittera Paris vraisemblablement vendredi prochain.

« Singulière destinée que celle d'un amant dont le vœu le plus ardent est l'éloignement de celle qu'il aime !

« Tant qu'elle restera ici, je ne pourrai point obtenir de réponse positive; on m'assure que j'aurai quelques lignes de sa main en réponse à ma lettre, qui lui sera remise à Amsterdam. Oh ! Dieu ! que va-t-elle me dire ?...

« *Farewell, my dear, farewell, love ever your friend.* »

« Paris, ce 9 avril 1829.

« Ah ! pauvre cher ami ! je ne vous ai pas écrit, parce que j'en étais incapable. Toutes mes espérances étaient d'affreuses illusions. Elle est partie, et, en partant, sans pitié pour mes angoisses dont elle a été témoin deux jours de suite, elle ne m'a laissé que cette réponse que quelqu'un m'a rapportée : « Il n'y a rien de plus impossible. »

« N'exigez pas, mon cher ami, que je vous donne le détail de tout ce qui m'est arrivé pendant ces deux fatales semaines ; il m'est survenu, avant-hier, un accident qui me met aujourd'hui dans l'impossibilité de parler de cela, je ne suis pas encore assez remis. Je tâcherai de trouver un moment où j'aurai assez de forces pour retourner le fer qui est demeuré dans la plaie. »

De cette explosion de désespoir, Berlioz passe sans transition, avec un retour de calme fait pour surprendre, aux plus prosaïques détails :

« Je vous envoie *Faust*, dédié à M. de La Rochefoucauld ; ce n'était pas pour lui !... Si vous pouvez, sans vous gêner, me prêter encore cent francs pour payer l'imprimeur, vous m'obligerez. J'aime mieux vous les devoir qu'à ces gens-là. Si vous ne me l'aviez offert, j'avoue que je n'aurais pu me décider à vous les demander.

« Je vous remercie mille fois de votre opéra ; Gounet le copie dans ce moment-ci ; nous allons mettre en jeu tous les ressorts pour le faire recevoir sûrement. Il est superbe ; il y a des choses sublimes. Oh ! mon cher, que vous êtes poète ! Le finale des Bohémiens, au premier acte, est un coup de maître ; jamais, je crois, on n'aura présenté de poème d'opéra aussi original et aussi bien écrit ; je vous le répète, il est magnifique.

« Ne soyez pas fâché si je vous laisse si vite. Je vais à la poste porter la musique, il est déjà deux heures ; je suis si souffrant que je vais me recoucher en rentrant.

« Il y a trente-six jours qu'elle est partie, ils ont toujours vingt-quatre heures chacun; et *il n'y a rien de plus impossible!*

« Adieu. »

« J'ai demandé à Schott et à Schlesinger, qui ont de la musique d'église, s'ils avaient ce que vous me demandez; mais ils n'ont rien que de très grand.

« J'ai fait un *Salutaris* à trois voix avec accompagnement d'orgue au piano; je l'ai cherché toute la journée pour vous l'envoyer, je n'ai pas pu le retrouver; comme il ne valait pas grand' chose, je l'aurai vraisemblablement brûlé cet hiver. »

Jusqu'au jour de son départ pour Rome, où il se rendait en qualité de pensionnaire de l'Académie de France, les lettres de Berlioz se succèdent à intervalles assez rapprochés pour qu'on trouve, dans leur seule lecture, une histoire suffisamment détaillée de cette période de son existence. Il n'est guère besoin de notes pour rappeler des évènements importants, pour donner la raison de faits qui ont pu se produire.

« Paris, ce 3 juin 1829.

« Mon cher ami,

« Voilà bientôt trois mois que je n'ai reçu de vos nouvelles; j'ai voulu attendre toujours, pensant que peut-être vous étiez en voyage; mais il paraît que vous n'avez pas quitté Belley, car ma sœur m'écrit, il y a peu de jours, que vous lui avez envoyé des airs suisses dont elle me charge de vous remercier. Il y a donc nécessairement quelque chose d'extraordinaire.

« Je vous ai envoyé *Faust* avec les exemplaires sans titre du *Stabat*; vous ne m'en avez pas accusé réception, je n'y conçois absolument rien. Peut-être y a-t-il quelque nouvelle lutte anonyme? Votre père intercepte peut-être notre correspondance? Peut-être ajoutez-vous foi vous-même aux absurdes calomnies qu'on a répandues sur mon compte auprès de votre famille!

« Je ne vous ai pas envoyé les titres du *Stabat*; Marescot est

reparti pour la province, et je ne sais où le prendre. *Faust* a le plus grand succès parmi les artistes ; Onslow est venu chez moi un matin me déconcerter par les éloges les plus passionnés ; Meyerbeer vient d'écrire de Baden à Schlesinger pour lui en demander un exemplaire. Urhan, Chélar, beaucoup des artistes les plus marquants de l'Opéra se sont procurés des exemplaires, et, chaque soir, ce sont de nouvelles félicitations. Dans tout cela, rien ne m'a frappé comme l'enthousiasme de M. Onslow. Vous savez que, depuis la mort de Beethoven, il tient le sceptre de la musique instrumentale. Spontini vient de monter à Berlin son opéra du *Colporteur*, qui a obtenu un immense succès ; il est extrêmement difficile sur l'originalité, et il m'a assuré qu'il ne connaissait rien de plus original que *Faust*. « J'aime bien ma « musique, ajoutait-il, mais en conscience je me crois incapable « d'en faire autant. »

« A tout cela je ne répondais guère que des bêtises, tellement j'étais troublé de cette visite inattendue.

« Le surlendemain, Onslow m'a envoyé un exemplaire de la partition de ses deux grands quintetti.

« C'est, jusqu'à présent, le suffrage qui m'a le plus touché.

« J'ai payé ce que je devais à l'imprimeur, une élève m'étant survenue.

« Je suis toujours très heureux, ma vie est toujours charmante ; point de douleurs, jamais de désespoir, beaucoup d'illusions ; pour achever de m'enchanter, les *Francs Juges* viennent d'être refusés par le jury de l'Opéra. M. Alexandre Duval, qui a lu le poème au comité, m'a dit qu'on l'avait trouvé long et obscur ; il n'y a que la scène des Bohémiens qui a plu à tout le monde ; du reste, il trouve, lui, que le style est très remarquable et qu'il y a *un avenir poétique là-dedans*.

« Je vais me le faire traduire en allemand. J'achèverai la musique ; j'en ferai un opéra comme le *Freyschütz*, moitié parlé, moitié mélodrame, et le reste musique ; j'ajouterai quatre ou cinq morceaux, tels que le finale du premier acte, les quintetti, l'air de Lénor, etc., etc. On m'assure que Spohr n'est point jaloux et cherche, au contraire, à aider les jeunes gens ; alors, si j'ai le prix à l'Institut, je partirai dans quelques jours pour Cassel ; il y

dirige le théâtre, et je pourrai faire entendre là les *Francs Juges*. Quel que soit le résultat final de tout ceci, je ne suis pas moins extrêmement sensible aux peines que cet outrage vous a coûtées, et je vous en remercie mille fois. Il me plaît, à moi, beaucoup. Je prépare un grand concert pour le commencement de décembre, où je ferai entendre *Faust* avec deux grandes ouvertures et quelques mélodies irlandaises, qui ne sont pas gravées. Je n'en ai encore terminé qu'une ; Gounet me fait beaucoup attendre les autres.

« La *Revue musicale* a publié un article fort bon sur *Faust* ; je ne l'ai pas fait annoncer encore dans les autres journaux.

« Je ne puis pas me livrer à la moindre composition importante ; quand j'ai la force de travailler, je copie des parties pour le concert futur, et je n'ai pas beaucoup de temps à y consacrer ; on me tourmente pour des articles de journaux. Je suis chargé de la correspondance, à peu près gratuite, de la *Gazette musicale de Berlin*. On me traduit en allemand, le propriétaire est à Paris dans ce moment et il m'ennuie. Pour le *Correspondant*, un seul article a paru ; comme dans le second, j'attaquais l'école italienne, M. de Carné m'a écrit avant-hier pour me prier d'en faire un autre sur un sujet différent. On a trouvé que j'étais un *peu dur* pour l'école italienne. La *Prostituée* trouve donc des amants même parmi les gens religieux. Je prépare une notice biographique sur Beethoven.

« J'ai mes entrées au théâtre allemand ; le *Freyschütz* et *Fidelio* m'ont donné des sensations nouvelles, malgré le détestable orchestre des Italiens, dont la voix publique fait enfin justice ; les journaux d'aujourd'hui surtout le tuent.

« On m'a offert de me présenter à Rossini ; je n'ai pas voulu, comme vous pensez bien ; je n'aime pas ce Figaro, ou plutôt je le hais tous les jours davantage ; ses plaisanteries absurdes sur Weber, au foyer du théâtre allemand, m'ont exaspéré ; je regrettais bien de ne pas être de la conversation pour lui lâcher ma bordée.

« Mon pauvre Ferrand, je vous écris de bien longues digressions qui ne vous intéressent guère ; je suis porté à craindre que mes lettres n'aient plus pour vous l'intérêt d'autrefois. S'il ne



s'était pas fait en vous quelque étrange changement, seriez-vous resté depuis si longtemps sans répondre à ma lettre, qui accompagnait le paquet de musique ? C'est pendant la semaine sainte que vous avez dû la recevoir. Vous ne m'avez pas même écrit un mot d'amitié après que je vous ai annoncé que je perdais toutes les espérances dont j'avais été bercé. Je ne suis pas plus avancé que le premier jour ; cette passion me tuera ; on a répété si souvent que l'espérance seule pouvait entretenir l'amour ! Je suis bien la preuve du contraire. Le feu ordinaire a besoin d'air, mais le feu électrique brûle dans le vide. Tous les journaux anglais retentissent de cris d'admiration pour son génie. Je reste obscur. Quand j'aurai écrit une composition instrumentale, immense, que je médite, je veux pourtant aller à Londres la faire exécuter ; que j'obtienne sous ses yeux un brillant succès !

« O mon cher ami, je ne puis plus écrire, la faiblesse m'ôte la plume.

« Adieu. »

« 15 juin 1829.

« Oui, mon cher ami, il est entièrement vrai que je n'ai pas reçu de vos nouvelles jusqu'à ce 11 juin ; et il m'est impossible de concevoir ce que sont devenues vos lettres ; peut-être le découvrirez-vous ; j'en doute.

« Je serais enchanté d'être annoncé dans le *Journal de Genève*, si vous pouvez l'obtenir. Je vous prie de ne pas vous laisser entraîner par votre amitié en parlant de mon ouvrage (*Faust*) : rien ne paraît plus étrange aux lecteurs froids que cet enthousiasme qu'ils ne conçoivent pas. Je ne sais que vous dire pour le sommaire d'article que vous me demandez ; voyez celui de la *Revue musicale*, et parlez de chaque morceau en particulier ; ou, si cela ne convient pas au cadre du journal, appuyez davantage sur le *Premier chœur*, le *Concert des Sylphes*, le *Roi de Thulé* et la *Sérénade*, et surtout sur le double orchestre du *concert* dont la *Revue* n'a pas fait mention ; puis quelques considérations sur le style mélodique et les innovations que vous aurez le mieux senties.

« Je ne fais rien annoncer dans les autres journaux, parce que

j'attends tous les jours la réponse de Gœthe, qui m'a fait prévenir qu'il allait m'écrire et qui ne m'écrit pas. Dieu ! quelle impatience j'éprouve de recevoir cette lettre. Je suis un peu mieux depuis deux jours. La semaine dernière, j'ai été pris d'un affaïssement nerveux tel, que je ne pouvais presque plus marcher ni m'habiller le matin ; on m'a conseillé des bains qui n'ont rien fait ; je suis resté tranquille, et la jeunesse a repris le dessus. Je ne puis me faire à l'impossible. C'est précisément parce que c'est impossible que je suis si peu vivant.

« Cependant, il faut sans cesse m'occuper, j'écris une vie de Beethoven pour le *Correspondant*. Je ne puis trouver un instant pour composer ; le reste du temps il faut que je copie des parties.

« Quelle vie !

« Adieu. »

« 15 juillet 1829.

« Mon cher ami,

« Je vous répons courrier par courrier, comme vous me le demandez. J'ai reçu vos deux actes sans encombre. Je trouve le dernier magnifique ; l'interrogatoire surtout est de la plus grande beauté ; le dénouement vaut mille fois mieux que celui dont nous étions convenus. Les observations que j'ai à vous faire portent uniquement sur la coupe des morceaux de musique et le rapprochement trop fréquent de sensations semblables, qui amèneraient une monotonie désagréable au premier acte ; mais nous reparlerons de cela.

« Vous auriez déjà reçu depuis longtemps la musique que je dois vous envoyer, mais il faut bien finir par vous avouer le motif de ce retard. Depuis mon concert, mon père a pris une nouvelle boutade et ne veut plus m'envoyer ma pension ; de sorte que je me trouve tellement à court d'argent, que les trente ou quarante francs que coûterait la copie de mes deux morceaux m'ont arrêté jusqu'à présent ; je n'ai pas voulu demander à Auguste de me les prêter, parce que je lui dois déjà cinquante francs. Je ne puis pas copier moi-même, puisque, depuis quinze jours, je suis enfermé à l'Institut ; cet abominable concours est pour moi de la

dernière nécessité, puisqu'il donne de l'argent et qu'on ne peut rien faire sans ce vil métal.

*Auri sacra fames quid non mortalia pectora cogis!*

Mon père n'a pas même voulu fournir à la dépense de mon séjour à l'Institut, c'est M. Lesueur qui y a pourvu. Je vous écrirai dès que j'aurai des nouvelles à vous apprendre. Le jeune Daudert, qui part le 12 du mois d'août, se chargera de vous porter la musique si je puis l'avoir à cette époque.

« Je suis trop abattu pour vous écrire plus longuement. J'oubliais de vous dire que Gounet a fini son deuxième acte.

« Adieu. Je suis bien aise que vous ayez fait la connaissance de Casimir Faure.

« On donne la *Vestale* ce soir pour la première fois depuis sept mois, et je ne puis y aller; j'aurais eu des billets de M<sup>me</sup> Dabadie. C'est elle qui me chantera ma scène, elle me l'a promis.

« 21 août 1829.

« Mon cher ami,

« Je vous envoie enfin la musique que vous attendez depuis si longtemps, il y a de ma faute et de celle de mon imprimeur. Pour moi, le concours de l'Institut m'excuse un peu, et toutes les nouvelles agitations, *the new pangs of my despised love*, me justifient malheureusement trop de ne penser à rien. Oui, mon pauvre et cher ami, mon cœur est le foyer d'un horrible incendie; c'est une forêt vierge que la foudre a embrasée; de temps en temps le feu semble assoupi, puis un coup de vent... un éclat nouveau... le cri des arbres s'abîmant dans la flamme, révèlent l'épouvantable puissance du fléau dévastateur.

Il est inutile d'entrer dans les détails des nouvelles secousses que j'ai reçues dernièrement; mais tout se réunit. Cet absurde et honteux concours de l'Institut vient de me faire le plus grand tort à cause de mes parents. Ces messieurs les juges, qui ne sont pas *les Francs-Juges*, ne veulent pas, disent-ils, m'encourager dans une fausse route. Boïeldieu m'a dit : « Mon cher ami, vous

aviez le prix dans la main, vous l'avez jeté à terre. J'étais venu avec la ferme conviction que vous l'auriez; mais, quand j'ai entendu votre ouvrage!... Comment voulez-vous que je donne un prix à une chose dont *je n'ai pas d'idée*. Je ne comprends pas la moitié de Beethoven et vous voulez aller plus loin que Beethoven! comment voulez-vous que je comprenne? Vous vous jouez des difficultés de l'harmonie en prodiguant les modulations; et moi qui *n'ai pas fait d'études harmoniques*, qui *n'ai aucune expérience de cette partie de l'art!* C'est peut-être ma faute! je n'aime que la musique qui me berce. — Mais, monsieur, si vous voulez que j'écrive de la musique douce, il ne faut pas nous donner un sujet comme Cléopâtre; une reine désespérée qui se fait mordre par un aspic et meurt dans les convulsions! — Oh, mon ami, on peut toujours mettre de la grâce dans tout; mais je suis bien loin de dire que votre ouvrage soit mauvais; je dis seulement que je ne le comprends pas encore, il faudrait que je l'entende plusieurs fois avec l'orchestre. — M'y suis-je refusé? — D'ailleurs, en voyant toutes ces formes bizarres, cette haine pour tout ce qui est connu, je ne pouvais m'empêcher de dire à mes collègues de l'Institut, qu'un jeune homme qui a de pareilles idées et qui écrit ainsi, doit *nous mépriser du fond de son cœur*. Vous êtes un être volcanisé, mon cher ami, et il ne faut pas écrire pour soi; toutes les organisations ne sont pas de cette trempe. Mais venez chez moi, faites-moi ce plaisir, nous causerons, *je veux vous étudier*. »

« D'un autre côté, Auber me prend à part à l'Opéra, et, après m'avoir dit à peu près la même chose, sinon qu'il fallait faire ces cantates *comme on fait une symphonie*, sans égard pour l'expression des paroles, il a ajouté : « Vous fuyez les lieux communs; mais vous n'avez pas à rédouter de faire jamais de platitudes; ainsi le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de chercher à écrire platement, et, quand vous aurez fait quelque chose qui vous paraîtra horriblement plat, *ce sera justement ce qu'il faut*. Et songez bien que, si vous faisiez de la musique comme vous la concevez, le public ne vous comprendrait pas et les marchands de musique ne vous achèteraient pas ». — Mais, encore une fois, quand j'écrirai pour les boulangers et les

couturières, je n'irai pas choisir pour texte les passions de la reine d'Égypte et ses méditations sur la mort. O mon cher Ferrand, je voudrais pouvoir vous faire entendre la scène où Cléopâtre réfléchit *sur l'accueil que feront à son ombre celles des Pharaons ensevelis dans les pyramides*. C'est terrible, affreux ! c'est la scène où Juliette médite sur son ensevelissement dans les caveaux des Capulets, environnée vivante des ossements de ses aïeux, du cadavre de Tybalt ; cet effroi qui va en augmentant !... ces réflexions qui se terminent par des cris d'épouvante accompagnés par un orchestre de basses !

« Dans tout cela, mon père se lasse de me faire une pension dont je ne puis me passer ; je vais retourner à la Côte, où je prévois bien de nouvelles tracasseries, et pourtant je ne vis que pour la musique, elle seule me soutient sur cet abîme de maux de toute espèce. N'importe, il faut que j'y aille et *il faut* que vous veniez me voir ; songez donc que nous nous voyons si rarement, que ma vie est si fragile, et que nous sommes si près ! Je vous écrirai aussitôt après mon arrivée.

« *Guillaume Tell*?... Je crois que tous les journalistes sont décidément devenus fous ; c'est un ouvrage qui a quelques beaux morceaux, qui n'est pas absurdement écrit, où il n'y a pas de *crescendo* et un peu moins de grosse caisse, voilà tout. Du reste, point de véritable sentiment, toujours de l'art, de l'habitude, du savoir-faire, du maniement du public. Ça ne finit pas ; tout le monde bâille, l'administration donne force billets. Adolphe Nourrit, dans le jeune Melchtal, est sublime ; M<sup>lle</sup> Taglioni n'est pas une danseuse, c'est un esprit de l'air, c'est Ariel en personne, une fille des cieux. Et on ose porter cela plus haut que Spontini ! J'en parlais avant-hier avec M. de Jouy, à l'orchestre. On donnait *Fernand Cortez*, et, quoique l'auteur du poème de *Guillaume Tell*, il ne parlait de Spontini que comme nous, avec adoration. Il (Spontini) revient incessamment à Paris ; il s'est brouillé avec le roi de Prusse, son ambition l'a perdu. Il vient de donner un opéra allemand qui est tombé à plat ; les succès de Rossini le font devenir fou : cela se conçoit ; mais il devrait se mettre au-dessus des engouements du public. L'auteur de la *Vestale* et de *Cortez* écrire pour le public !... Des gens qui applau-

dissent le *Siège de Corinthe*, venir me dire *qu'ils aiment Spontini*, et celui-ci rechercher de pareils suffrages!... Il est très malheureux ; le non-succès de son dernier ouvrage le tue.

« Je fais des mélodies irlandaises de Moore, que Gounet me traduit ; j'en ai fait une, il y a quelques jours, dont je suis ravi. Ces jours-ci, on va présenter un opéra pour moi à Feydeau, j'en suis fort content ; puisse-t-il être reçu !

« Vous me promettez toujours quelque chose et vous ne faites rien ; cependant nous touchons à une révolution théâtrale qui nous serait favorable, songez-y ! La Porte-Saint-Martin est ruinée, les Nouveautés de même ; et les directeurs de ces deux théâtres tendent les bras à la musique ; il est vraisemblable que le ministère va donner l'autorisation d'un théâtre d'opéra nouveau ; je vous le dis parce que je le sais.

« Adieu. »

HECTOR BERLIOZ.

(La suite à la prochaine livraison.)

# LETTRES INÉDITES

DE

# HECTOR BERLIOZ

SA VIE

RACONTÉE PAR SA CORRESPONDANCE INTIME (1)

---

## II

Si Berlioz, de son vivant, n'a pas été compris du public, il faut reconnaître cependant qu'il était très en faveur auprès d'un nombre considérable de musiciens et d'amateurs. Nous le voyons souvent donner des concerts; chaque fois, les artistes les plus en renom de Paris lui prêtent leur concours, et c'est Habeneck, Bloc ou Girard qui conduit l'orchestre, composé des meilleurs instrumentistes de l'Opéra ou du Théâtre-Italien. Tout au plus Berlioz a-t-il à payer les frais de la salle, et les cachets des choristes et des musiciens de second ordre. Il est peu de compositeurs qui, à cet âge, aient rencontré de telles facilités. Rien de plus intéressant que de le suivre, chaque fois qu'il nous donne en quelque sorte l'historique d'un de ces concerts :

« Vendredi soir, 30 octobre 1829.

« Ferrand, Ferrand, ô mon ami! où êtes-vous? Nous avons fait la première répétition ce matin. Quarante-deux violons, total, cent dix musiciens! Je vous écris chez le restaurateur Lemar-

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 15 juin.

delay en attendant mon dessert. Rien, je vous jure, je vous le jure, rien n'est si terriblement affreux que mon ouverture des *Francs Juges*. O Ferrand, mon cher ami, vous me comprendriez; où êtes-vous? C'est un hymne au désespoir, mais le désespoir le plus désespérant qu'on puisse imaginer, horrible et tendre. Habeneck, qui conduit mon immense orchestre, en est tout effrayé. Ils n'ont jamais rien vu de si difficile; mais aussi il paraît qu'ils trouvent que ce n'est pas mal, car ils me sont tombés dessus après la fin de l'ouverture, non seulement avec des applaudissements forcenés, mais avec des cris presque aussi effrayants que ceux de mon orchestre. O Ferrand, Ferrand, pourquoi n'êtes-vous pas ici?

« Je vais à l'Opéra tout à l'heure chercher l'harmonica; on m'en a apporté un ce matin qui est trop bas, et nous n'avons pu nous en servir. Le sextuor de *Faust* va à ravir, mes sylphes sont enchantés. L'ouverture de *Waverley* ne va pas encore bien; demain nous la répéterons encore et définitivement elle ira. Et le *Jugement dernier*, comme vous le connaissez, plus un récitatif accompagné par quatre paires de timbales en harmonie. O Ferrand! Ferrand! cent vingt lieues!

« ...Hier, j'étais malade à ne pouvoir marcher; aujourd'hui, le feu de l'enfer qui a dicté les *Francs Juges*, m'a rendu une force incroyable; il faut que je coure encore ce soir tout Paris. Le concerto de Beethoven est une conception prodigieuse, étonnante, sublime! Je ne sais comment exprimer mon admiration.

« Oh! les sylphes!...

« Je me suis fait un solo de grosse caisse pianissimo dans les *Francs Juges*.

« *Intonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.*

« Enfin, c'est affreux! tout ce que mon cœur peut contenir de rage et de tendresse est dans cette ouverture.

« O Ferrand! »

« Paris, 6 novembre 1829.

« Mon cher Ferrand,

« J'aurais dû plus tôt vous rendre compte de mon concert; d'après ma dernière lettre, vous êtes sans doute bouillant d'im-



patience d'avoir des détails. Mais d'abord êtes-vous bien rétabli? Votre maladie a-t-elle tout à fait disparu? Gounet a reçu une lettre d'Auguste, qui lui apprenait le mauvais état de votre santé, et ce que vous m'en avez dit vous-même me fait craindre qu'elle ne soit pas encore très bonne. Quoi qu'il en soit, puisque vous vous intéressez si vivement à ce qui me touche et que votre amitié vous fait prendre tant de part à toutes mes agitations, je vous dirai que j'ai obtenu un succès immense; l'ouverture des *Francs Juges* surtout a bouleversé la salle; elle a obtenu quatre salves d'applaudissements. M<sup>lle</sup> Marinoni venait d'entrer en scène pour chanter une pasquinade italienne; profitant de ce moment de calme, j'ai voulu me glisser entre les pupitres pour prendre une liasse de musique sur une banquette; le public m'a aperçu; alors les cris, les bravos ont recommencé, les artistes s'y sont mis, la grêle d'archets est tombée sur les violons, les basses, les pupitres; j'ai failli me trouver mal. Et des embrassades à n'en plus finir; mais vous n'étiez pas là!... En sortant, après que la foule a été écoulée, les artistes m'ont attendu dans la cour du Conservatoire et, dès que j'ai paru, les applaudissements en plein air ont recommencé. Le soir, à l'Opéra, même effet; c'était une fermentation à l'orchestre, au foyer. O mon ami, que n'êtes-vous ici! Depuis dimanche, je suis d'une tristesse mortelle, cette foudroyante émotion m'a abîmé; j'ai sans cesse les yeux pleins de larmes, je voudrais mourir.

« Quant à la recette, elle a totalement couvert les frais et même j'y gagne 150 francs. Je vais en donner les deux tiers à Gounet, qui a eu la bonté de me prêter de l'argent et qui en est, je crois, plus pressé que vous. Aussitôt que j'aurai pu réaliser une somme un peu présentable, je m'empresserai de vous la faire parvenir, car je suis tourmenté de vous devoir si longtemps.

« Il n'y a encore que le *Figaro* et les *Débats* qui aient parlé de mon concert. Castil-Blaze n'entre dans aucun détail; ces animaux ne savent parler que quand il n'y a rien à dire; je vous enverrai tous les journaux littéraires qui auront fait mention de moi.

« Adieu, rétablissez-vous vite et écrivez-moi.

« Votre ami. »

« Paris, le 2 janvier 1830.

« Mon cher ami,

« Marescot est parti ces jours-ci pour la province; je le rencontrai chez mon imprimeur dernièrement, et il m'apprit qu'il allait écrire à M. Dupart pour son argent. Dans le cas même où il serait ici, je serais absolument incapable de le lui donner; car je suis dans ce moment avec ma pension payée et vingt francs. Je dois recevoir deux cents francs de Troupenas dans quelques jours, pour les corrections de *Guillaume Tell* que je fais pour lui. Je suis toujours ainsi, mille fois plus gueux qu'un peintre; je n'ai en tout que deux élèves qui me rapportent quarante-quatre francs par mois. Mon père m'envoie de l'argent de temps en temps; puis, quand j'ai pris mes mesures pour être un peu à l'aise, viennent ses commissions, qu'il faut presque toujours payer, qui dérangent toute mon économie. Je vous dois, je dois encore plus de cent francs à Gounet; cette gêne perpétuelle, ces idées de dettes, quoiqu'elles soient contractées envers des amis éprouvés, me tourmentent continuellement. D'un autre côté, votre père couve toujours l'absurde idée que je suis un joueur, moi qui n'ai jamais touché une carte, ni mis le pied dans une maison de jeu. Cette pensée, qu'aux yeux de vos parents notre liaison n'est pas des plus avantageuses pour vous, me met hors de moi.

« Ne m'envoyez pas votre *Dernière Nuit de Faust*. Si je l'avais entre les mains, je ne pourrais résister; cependant mon plan de travail est tracé pour longtemps. J'ai à faire une immense composition instrumentale pour mon concert de l'année prochaine; auquel il faudra bien que vous assistiez. Si je réussis dans votre chanson de *Brigands*, que je trouve sublime, vous ne l'attendrez pas longtemps. On grave nos mélodies; dès qu'elles paraîtront, nous vous les expédierons; ce qui ne veut pas dire que vous les recevrez. Plusieurs vous plairont, je l'espère. Nous les faisons graver à nos frais, Gounet et moi, et nous comptons y gagner au bout de quelque temps. Avez-vous lu les *Contes fantastiques* d'Hoffman? C'est fort curieux!

« Quand vous verrons-nous ici? Écrivez-moi donc plus souvent, je vous en prie en grâce.

« Adieu, je vous embrasse. »

« Paris, 6 février 1830.

« Mon cher ami,

« Après quelque temps d'un calme troublé violemment par la composition de l'*Élégie en prose* qui termine mes *Mélodies*, je viens d'être replongé dans toutes les angoisses d'une interminable et inextinguible passion, sans motif, sans sujet. Elle est toujours à Londres, et cependant je crois la sentir autour de moi; tous mes souvenirs se réveillent et se réunissent pour me déchirer; j'écoute mon cœur battre et ses pulsations m'ébranlent comme les coups de piston d'une machine à vapeur. Chaque muscle de mon corps frémit de douleur... Inutile!... Affreux!...

« Oh! malheureuse! si elle pouvait un instant concevoir toute la poésie, tout l'infini d'un pareil amour, elle volerait dans mes bras, dût-elle mourir de mon embrassement.

« J'étais sur le point de commencer ma grande symphonie (*Épisode de la vie d'un artiste*), où le développement de mon infernale passion doit être peint; je l'ai toute dans la tête, mais je ne puis rien écrire... Attendons.

« Vous recevrez, en même temps que ma lettre, deux exemplaires de mes chères *Mélodies*; un artiste du Théâtre-Italien de Londres vient d'en emporter pour Moore, qu'il connaît et à qui nous les avons dédiées. Adolphe Nourrit vient de les adopter pour les chanter aux soirées où il va habituellement.

« Il s'agit maintenant de les faire annoncer, mais je n'ai plus d'activité.

« Mon cher ami, écrivez-moi souvent et longuement, je vous en supplie; je suis séparé de vous; que vos pensées me parviennent du moins. Il m'est insupportable de ne pas vous voir; faut-il qu'à travers les nuages chargés de foudre qui grondent sur ma tête, un seul rayon de l'astre paisible ne puisse venir me consoler!...

« Adieu donc ; j'attends une lettre de vous dans neuf jours, si votre état maladif vous permet d'écrire.

« Votre fidèle ami. »

Ce que Gœthe, Byron, Lamartine — et bien d'autres — ont fait pour leurs amours, Berlioz l'a fait pour les siennes. Comme ces grands poètes, il a voulu peindre sa passion, en raconter l'histoire, en exposer les alternatives de joie et de découragement. Ce qu'ils ont exprimé dans leurs vers, il a voulu le traduire en musique, et à leurs poèmes il a ajouté la *Symphonie fantastique*.

En écrivant cette œuvre admirable, Berlioz a un peu cédé au désir de se venger de celle qu'il aimait. Il avait entendu dire sans doute que miss Smithson ne paraissait pas insensible aux hommages que d'autres lui adressaient. Sans transition, il renverse l'idole du piédestal qu'il lui a élevé. L'ange est déchu ; il ne croit plus à sa pureté. A la fin de la symphonie, il montre Ophélie conduisant le sabbat, mêlée aux hôtes habituels de l'inférieure orgie, et assistant au supplice de sa victime. La chaste Ophélie n'est plus à ses yeux que l'impudique Phryné. Il marque ce caractère avec une âpreté qu'on va retrouver dans l'analyse de l'œuvre qu'il envoie à son ami Ferrand. On verra sous quelle impression la symphonie a été conçue et écrite, et ce qu'elle représentait à l'esprit du compositeur.

« Paris, ce 16 avril 1830.

« Mon cher ami,

« J'ai demeuré bien longtemps sans vous écrire, mais j'ai aussi vainement attendu la lettre que vous deviez m'adresser par Auguste à son passage à Paris ; depuis ma dernière, j'ai essuyé de terribles rafales, mon vaisseau a craqué horriblement, mais s'est enfin relevé ; il vogue à présent passablement. D'affreuses vérités, découvertes à n'en pouvoir douter, m'ont mis en train de guérison ; et je crois qu'elle sera aussi complète que ma nature tenace peut le comporter. Je viens de sanctionner ma

résolution par un ouvrage qui me satisfait complètement et dont voici le sujet, qui sera exposé dans un programme et distribué dans la salle le jour du concert :

« *Épisode de la vie d'un artiste* (grande symphonie fantastique en cinq parties).

« PREMIER MORCEAU : double, composé d'un court adagio, suivi immédiatement d'un allegro développé (vague des passions; rêveries sans but; passion délirante avec tous ses accès de tendresse, jalousie, fureur, craintes, etc., etc.).

« DEUXIÈME MORCEAU : *Scène aux champs* (adagio, pensées d'amour et espérance troublées par de noirs pressentiments).

« TROISIÈME MORCEAU : *Un bal* (musique brillante et entraînante).

« QUATRIÈME MORCEAU : *Marche au supplice* (musique farouche, pompeuse).

« CINQUIÈME MORCEAU : *Songe d'une nuit du sabbat*.

« A présent, mon ami, voilà comment j'ai tissé mon roman, ou plutôt mon histoire, dont il ne vous est pas difficile de reconnaître le héros.

« Je suppose qu'un artiste doué d'une imagination vive, se trouvant dans cet état de l'âme que Chateaubriand a si admirablement peint dans *René*, voit pour la première fois une femme qui réalise l'idéal de beauté et de charmes que son cœur appelle depuis longtemps, et en devient éperdument épris. Par une singulière bizarrerie, l'image de celle qu'il aime ne se présente jamais à son esprit qu'accompagnée d'une pensée musicale dans laquelle il trouve un caractère de grâce et de noblesse semblable à celui qu'il prête à l'objet aimé. Cette double idée fixe le poursuit sans cesse : telle est la raison de l'apparition constante, dans tous les morceaux de la symphonie, de la mélodie principale du premier *allegro* (n° 1).

« Après mille agitations, il conçoit quelques espérances ; il se croit aimé. Se trouvant un jour à la campagne, il entend au loin deux pâtres qui dialoguent un ranz de vaches ; ce duo pas-

toral le plonge dans une rêverie délicieuse (n° 2). La mélodie reparaît un instant au travers des motifs de l'adagio.

« Il assiste à un bal, le tumulte de la fête ne peut le distraire; son idée fixe vient encore le troubler, et la mélodie chérie fait battre son cœur pendant une valse brillante (n° 3).

« Dans un accès de désespoir, il s'empoisonne avec de l'opium; mais, au lieu de le tuer, le narcotique lui donne une horrible vision, pendant laquelle il croit avoir tué celle qu'il aime, être condamné à mort et assister à sa propre exécution. Marche au supplice; cortège immense de bourreaux, de soldats, de peuple. A la fin la *mélodie* reparaît encore, comme une dernière pensée d'amour, interrompue par le coup fatal (n° 4).

« Il se voit ensuite environné d'une foule dégoûtante de sorciers, de diables, réunis pour fêter la nuit du sabbat. Ils appellent au loin. Enfin arrive la *mélodie* qui n'a encore paru que gracieuse, mais qui alors est devenue un air de guinguette trivial, ignoble; c'est l'objet aimé qui vient au sabbat, pour assister au convoi funèbre de sa victime. Elle n'est plus qu'une courtisane digne de figurer dans une telle orgie. Alors commence la cérémonie. Les cloches sonnent, tout l'élément infernal se prosterne, un chœur chante la prose des morts, le plain-chant (*Dies iræ*), deux autres chœurs le répètent en le parodiant d'une manière burlesque; puis enfin la ronde du sabbat tourbillonne, et, dans son plus violent éclat, elle se mêle avec le *Dies iræ*, et la vision finit (n° 5).

« Voilà, mon cher, le plan exécuté de cette immense symphonie. Je viens d'en écrire la dernière note. Si je puis être prêt le jour de la Pentecôte, 30 mai, je donnerai un concert aux Nouveautés, avec un orchestre de deux cent vingt musiciens. J'ai peur de ne pouvoir pas avoir la copie des parties. A présent, je suis un peu stupide; l'effroyable effort de pensée qui a produit mon ouvrage a fatigué mon imagination et je voudrais pouvoir dormir et me reposer continuellement. Mais, si le cerveau sommeille, le cœur veille, et je sens bien vivement que vous me manquez. O mon ami, ne vous reverrai-je donc pas? »

« Paris, ce 13 mai 1830.

« Mon cher ami,

« Vous avez dû recevoir par votre cousin Eugène Daudert une lettre de moi, à peu près le même jour que je reçus la vôtre. Je ne laisse pas partir Auguste sans le charger d'une autre. Il me dit qu'il vous verra peu après son arrivée. Votre lettre m'a excessivement touché ; cette sollicitude inquiète pour le danger que vous supposiez que je courais à l'égard d'H. Smithson, vos effusions de cœur, vos conseils!... Oh! mon cher Humbert, il est si rare de trouver un homme complet, qui ait une âme, un cœur et une imagination, si rare pour des caractères ardents et impatients comme les nôtres de se rencontrer, de s'assortir, que je ne sais comment vous exprimer mes idées sur le bonheur que j'ai de vous connaître.

« Je pense que vous aurez été satisfait du plan de ma *Symphonie fantastique*, que je vous ai envoyé dans ma lettre. La vengeance n'est pas trop forte. D'ailleurs, ce n'est pas dans cet esprit que j'ai écrit le *Songe d'une nuit de sabbat*. Je ne veux pas me venger. Je la plains et la méprise. C'est une femme ordinaire, douée d'un génie instinctif pour exprimer les déchirements de l'âme humaine qu'elle n'a jamais ressentis, et incapable de concevoir un sentiment immense et noble comme celui dont je l'honorais.

« Je termine aujourd'hui mes derniers arrangements avec les directeurs des Nouveautés pour mon concert du 30 de ce mois. Ce sont de fort honnêtes gens et très accommodants ; nous commençons à répéter la *Symphonie gigantesque* dans trois jours ; toutes les parties sont copiées avec le plus grand soin ; il y a 2,300 pages de musique ; près de 400 francs de copie. Il faut espérer que nous ferons une recette présentable, le jour de la Pentecôte tous les théâtres étant fermés.

« L'incroyable chanteur Haitzinger doit chanter ; j'espère avoir M<sup>me</sup> Schröder-Devrient, qui, avec son émule, bouleverse tous les deux soirs la salle Favart dans les opéras du *Freyschutz* et de *Fidelio*.

A propos, Haitzinger m'a demandé dernièrement s'il y avait un grand rôle de ténor pour lui dans notre opéra des *Francs Juges* ; sur ma réponse, et sur ce que lui ont dit de moi tous les Allemands de sa connaissance, il voudrait emporter le poème, avec les morceaux de chant sans orchestre, pour le faire traduire, et il donnerait la partition nouvelle à son bénéficiaire qui doit avoir lieu cette année à Carlsruhe. Ce serait charmant ; il faut seulement que je termine tout cela, pour le finale des *Bohémiens* et deux ou trois airs de ténor et de soprano, avec quintette. Je partirais pour Carlsruhe dans quelques mois, précédé d'une espèce de réputation faite par Haitzinger et autres.

« Je vous dirai que vous vous êtes à peu près rencontré avec Onslow, dans votre jugement sur mes mélodies ; il préfère les quatre suivantes : d'abord la *Chanson à boire*, l'*Élégie*, la *Réverie* et le *Chant sacré*. Mon cher, ce n'est pas si difficile que vous croyez ; mais il faut des pianistes. Quand j'écris un piano, c'est pour quelqu'un qui sait en jouer et non pour des amateurs qui ne savent seulement pas lire la musique. Les demoiselles Lesueur, qui certes ne sont pas des virtuoses, accompagnent fort bien l'*Élégie* en prose, qui est avec le *Chant guerrier* ce qu'il y a de moins aisé. Cette pauvre M<sup>lle</sup> Eugénie, qui a une passion malheureuse pour un aimable garçon, froid et peu sensible, a d'abord été désorientée par ce morceau. Elle m'a avoué qu'elle n'y avait absolument rien compris dans le commencement ; puis, en l'étudiant, elle a découvert une pensée, elle s'est reconnue dans ce douloureux tableau des angoisses d'un mourant d'amour ; à présent, c'est chez elle une fureur, elle joue continuellement la neuvième mélodie. Je ne l'ai encore jamais entendu chanter ; il n'y a que Nourrit pour cela, et je doute qu'il consente à se mettre dans l'état d'exaltation affreuse où il faut être, pour bien rendre ces accents d'un cœur qui se brise.

« Il a mes mélodies, je lui demanderai cependant un jour de me chanter celle-là. Hiller l'accompagnera, nous serons tous les trois seuls. Je redonnerai à mon concert l'ouverture des *Francs Juges* pour saccager un peu le parterre et faire crier les dames ; d'ailleurs, c'est un moyen d'attirer du monde ; elle a une telle réputation à présent, que bien des gens ne viendront que pour elle.



« Il n'y a que vous qui ne viendrez pas !... Mon père même voulait venir, il me l'écrivait avant-hier. Oh ! mais la symphonie !... J'espère que la malheureuse y sera ce jour-là ; du moins, bien des gens conspirent à Feydeau pour l'y faire venir. Je ne crois pas cependant ; il est impossible qu'en lisant le programme de mon drame instrumental, elle ne se reconnaisse pas, et, dès lors, elle se gardera bien de paraître. Enfin, Dieu sait tout ce qu'on va dire, tant de gens savent mon histoire !

« Adieu ! »

Miss Smithson n'eut pas l'occasion de se reconnaître dans l'héroïne de la symphonie. Le concert ne put avoir lieu. Le théâtre des Nouveautés était trop exigü pour loger l'orchestre de cent trente musiciens que Berlioz avait réuni ; le jeune compositeur dut, pour cette fois, s'en tenir là. Le rêve qu'il faisait de toucher le cœur d'Ophélie ne se réalisa que trois ans plus tard. Mais que de choses dans sa vie durant cet intervalle ! Le concours de l'Institut ; le prix de Rome enfin ! son séjour en Italie, et par-dessus tout une nouvelle passion qui lui fit oublier l'autre et absorba son cœur et ses facultés.

Dans ses *Mémoires*, Berlioz dit peu de chose de cet amour qu'il appelle une « distraction violente ». Mais ce mot ne lui est venu qu'après. Au moment où nous sommes, il n'envisageait pas à ce point de vue ses relations avec M<sup>lle</sup> Camille Mooke, — plus tard Marie Pleyel. — Il l'aimait et voulait l'épouser ; nul doute que, s'il l'eût alors obtenue, le souvenir d'Ophélie n'eût disparu complètement. C'est lui-même qui va nous édifier sur la nature de ses sentiments pour cette belle jeune fille de dix-huit ans, qui, par sa beauté, son esprit et son talent de pianiste, avait fait sur lui une profonde impression.

Les lettres qui suivent ont trait à cet épisode de la vie de Berlioz. Elles nous mènent jusqu'au départ du jeune musicien pour l'Italie. Nous le retrouverons à la villa Médicis :

« Paris, ce 24 juillet 1830.

« Mon cher ami,

« Je suis toutefois rassuré sur votre compte... Songez donc, trois lettres sans réponse... Vous m'écrivez quelques lignes en m'annonçant des pages pour le lendemain ; si vous saviez combien de fois je suis rentré de très loin chez moi pour voir si cette lettre attendue avec tant d'impatience était enfin arrivée, vous seriez vraiment fâché de ne m'avoir pas tenu parole. Que vous êtes paresseux ! car j'espère que vous n'êtes pas malade ; j'attends toujours votre lettre. Heureusement, mon cher ami, tout va bien...

« Tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus délicat, je l'ai. Ma ravissante sylphide, mon Ariel, ma vie, paraît m'aimer plus que jamais ; pour moi, sa mère répète sans cesse que si elle lisait dans un roman la peinture d'un amour comme le mien, elle ne la croirait pas vraie. Nous sommes séparés depuis plusieurs jours, je suis enfermé à l'Institut, *pour la dernière fois* ; il faut que j'aie ce prix, d'où dépend en grande partie notre bonheur ; je dis comme don Carlos dans *Hernani*, *je l'aurai*. Elle se tourmente en y songeant ; pour me rassurer dans ma prison, M<sup>me</sup> Mooke m'envoie tous les deux jours sa femme de chambre me donner de leurs nouvelles et savoir des miennes. Dieu ! quel vertige quand je la reverrai dans dix ou douze jours ! Nous aurons peut-être encore bien des obstacles à vaincre, mais nous les vaincrons. Que pensez-vous de tout cela?... Cela se conçoit-il ? un ange pareil, *le plus beau talent de l'Europe* ? J'ai su que dernièrement M. de Noailles, en qui la mère a une grande confiance, avait tout à fait plaidé ma cause et qu'il était fortement d'avis que, puisque sa fille m'aimait, il fallait me la donner sans regarder tant à l'argent. Oh ! mon cher, si vous lui entendiez *penser tout haut* les sublimes conceptions de Weber et de Beethoven, vous en perdriez la tête. Je lui ai tant recommandé de ne pas jouer d'adagio, que j'espère qu'elle ne le fera pas souvent. Cette musique dévorante la tue. Dernièrement, elle était si souffrante, elle croyait mourir ; elle voulut absolument qu'on m'envoyât chercher ; sa mère s'y refusa ; je la vis le lendemain, pâle, éten-

due sur un canapé; que nous pleurâmes !... Elle se croyait attaquée de la poitrine ; je pensais que je mourrais avec elle, je le lui dis, elle ne répondit pas ; cette idée me ravissait. Depuis qu'elle est guérie, elle m'a grondé beaucoup là-dessus : « Croyez-vous que Dieu vous ait donné une telle organisation musicale sans dessein ? Vous ne devez pas abandonner la tâche qui vous est confiée ; je vous défends de me suivre si je meurs. » Mais elle ne mourra pas. Non, ces yeux si pleins de génie, cette taille élancée, tout cet être délicieux paraît plutôt prêt à prendre son vol vers les cieux qu'à tomber flétri sous la terre humide.

« Adieu, il faut que je travaille. Je vais instrumenter le dernier air de ma scène. C'est *Sardanapale*.

« Adieu encore ; si vous ne m'écrivez pas, vous en serez quitte pour recevoir une cinquième lettre de moi.

« Votre fidèle Achate.

« Spontini est ici ; j'irai le voir à ma sortie de l'Institut. »

« Paris, ce 23 août 1830.

« Cher et excellent ami,

« Vous m'avez laissé bien longtemps sans me donner de vos nouvelles ; il a fallu des circonstances aussi extraordinaires pour vous déterminer à mettre la main à la plume !... mais point de reproche.

« J'ai obtenu le grand prix à l'unanimité, ce qui ne s'est encore jamais vu. Ainsi voilà l'Institut vaincu. Le bruit du canon et de la fusillade a été favorable à mon dernier morceau, que j'achevais alors.

« Oh ! mon ami, quel bonheur d'avoir un succès qui enchante un être adoré ! Mon idolâtrée Camille se mourait d'inquiétude quand je lui ai apporté jeudi dernier la nouvelle si ardemment désirée. Oh ! mon *délicat Ariel*, mon bel ange, tes ailes étaient toutes froissées, la joie les a relustrées ; sa mère même, qui ne voit notre amour qu'avec une certaine contrariété, n'a pu retenir quelques larmes d'attendrissement.

« Je ne m'en doutais pas ; pour ne pas m'effrayer, elle m'avait

toujours caché l'importance immense qu'elle attachait à ce prix ; mais je viens de voir ce qu'il en était au fond. « Le monde, le monde, me dit-elle, croit que c'est une grande preuve de talent ; il faut lui fermer la bouche. » C'est le 2 octobre que ma Scène sera exécutée publiquement à grand orchestre ; ma belle Camille y sera avec sa mère, elle en parle sans cesse ; cette cérémonie qui ne m'eût paru sans cela qu'un enfantillage, devient une fête enivrante ; vous n'y serez pas, mon cher, bien cher ami ; vous n'avez jamais vu que mes larmes amères, quand donc verrez-vous dans mes yeux briller celles de la joie ?

« Le 1<sup>er</sup> novembre, il y aura un concert au Théâtre-Italien. Le nouveau chef d'orchestre, que je connais particulièrement, m'a demandé de lui écrire une ouverture pour ce jour-là. Je vais lui faire l'ouverture de la *Tempête* de Shakespeare, pour piano, chœur et orchestre. Ce sera un morceau d'un genre nouveau.

« Le 14 novembre, je donnerai mon immense concert pour faire entendre la *Symphonie fantastique* dont je vous ai envoyé le programme.

« Dans le courant de l'hiver, la société des concerts exécutera mon ouverture des *Francs Juges* ; j'en ai la promesse positive. Mais il faut un succès au théâtre, mon bonheur en dépend. Les parents de Camille ne peuvent consentir à notre mariage que lorsque ce pas sera franchi. Les circonstances me favoriseront, je l'espère. Je ne veux pas aller en Italie ; j'irai demander au roi de me dispenser de cet absurde voyage et de m'accorder la pension à Paris. Aussitôt que j'aurai touché une somme un peu passable, je vous adresserai ce que vous avez eu la bonté de me prêter si obligeamment. Adieu, mon cher ami, écrivez-moi donc et ne parlez plus de politique ; je n'ai pas eu besoin de faire d'effort pour garder avec vous le silence là-dessus. Adieu, adieu. Je sors de chez M<sup>me</sup> Mooke ; je quitte la main de mon adorée Camille, voilà pourquoi la mienne tremble tant et j'écris si mal. Elle ne m'a pourtant pas joué de Weber ni de Beethoven aujourd'hui.

« Adieu.

« Cette malheureuse FILLE Smithson est toujours ici. Je ne l'ai jamais vue depuis son retour. »

« Octobre 1830.

« Oh ! mon cher,  
« Inexprimablement cher ami,

« Je vous écris des *Champs-Élysées*, dans le coin d'une guinguette exposée au soleil couchant ; je vois ses rayons dorés se jouer à travers les feuilles mortes ou mourantes des jeunes arbres qui entourent mon réduit. J'ai parlé de vous toute la journée avec quelqu'un qui comprend, ou plutôt qui devine votre âme. Je vous écris irrésistiblement. Que faites-vous *cher, bien cher* ? Vous vous rongez le cœur, je gage, pour des malheurs qui ne vous touchent qu'en imagination ; il y en a tant qui nous déchirent de près, que je me désole de vous voir succomber sous le poids de douleurs étrangères ou très éloignées. Pourquoi ? pourquoi ?... Ah ! pourquoi... Je le comprends mieux que vous ne pensez ; c'est votre existence, votre poésie, votre *chateaubrianisme*.

« Je souffre étrangement de ne pas vous voir ; enchaîné comme je le suis, je ne puis franchir l'espace qui nous sépare. J'aurais pourtant tant de choses à vous dire... Si ce qui m'arrive d'heureux peut vous distraire de vos sombres pensées, je vous apprendis que je vais être exécuté à l'*Opéra* dans le courant de ce mois. C'est encore à mon adorée Camille que je dois ce bonheur. Voici comment :

« A sa taille élancée, à son vol capricieux, à sa grâce enivrante, à son génie musical, j'ai reconnu l'*Ariel* de Shakespeare. Mes idées poétiques, tournées vers le drame de la *Tempête*, m'ont inspiré une ouverture gigantesque d'un genre entièrement neuf, pour *orchestre, chœur, deux pianos à quatre mains* et HARMONICA. Je l'ai proposée au directeur de l'*Opéra* qui a consenti à la faire entendre dans une *grande représentation extraordinaire*. Oh ! *mon cher*, c'est bien plus grand que l'ouverture des *Francs Juges*. C'est entièrement neuf. Avec quelle profonde adoration je remerciais mon idolâtrée Camille de m'avoir inspiré cette composition ! Je lui appris dernièrement que mon ouvrage allait être exécuté ; elle en a frémi de joie. Je lui ai dit *confidemment*,

dans l'oreille, après deux baisers dévorants, un embrassement furieux, l'amour grand et poétique comme NOUS le concevons. Je vais la voir ce soir. Sa mère ne sait pas que je dois être incessamment entendu à l'Opéra. Nous lui en ferons un mystère jusqu'au dernier moment. Vous êtes un homme dominé par l'imagination, donc vous êtes un homme infiniment malheureux ;

« Et moi aussi.

« Nous nous convenons à merveille. Mon ami, écrivez-moi au moins, puisque nous ne nous voyons pas.

« C'est le 30 de ce mois qu'aura lieu le couronnement à l'Institut. ARIEL est fier, comme *un classique paon*, de ma vieille couronne ; il ou elle n'y attache pourtant d'autre prix que celui de l'opinion publique ; Camille est trop *musicale* pour s'y tromper. Mais l'*Ouverture de la Tempête*, *Faust*, les *Mélodies*, les *Francs Juges*, c'est différent, il y a du feu et des larmes là-dedans.

« Mon cher Ferrand, si je meurs, ne vous faites pas chartreux (comme vous m'en avez menacé) je vous en prie ; vivez aussi prosaïquement que vous pourrez ; c'est le moyen d'être... prosaïque. J'ai vu Germain dernièrement, nous avons encore beaucoup parlé de vous. Que faire, que dire, qu'écrire de si loin ? Quand pourrai-je communiquer mes pensées aux vôtres ? J'entends chanter l'ignoble *Parisienne*. Des gardes nationaux à demi ivres la beuglent dans toute sa platitude.

« Adieu ; le marbre sur lequel je vous écris me glace le bras. Je pense à la malheureuse Ophélie ; *glace ; froid ; terre humide ; Polonius mort ; HAMLET VIVANT...* Oh ! elle est bien malheureuse. Par la faillite de l'Opéra-Comique elle a perdu plus de 6,000 francs. Elle est encore ici ; je l'ai rencontrée dernièrement. Elle m'a reconnu avec le plus grand sang-froid. J'ai souffert toute la soirée, puis je suis allé en faire confidence *au gracieux Ariel* qui m'a dit en souriant : « Eh bien ! vous ne vous êtes pas trouvé mal ? tu n'es pas tombé à la renverse ?... » Non, non, non, mon ange, mon génie, mon art, ma pensée, mon cœur, ma vie poétique ; j'ai souffert sans gémir, j'ai pensé à toi ; j'ai adoré ta puissance ; j'ai béni ma guérison ; j'ai bravé de mon île délicieuse les flots amers qui venaient s'y briser ; j'ai vu mon navire fracassé, et, jetant un regard sur ma cabane de feuillage, j'ai béni

le lit de roses sur lequel je devais me reposer. Ariel, Ariel, Camille, je t'adore, je te bénis, *je t'aime en un mot*, plus que la pauvre langue française ne peut le dire ; donnez-moi un orchestre de cent musiciens et un chœur de cent cinquante voix et je vous le dirai.

« Ferrand, mon ami, adieu ; le soleil est couché, je n'y vois plus, adieu ; plus d'idées, adieu ; beaucoup trop de sentiments, adieu. Il est six heures, il me faut une heure pour aller chez Camille, adieu. »

« 19 novembre 1830.

« Mon cher ami,

« Je vous écris quelques lignes à la hâte. J'ai passé chez Denain, je lui ai donné cent francs à-compte dont il m'a fait un reçu, et je lui ai laissé un billet de cent autres francs, payable le 15 janvier prochain.

« Je cours toute la soirée pour une répétition de ma symphonie que je veux faire après-demain. Je donne le 5 décembre, à 2 heures, au Conservatoire, un immense concert dans lequel on exécutera l'ouverture des *Francs Juges*, le *Chant sacré* et le *Chant guerrier des Mélodies*, la scène de *Sardanapale* avec cent musiciens pour l'INCENDIE, et enfin la *Symphonie fantastique*.

« Venez, venez, ce sera terrible. Habeneck conduira le géant orchestre. Je compte sur vous.

« L'ouverture de la *Tempête* sera donnée, une seconde fois, la semaine prochaine à l'Opéra. Oh ! mon cher, neuf, jeune, étrange, grand, doux, tendre, éclatant... Voilà ce que c'est. L'orage ou plutôt la *Tempête marine*, a eu un succès extraordinaire. Fétis, dans la *Revue musicale*, m'a fait deux articles superbes.

« Il disait dernièrement à quelqu'un qui observait que j'ai le diable au corps : « Ma foi, s'il a le diable au corps, il a un Dieu dans la tête. »

« Venez, venez !

« Le 5 décembre... un dimanche... orchestre de cent dix musiciens... *Francs Juges*... Incendie... *Symphonie fantastique*... Venez, venez. »

« 7 décembre 1830.

« Mon cher ami,

« Cette fois, il faut absolument que vous veniez ; j'ai eu un succès furieux. La *Symphonie fantastique* a été accueillie avec cris et trépignements ; on a redemandé la *Marche au supplice*, le *Sabbat* a tout abîmé d'effet satanique. On m'a tant engagé à le faire, que je redonne le concert le 25 de ce mois, le lendemain de Noël. — Ainsi, vous y serez, n'est-ce pas ? — Je vous attends.

« Adieu, je suis tout bouleversé.

« Adieu.

« Spontini a lu votre poème des *Franco-Juges* ; il m'a dit ce matin qu'il voudrait bien vous voir ; il part dans dix jours. »

« Le 12 décembre 1830.

« Mon cher Ferrand,

« Je ne puis donner mon second concert, plusieurs raisons s'y opposent. Je partirai de Paris au commencement de janvier. Mon mariage est arrêté pour l'époque de Pâques 1832, à la condition que je ne perdrai pas ma pension et que j'irai en Italie pendant un an. C'est ma musique qui a arraché le consentement de la mère de Camille ! Oh ! ma chère *Symphonie*, c'est donc à elle que la devrai.

« Je serai à la Côte vers le 15 janvier. Il faut absolument nous voir ; arrangez tout pour que nous ne nous manquions pas. Vous viendrez à la Côte ; vous m'accompagnerez au mont Cenis, ou du moins jusqu'à Grenoble ; n'est-ce pas, n'est-ce pas?...

« Spontini m'a envoyé hier un superbe cadeau ; c'est sa partition d'*Olympie* du prix de 120 francs, et il a écrit de sa main sur le titre : « Mon cher Berlioz, en parcourant cette partition, souvenez-vous quelquefois de votre affectionné Spontini. »

« Oh ! je suis dans une ivresse ! Camille, depuis qu'elle a entendu mon *Sabbat*, ne m'appelle plus que « son cher Lucifer, son beau Satan ».



« Adieu, mon cher ; écrivez-moi tout de suite une longue lettre, je vous en conjure.

« Votre ami dévoué à tout jamais. »

« La Côte-Saint-André, 6 janvier 1831.

« Mon cher ami,

« Je suis chez mon père depuis lundi ; je commence mon fatal voyage d'Italie. Je ne puis me remettre de la déchirante séparation qu'il m'a fallu subir ; la tendresse de mes parents, les caresses de mes sœurs peuvent à peine me distraire. Il faut que je vous voie pourtant avant mon départ. Nous irons passer une huitaine de jours à Grenoble à la fin de la semaine prochaine ; de là je retournerai à Lyon m'embarquer sur le Rhône pour aller prendre à Marseille le paquebot à vapeur qui me conduira à Civita-Vecchia, à six lieues de Rome. Venez me voir ici, ou à Grenoble, ou à Lyon ; répondez-moi promptement et positivement là-dessus pour que nous ne nous manquions pas.

« J'aurais tant à vous dire, *de vous* et de moi ; tant d'orages ébranlent notre existence à l'un et à l'autre, qu'il me semble que nous avons besoin de nous rapprocher pour leur résister. Nous nous comprenons. C'est si rare.

« J'ai quitté Spontini avec la plus vive émotion ; il m'a embrassé en me faisant promettre de lui écrire de Rome. Il m'a donné une lettre de recommandation pour son frère qui est Père dans le couvent de Saint-Sébastien.

« Je vous montrerai tout ce que j'ai de lui.

« Je suis si triste aujourd'hui que je ne puis continuer ma lettre.

« Vous m'écrirez tout de suite, n'est-ce pas ?

« Oh ! ma pauvre Camille, mon ange protecteur, mon bon Ariel, ne plus te voir de huit ou dix mois ! Oh ! que ne puis-je, bercé avec elle par le vent du nord sur quelque bruyère sauvage, m'endormir enfin dans ses bras, du dernier sommeil !

« Adieu, mon cher, venez, je vous en supplie. »

« Lyon, jeudi 9 février 1831.

« Mon cher Ferrand,

« Vous deviez me recevoir *moi* au lieu de ma lettre; je suis arrivé ici hier avec l'intention d'aller à Belley; j'ai retenu aussitôt ma place à la diligence, je l'ai payée en entier; puis, après mille indécisions, je me suis décidé à ne pas aller vous voir. Malgré la torture où je suis, malgré le désir dévorant que j'ai d'arriver en Italie pour en être plus tôt revenu; malgré le temps et l'espace, je serais allé à Belley; mais quelques mots que j'ai surpris au vol aujourd'hui, m'ayant fait craindre de n'être pas bien vu de vos parents, et que votre mère surtout ne fût pas enchantée de mon arrivée, je me suis décidé à y renoncer.

« Je ne sais absolument rien sur la raison qui vous a empêché de venir à la Côte; ainsi je ne puis vous en parler. Je me suis rongé les poings à vous attendre; tout le monde vous a beaucoup regretté; mais enfin tout n'est-il pas tourné pour le pis?...

« Je pars dans quatre heures pour Marseille. Je reviendrai en frémissant comme un boulet rouge. Tâchez donc de vous trouver alors à Lyon; je ne ferai que passer à la Côte.

« Mon adresse à Rome est H... B..., pensionnaire de l'Académie de Rome, villa Medici, Roma.

« Adieu, mille malédictions sur vous et sur moi et sur toute la nature!

« La douleur me rendrait fou. »

En arrivant à Rome, Berlioz n'avait pas trouvé les lettres de Camille qui auraient dû l'y précéder de plusieurs jours. Il les attendit avec une anxiété croissante. Incapable de résister davantage au désir de connaître la cause de ce silence mystérieux, et malgré les remontrances amicales d'Horace Vernet, directeur de l'Académie, qui lui assura qu'il serait obligé de le rayer de la liste des pensionnaires s'il quittait l'Italie, il s'obstina à rentrer en France.

En passant à Florence, une esquinancie assez violente le cloua au lit pendant huit jours. Dans les loisirs que lui fait sa

maladie, il écrit à Ferrand une curieuse lettre où la musique et la politique s'entremêlent d'une façon étrange.

« Florence, ce 12 avril 1831.

« Oh ! mon sublime ami ! vous êtes le premier des Français qui m'ait donné signe de vie depuis que je suis dans ce jardin, peuplé de singes, qu'on appelle *la belle Italie* ! Je reçois votre lettre à l'instant ; elle m'a été renvoyée de Rome, et elle a demeuré sept jours, au lieu de deux, pour venir ici ; oh ! tout est bien ! Malédiction !... Oui, tout est bien, puisque tout est mal ! Que voulez-vous que je vous dise ?... Je suis parti de Rome pour retourner en France, abandonnant ma pension tout entière, parce que je ne recevais point de lettres de Camille. Un infernal mal de gorge m'a retenu ici cloué ; j'ai écrit à Rome qu'on m'y adresse mes lettres, sans quoi la vôtre aurait été perdue, et c'eût été dommage ; qui sait si j'en recevrai d'autres ?

« Ne m'écrivez plus, je ne saurais vous dire où adresser vos lettres ; je suis comme un ballon perdu, qui doit crever en l'air, s'abîmer dans la mer ou s'arrêter comme l'arche de Noé ; si je parviens sain et sauf sur le mont Ararat, je vous écrirai aussitôt.

« Croyez bien que j'avais au moins autant que vous le désir de nous réunir ; il m'en a coûté une journée entière de combats et d'hésitations pour y résister.

« Je conçois parfaitement tout ce que vous éprouvez de fureur à la vue de ce qui se passe en Europe. Moi-même, qui ne m'y intéresse pas le moins du monde, je me surprends quelquefois à me laisser aller à quelque imprécation !... Ah bien oui, la liberté !... où est-elle ?... où fut-elle ?... où peut-elle être ?... Dans ce monde de *vers*. Non, mon cher, l'espèce humaine est trop basse et trop stupide pour que la belle déesse laisse tomber sur elle un divin rayon de ses yeux. Vous me parlez de musique !... d'amour !... Que voulez-vous dire ?... Je ne comprends pas... Y a-t-il quelque chose sur la terre qu'on appelle musique et amour ; je croyais avoir entendu en songe ces deux noms de

sinistre augure. Malheureux que vous êtes si vous y croyez ; moi JE NE CROIS PLUS A RIEN.

« Je voulais aller en Calabre ou en Sicile, m'engager sous les ordres de quelque chef de bravi, dussé-je n'être que simple brigand. Alors au moins j'aurais vu des crimes magnifiques, des vols, des assassinats, des rapt et des incendies, au lieu de tous ces petits crimes honteux, de ces lâches perfidies qui font mal au cœur. Oui, oui, voilà le monde qui me convient : un volcan, des rochers, de riches dépouilles amoncelées dans les cavernes, un concert de cris d'horreur accompagné d'un orchestre de pistolets et de carabines, du sang et du lacryma-christi, un lit de lave bercé par des tremblements de terre ; allons donc, voilà la vie ! Mais il n'y a même plus de brigands. Oh ! Napoléon, Napoléon, génie, puissance, force, volonté !... Que n'as-tu dans ta main de fer écrasé une poignée de plus de cette vermine humaine !... Colosse aux pieds d'airain, comme tu renverserais du moindre de tes mouvements tous leurs beaux édifices patriotiques, philanthropiques, philosophiques !... Absurde racaille !

« Et ça parle d'arts, de pensées, d'imagination, de désintéressement, de *poésie enfin* ! comme si tout cela existait pour elle !

« Des pygmées pareils parler Shakespeare, Beethoven, Weber ! Mais sot animal que je suis, pourquoi m'en inquiéter ? Que me fait le monde entier, à trois ou quatre exceptions d'individus près ?... Ils peuvent bien se vautrer tant qu'il leur plaira : ce n'est pas à moi de les tirer de la fange. D'ailleurs, tout cela n'est peut-être qu'un tissu d'illusions. Il n'y a rien de vrai que la vie et la mort. Je l'ai rencontrée en mer, cette vieille sorcière. Notre vaisseau, après deux jours d'une tempête sublime, a sombré dans le golfe de Gênes ; un coup de vent nous a couchés sur le côté. Déjà je m'étais enveloppé, bras et jambes, dans mon manteau pour m'empêcher de nager ; tout craquait, tout croulait, dedans et dehors ; je riais en voyant ces belles vallées blanches qui allaient me bercer pour mon dernier sommeil ; *la camarde* s'avançait en ricanant, croyant me faire peur, et comme je m'apprêtais à lui cracher à la face, le vaisseau s'est relevé ; elle a disparu.

« Que voulez-vous que je vous dise encore ?... de Rome ?...

Eh bien, il n'y a personne de mort ; seulement ces braves Transteverini voulaient nous égorger tous et mettre le feu à l'Académie, sous prétexte que nous entendions avec les révolutionnaires pour chasser le pape. Personne n'y songeait. Nous nous occupions bien du pape ! Il a l'air trop bon pour chercher à l'inquiéter. Cependant Horace Vernet nous avait tous armés, et si les Transteverini étaient venus, ils auraient été bien reçus. Ils n'ont pas seulement essayé de mettre le feu à la vieille baraque académique ! Imbéciles ! Qui sait, je leur aurais peut-être aidé ?...

« Quoi encore ?... »

« Ah ! oui, ici à Florence, à mon premier passage, j'ai vu un opéra de *Romeo et Giulietta*, d'un petit polisson nommé Bellini ; je l'ai vu, ce qui s'appelle vu... et l'ombre de Shakespeare n'est pas venue exterminer ce myrmidon !... Oh ! les morts ne reviennent pas ! »

« Puis un misérable eunuque, nommé Paccini, a fait une *Vestale*... Licinius était joué par une femme... J'ai encore eu assez de force, après le premier acte, pour me sauver ; je me tâtais, en sortant, pour voir si c'était bien moi... et c'était moi... Oh ! Spontini ! »

« J'ai voulu à Rome acheter un morceau de Weber, j'entre chez un marchand de musique ; je le demande... — « Weber, che cosa e?... Non conosco?... Maestro italiano, francese, ossia tedesco?... » Je réponds gravement : « *Tedesco* ». Mon homme a cherché longtemps, puis d'un air satisfait : « Niente di Weber, niente di questa musica, caro signore, eh, eh, eh ! » — Crapaud ! — « Ma ecco *el Pirata, la Straniera, I Montecchi Capuleti dal celeberrimo maestro signor Vincenzo Bellini* ; ecco *la Vestale, I Arabi*, del maestro Paccini. — Basta, basta, non avete dunque vergogna?... Corpo di Dio !... » Que faire ? Soupirer !... c'est enfant ; grincer des dents ?... c'est devenu trivial ; prendre patience ?... c'est encore pis. Il faut concentrer le poison, en laisser évaporer une partie pour que le reste ait plus de force, et le renfermer dans son cœur jusqu'à ce qu'il le fasse éclater.

« Personne ne m'écrit, ni amis, ni amie. Je suis seul ici ; je n'y connais personne. Je suis allé ce matin à l'enterrement du jeune Napoléon Bonaparte, fils de Louis, qui est mort à vingt-

cinq ans, pendant que son autre frère fuit en Amérique avec sa mère, la pauvre Hortense. Elle vint jadis des Antilles, fille de Joséphine Beauharnais, joyeuse créole, dansant sur le pont du vaisseau des danses de nègres pour amuser les matelots. Elle y retourne aujourd'hui orpheline, mère sans fils, femme sans époux et reine sans États, désolée, oubliée, abandonnée, arrachant à peine son plus jeune fils à la hache contre-révolutionnaire. Jeunes fous qui croyaient à la liberté, ou qui rêvaient la puissance ! Il y avait des chants et un orgue ; deux manœuvres tourmentaient le colossal instrument, l'un qui remplissait d'air les soufflets, et l'autre qui le faisait passer dans les tuyaux en mettant les doigts sur les touches. Ce dernier, inspiré sans doute par la circonstance, avait tiré le registre des petites flûtes et jouait de *petits airs gais* qui ressemblaient au gazouillement des roitelets. Vous voulez de la musique ; eh bien ! en voilà que je vous envoie. Elle n'est guère semblable au chant des oiseaux, quoique je sois gai comme un pinson. »

Ici Berlioz transcrit un passage du *Dies iræ* de sa *Symphonie fantastique* se terminant par un « Amen » burlesque sur l'air : *J'ai du bon tabac*.

« Oh ! monsieur Despréaux !

« Adieu, tenez, je vois tout rouge.

« J'attends encore quelques jours une lettre qui devrait m'arriver, et puis je pars. »

Cette lettre, si impatiemment attendue, lui arriva enfin. Elle n'était pas de Camille. C'est M<sup>me</sup> Mooke, la mère, qui écrivait à Berlioz pour lui faire part du mariage de sa fille avec Pleyel. « La lettre, dit Berlioz dans ses *Mémoires*, était d'une impudence si extraordinaire et si blessante pour un homme de l'âge et du caractère que j'avais alors, qu'il se passa soudain en moi quelque chose d'affreux. Deux larmes de rage jaillirent de mes yeux, et mon parti fut pris instantanément. Il s'agissait de voler à Paris, où j'avais à tuer sans rémission deux femmes coupables

et un innocent. Quant à me tuer, moi, après ce beau coup, c'était de rigueur, on le pense bien. Le plan de l'expédition fut conçu en quelques minutes. On devait à Paris redouter mon retour, on me connaissait... Je résolus de ne m'y présenter qu'avec de grandes précautions et sous un déguisement. » En effet, le soir même, il quittait Florence, emportant un costume de *femme de chambre* soigneusement empaqueté dans une des poches de la voiture. Ses idées de vengeance le dominèrent jusqu'à Gênes. Dans cette ville, il eut un instant de vertige. Soit accidentellement, soit volontairement, il tomba ou se laissa tomber du haut des remparts dans la Méditerranée. « Il en fut quitte, — c'est lui-même qui parle, — pour boire l'eau salée et être harponné comme un saumon. » Ce bain le calma. Arrivé à Nice, il trouva préférable de continuer à vivre pour sa famille et son art; avec la résolution de ne plus s'occuper de celle qui l'avait trahi, il se décida à rentrer à Rome. Il l'annonce à Ferrand dans la lettre suivante :

« Nice, ce 10 ou 11 mai 1831.

« Eh bien! Ferrand, nous commençons à aller; plus de rage, plus de vengeance, plus de tremblements, de grincements de dents, plus d'enfer enfin.

« Vous ne m'avez pas répondu; c'est égal, je vous écris encore. Vous m'avez habitué à vous écrire toujours trois ou quatre fois pour une. Celle-ci est la troisième depuis votre lettre adressée à Rome, que je reçus il y a un mois à Florence. Néanmoins, j'ai peine à concevoir comment il se peut que vous ne m'avez pas répondu; j'avais tant besoin du cœur d'un ami; je croyais presque que vous auriez pu venir me trouver. Mes sœurs m'écrivaient tous les deux jours. J'ai reçu dernièrement cinq lettres à la fois, mais il n'y en avait point de vous. Je m'y perds. Écoutez, si c'est par pure indolence, par paresse ou négligence, c'est mal, c'est très mal. Je vous avais bien donné mon adresse : *Maison Clerici, aux Ponchettes, Nice*. Si vous saviez, quand on rentre dans la vie ou plutôt quand on y retombe, com-

bien on désire trouver ouverts les bras de l'amitié! Quand le cœur déchiré et flétri recommence à battre, avec quelle ardeur il cherche un autre cœur, noble et fort, qui puisse l'aider à se réconcilier avec l'existence. Je vous avais tant prié de me répondre courrier par courrier! Je ne doutais pas de votre empressement à joindre vos conseils consolants à ceux que je recevais de toute part; et pourtant ils m'ont manqué. Oui, Camille est mariée avec Pleyel... J'en suis bien aise aujourd'hui. J'apprends par là à connaître le danger auquel je viens d'échapper. Quelle bassesse, quelle insensibilité, quelle vilénie!... Oh! c'est immense, c'est presque sublime de scélératesse, si le sublime pouvait se concilier avec l'*ignoblerie* (mot nouveau, parfait, que je vous vole).

« Je repars dans cinq ou six jours pour Rome; ma pension n'est pas perdue. Je ne vous prie plus de me répondre, puisque c'est inutile; mais, si vous voulez m'écrire, adressez votre lettre comme la dernière : *Académie de France, villa Medici, Roma*. Dites-moi aussi si vous avez eu des nouvelles de votre libraire Denain, auquel je n'ai encore donné que cent francs sur ce que vous lui deviez. Combien vous dois-je encore? Écrivez-le moi, je vous prie.

« Adieu; malgré votre indolence, je n'en suis pas moins votre sincère, *dévoué* et fidèle ami.

« P. S. — Mon répertoire vient d'être augmenté d'une nouvelle ouverture. J'ai achevé hier celle du *Roi Lear* de Shakespeare. »

Rome n'a exercé qu'une médiocre influence sur Berlioz. Ce qu'il pensait de la musique italienne, on l'a vu. Il la fuyait avec horreur. D'autre part, la vie en commun avec ses camarades de l'Académie lui déplaisait. La grande ville elle-même avait pour lui peu d'attraits. Il préférait faire de longues courses dans les montagnes, un fusil ou une guitare en bandoulière, chassant ou chantant, insoucieux de son gîte du soir, notant au vol une idée musicale, heureux vraiment de se sentir en liberté. C'était le seul moyen de vaincre le spleen qui le rongait dans son exil.



Son esprit était tout entier à Paris; il regrettait les agitations de sa vie passée, les amis capables de le comprendre; aussi se plaint-il toujours du silence de ceux qu'il aime et qui semblent l'oublier. Dans les lettres qu'il écrit de Rome à Ferrand, on trouvera son projet d'oratorio sur le *Dernier Jour du monde* et des idées ingénieuses sur l'emploi de la rime dans les œuvres musicales.

« Rome, ce 3 juillet 1831.

« Enfin, j'ai donc de vos nouvelles!... Je pensais bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire! La Suisse est à votre porte, et ses glaciers sont bien séduisants; je conçois à merveille que vous alliez souvent les admirer. J'ai fait de Nice à Rome le voyage le plus pittoresque, pendant deux jours et demi, sur la route de *la Corniche*, taillée contre le roc, à six cents pieds au-dessus de la mer, qui se brise immédiatement au-dessous, mais dont on n'entend plus les rugissements, à cause de l'immense élévation. Rien n'est beau et effrayant comme cette vue. Je me suis retrouvé à Florence, où j'avais passé de si tristes moments, avec un bien-être inexprimable. On m'a mis dans la même chambre; j'y ai retrouvé ma malle, mes effets, mes partitions, que je ne croyais plus revoir. De Florence à Rome, je suis venu avec de bons moines qui parlaient fort bien français et étaient d'une extrême politesse. A San Lorenzo, j'ai quitté la voiture deux heures avant son départ, laissant mon habit et tout ce qui pouvait tenter les brigands, dont c'est le pays. J'ai ainsi cheminé toute la journée le long du beau lac de Bolzena et dans les montagnes de Viterbo, en composant un ouvrage que je viens d'écrire. C'est un mélologue faisant suite et fin à la *Symphonie fantastique*. J'ai fait pour la première fois les paroles et la musique. Combien je regrette de ne pouvoir pas vous montrer cela! Il y a six monologues et six morceaux de MUSIQUE (*dont la présence est motivée*). D'abord, *une ballade avec piano*; 2° *une méditation en chœur et orchestre*; 3° *une scène de la vie de brigand pour chœur, voix seule et orchestre*; 4° *le Chant de bonheur, pour une voix, orchestre au*

commencement et à la fin, et, au milieu, la main droite d'une harpe accompagnant le chant; 5° *les Derniers Soupirs de la harpe*, pour orchestre seul, et enfin 6° *l'ouverture de la Tempête*, déjà exécutée à l'Opéra de Paris, comme vous savez.

« J'ai employé pour le *Chant de Bonheur* une phrase de la *Mort d'Orphée*, que vous avez chez vous, et, pour les *Derniers Soupirs de la harpe*, le petit morceau d'orchestre qui termine cette scène immédiatement après la *Bacchanale*. En conséquence, je vous prie de m'envoyer *cette page*, seulement l'adagio qui succède à la *Bacchanale*, au moment où les violons prennent les sourdines et font des trémolandi accompagnant un chant de clarinette lointain et quelques fragments d'accords de harpe; je ne me le rappelle pas assez pour l'écrire de tête, et je ne veux rien y changer. Comme vous voyez, la *Mort d'Orphée* est sacrifiée; j'en ai tiré ce qui me plaisait, et je ne pourrais jamais faire exécuter la *Bacchanale*; ainsi, à mon retour à Paris, j'en brûlerai la partition, et celle que vous avez sera l'unique et dernière, si toutefois vous la conservez; il vaudrait bien mieux la détruire, quand je vous aurai envoyé un exemplaire de la symphonie et du mélologue; mais c'est une affaire au moins de six cents francs de copie; n'importe, à mon retour à Paris, d'une manière ou d'autre il faudra que vous l'ayez. Ainsi, c'est convenu, vous allez me copier très fin ce petit morceau, et je l'attends dans les montagnes de Subiaco où je vais passer quelque temps; adressez-le toujours à Rome. Je vais chercher, en *franchissant rocs et torrents*, à secouer cette lèpre de trivialité qui me couvre dans notre maudite caserne. L'air que je partage avec les *industriels* de l'Académie ne plaît pas à mes poumons; je vais en respirer un plus pur. J'emporte une mauvaise guitare, un fusil, des albums de papier réglé, quelques livres et le germe d'un grand ouvrage que je tâcherai de faire éclore dans mes bois. J'avais un grand projet que j'aurais voulu accomplir avec vous; il s'agissait d'un oratorio colossal pour être exécuté à une *fête musicale* donnée à Paris, à l'Opéra ou au Panthéon, ou dans la cour du Louvre. Il serait intitulé *le Dernier Jour du monde*. J'en avais écrit le plan à Florence et une partie des paroles il y a trois mois. Il faudrait trois ou quatre acteurs *solos*, des chœurs, un orchestre de soixante musi-

ciens devant le théâtre, et un autre de trois cents ou deux cents instruments au fond de la scène étagés en amphithéâtre.

« Les hommes parvenus au dernier degré de corruption se livreraient à toutes les infamies ; une espèce d'Antéchrist les gouvernerait despotiquement... Un petit nombre de justes dirigés par un prophète trancherait au beau milieu de cette dépravation générale. Le despote les tourmenterait, enlèverait leurs vierges, insulterait à leurs croyances, ferait déchirer leurs livres saints au milieu d'une orgie. Le prophète viendrait lui reprocher ses crimes, annoncerait la fin du monde et le dernier jugement. Le despote irrité le ferait jeter en prison, et, se livrant de nouveau aux voluptés impies, serait surpris au milieu d'une fête par les trompettes terribles de la résurrection ; les morts sortant du tombeau, les vivants éperdus poussant des cris d'épouvante, les mondes fracassés, les anges tonnans dans les nuées, formeraient le final de ce drame musical. Il faut, comme vous pensez bien, employer des moyens entièrement nouveaux. Outre les deux orchestres, il y aurait quatre groupes d'instruments de cuivre placés aux quatre points cardinaux du lieu de l'exécution. Les combinaisons seraient toutes nouvelles, et mille propositions impraticables avec les moyens ordinaires surgiraient étincelantes de cette masse d'harmonie. Voyez si vous avez le temps de faire ce poème qui vous va parfaitement, et dans lequel je suis sûr que vous serez magnifique. Très peu de récitatifs... peu d'airs *seuls*... Évitez les scènes à grand fracas et celles qui nécessiteraient du cuivre ; je ne veux en faire entendre qu'à la fin. Des oppositions... des chœurs religieux mêlés à des chœurs de danse ; des scènes pastorales, nuptiales, bachiques, mais détournées de la voie commune ; enfin vous comprenez...

« Nous ne pouvons nous flatter d'entendre cet ouvrage quand nous voudrions, en France surtout, mais enfin, tôt ou tard, il y aura moyen. D'un autre côté, ce sera un sujet de dépenses terribles et une perte de temps extraordinaire. Réfléchissez si vous voulez vous exposer à faire ce poème et à ne jamais peut-être l'entendre... Et écrivez-moi au plus tôt. A la fin de ce mois, je vous enverrai cent francs, et ainsi de suite, peu à peu, le reste.

« Adieu, mille millions d'amitiés. »

« Rome, 1832, 9 heures du soir, 8 janvier.

« Voilà donc à la fin que vous m'écrivez, après sept mois et demi de silence ; oui, sept mois ! depuis le 24 mai 1831, je n'ai pas reçu une ligne de vous. Que vous ai-je fait ? Pourquoi me laisser ainsi ? Infidèle écho, pourquoi laisser tant de cris sans réponse ? Je me suis plaint de vous à Carné, à Casimir Faure, à Auguste, à Gounet ; j'ai demandé à toute notre terre des nouvelles de l'oublieux ami ; ce n'est qu'aujourd'hui que j'apprends qu'il est encore au nombre des vivants. Vous venez d'éprouver par vous-même, dites-vous, *tout* ce qu'un cœur d'homme *peut contenir* de joie et d'ivresse ; oh ! je crois fermement que vous avez, en effet, éprouvé *tout* ce qu'il peut contenir, mais rien *de plus* ; sans quoi, il eût débordé jusqu'à moi. Comment ! ne pas même me faire part de votre mariage ? Mes parents n'en revenaient pas. Je crois bien, puisque vous me l'assurez, que mes lettres ne vous sont pas parvenues ; mais, dans le cas même où je ne vous eusse point écrit, pouviez-vous, en pareil cas, garder le silence ?... Je viens d'écrire à Germain pour savoir ce que vous étiez devenu ; *deux lettres* à Auguste, une de Naples et l'autre de Rome, sont, comme les vôtres, restées sans réponse. Je ne voulais savoir de lui qu'une petite chose, assez insignifiante, s'il était mort ou blessé.

J'ai relu ce matin les deux uniques lettres que j'ai reçues de vous depuis que je suis en Italie, je n'y ai rien trouvé qui puisse justifier les craintes horrido-fantastiques de mon imagination ; je m'étais déjà figuré quelque lettre anonyme, quelque défense conjugale, quelque absurdité enfin qui vous faisait brusquement quitter le temple de l'amitié, sans détourner la tête ni dire adieu à celui qui vous y a suivi.

« A présent, vous vous époumonez à me prouver des choses claires ; certainement, il n'y a ni bien ni mal absolu en politique ; certainement, les héros du jour sont des traîtres le lendemain. Il y a longtemps que je sais que deux et deux font quatre ; je regrette toute la part que Lyon m'a volé dans votre lettre ; il suffisait de me dire qu'Auguste était sain et sauf, ainsi que Germain.

Quand nous sommes enfin dans le sanctuaire, que nous font les cris tumultueux du dehors ? Je ne puis comprendre votre fanatisme là-dessus. Vous demandez quelle différence il y a entre les barricades de Paris et celles de Lyon ? Celle qui sépare une grande force d'une force moindre, la tête des pieds ; Lyon ne peut pas résister à Paris ; donc il a tort de mécontenter Paris ; Paris entraîne après lui la France ; donc il peut aller où il lui plaît.

« Assez !

« Votre *Noce des Fées* est ravissante de grâce, de fraîcheur et de lumière ; je la garde pour plus tard, ce n'est pas le moment de faire là-dessus de la musique ; l'instrumentation n'est pas assez avancée ; il faut attendre que je l'aie un peu dématérialisée, alors nous ferons parler les suivants d'Obéron ; à présent, je lutterais sans succès avec Weber.

« Puisque vous n'avez pas reçu ma première lettre, où je vous parlais d'un certain plan d'oratorio, je vous renvoie le même plan pour un opéra en trois actes. Vous le musclerez, en voici la carcasse :

#### LE DERNIER JOUR DU MONDE

« Un tyran tout-puissant sur la terre ; la civilisation et la corruption au dernier degré ; une cour impie ; un atome de peuple religieux, auquel le mépris du souverain conserve l'existence et laisse la liberté. Guerre et victoire, combats d'esclaves dans un cirque ; femmes esclaves qui résistent aux désirs du vainqueur ; atrocités.

« Le chef du petit peuple religieux, espèce de Daniel gourmand Balthazar, reproche ses crimes au despote, annonce que les prophéties vont s'accomplir et que la fin du monde est proche. Le tyran, à peine courroucé par la hardiesse du prophète, le fait assister de force, dans son palais, à une orgie épouvantable, à la suite de laquelle il s'écrie ironiquement qu'on va voir la fin du monde. A l'aide de ses femmes et de ses eunuques, il représente la vallée de Josaphat ; une troupe d'enfants ailés sonne de petites trompettes, de faux morts sortent du tombeau ; le tyran représente Jésus-Christ et s'appête à juger les hommes, *quand la*

*terre tremble* ; de véritables et terribles anges font entendre les trompettes foudroyantes ; le vrai Christ approche et le *vrai jugement dernier commence*.

« La pièce ne doit ni ne peut aller plus loin.

« Réfléchissez-y beaucoup avant de vous lancer, et dites-moi si le sujet vous va. C'est assez de trois actes, cherchez l'inconnu tant que vous pourrez, il n'y a plus de succès aujourd'hui sans lui. Évitez les effets de détail, ils sont perdus à l'Opéra. Et, si vous le pouvez, méprisez comme elles le méritent les règles absurdes de la rime ; laissez la même tout à fait, quand elle devient inutile, *ce qui arrive souvent*. Toutes ces idées poudrées doivent retomber à l'enfance de l'art musical, qui se serait cru noyé, si des rimes et une versification bien compassée ne l'eussent soutenu.

« Je partirai d'ici au commencement de mai, je passerai les Alpes ; j'espère pouvoir toucher à Milan la totalité de ma pension de cette année, sinon je ferai un *tour* au règlement et je m'arrangerai pour entrer en France néanmoins, et revenir chercher mon argent à Chambéry à la fin de l'année.

« Je passerai chez vous, je vous remettrai ce que je vous dois encore ; de là, chez mes parents quelque temps ; chez ma sœur, à Grenoble (elle épouse un juge, M. Pal) ; de là, à Paris... Deux concerts pour faire entendre *mon mélologue* avec la *Symphonie fantastique*, puis je pars pour Berlin avec toute ma musique... puis... l'avenir.

« J'achève en ce moment un grand article sur l'état de la musique en Italie, pour la *Revue européenne* (nouveau titre du *Correspondant*, comme vous savez). C'est Carné qui me l'a demandé en m'apprenant son mariage en Bretagne ; il doit y être maintenant, et ses nuits sont éclairées des rayons de la lune de miel. Auguste aussi !... Bon !

« Adieu. »

« Rome, 26 mars 1832.

« J'ai reçu votre lettre, mon cher Humbert, et l'aveu de votre paresse sublime ; vous ne vous en corrigerez donc jamais ? . Si

vous saviez pourtant quel supplice c'est que l'exil et comme *sad hours seem long* dans ma sottre caserne, je doute que vous me fissiez tant attendre vos réponses.

« Vous m'avez fait une belle homélie ; mais je vous assure qu'elle porte à faux et qu'il n'y a rien à craindre pour moi à l'égard de la direction *callotienne* que vous me supposez prêt à prendre.

« Jamais je ne serai un amant du laid, soyez tranquille. Ce que je vous disais de la rime n'était que pour vous mettre à votre aise ; il me coûte de vous voir employer du temps et du talent à vaincre des difficultés inutiles et sans résultat. Vous savez aussi bien que moi qu'il y a mille cas où des vers mis en musique sont arrangés de manière que la rime et même l'hémistiche disparaissent complètement ; alors à quoi bon cette versification ? Les vers bien cadencés et rimés sont à leur place dans des morceaux de musique qui ne comportent pas ou presque pas de répétition de paroles ; c'est là seulement que la versification est apparente et sensible ; partout ailleurs elle n'existe pas.

« Il y a loin des vers *parlés* aux vers *chantés*. Quant à la question littéraire de la rime, il ne m'appartient pas de l'aborder avec vous. Seulement, je crois fermement que c'est à l'éducation et à l'habitude que vous devez l'horreur des vers blancs ; songez que les trois quarts de Shakespeare sont en vers blancs, que Byron en a fait et que la *Messiede* de Klopstock, le chef-d'œuvre épique de la langue allemande, est en vers blancs ; j'ai lu ces jours-ci une traduction française en vers blancs du *Jules César* de Shakespeare qui ne m'a pas choqué le moins du monde, quoique, d'après ce que vous m'en aviez dit, je m'attendisse à en être révolté. Tout cela est tellement l'effet de l'habitude, que les *vers latins rimés* du moyen âge paraissent une barbarie aux mêmes personnes qui sont choquées des *vers français non rimés*. Mais assez là-dessus.

« Vous acceptez donc mon sujet. Voilà un champ incroyable de grandeur et de richesse ouvert à votre imagination. Tout est vierge là-dedans puisque *la scène est dans l'avenir*. Vous pouvez supposer tout ce que vous voudrez en fait de mœurs, usages, état de civilisation, arts, coutumes et même (ce qui n'est pas à

dédaigner) costumes ; il est donc vrai que vous pouvez, que vous devez même chercher *l'inconnu* ; car, vous avez beau dire, il y en a de *l'inconnu*, tout n'est pas découvert. Pour la musique, je vais défricher une forêt brésilienne, où je me promets d'immenses richesses ; nous marcherons, hardis pionniers, tant que les moyens matériels nous le permettront.

« Je vous verrai dans le courant de mai ; aurez-vous déjà esquissé quelque chose?... »

« Je viens encore de courir à Albano, Frascati, Castel-Gandolfo, etc., etc., des lacs, des plaines, des montagnes, de vieux tombeaux, des chapelles, des couvents, de rians villages, des grappes de maisons pendues aux rochers, la mer à l'horizon, le silence, le soleil, une brise parfumée, l'enfance du printemps ; c'est un rêve, une féerie !... »

« Il y a un mois que je fis une autre grande course dans les hautes montagnes des frontières ; un soir, au coin du feu, j'écrivis au crayon le petit air que je vous envoie ; à mon retour à Rome, il a eu un tel bonheur, que de tous côtés on le chante, depuis les salons de l'ambassade jusque dans les ateliers de sculpteurs. Je souhaite qu'il vous plaise ; cette fois au moins, l'accompagnement ne vous paraîtra pas difficile. »

« Adieu, mon cher ami ; j'espère avoir encore une fois de vos nouvelles avant le 1<sup>er</sup> mai, époque de mon départ. Pour être plus sûr, en supposant des retards de la poste, que votre lettre me parvienne, adressez-la à *Florence, posta firma*. »

« Je vous embrasse. »

« Tout à vous. »

Une autorisation spéciale d'Horace Vernet permit à Berlioz de quitter l'école de Rome six mois avant l'expiration de ses deux années de séjour réglementaires. Après avoir passé quelque temps chez son père, à la Côte-Saint-André, où il orchestra ses compositions d'Italie, il rentra enfin à Paris, but suprême de son ambition, en novembre 1832. Les lettres qui suivent ont trait à ce voyage du retour et à son séjour à la Côte :



« Turin, 25 mai 1832.

« Mon cher Humbert,

« Me voilà bien près de vous; jeudi prochain, je serai à Grenoble. J'espère que nous ne tarderons pas à nous voir; pour mon compte, je ne négligerai rien pour avancer le moment de notre réunion; écrivez-moi à *la Côte-Saint-André* quelques mots là-dessus. J'ai été bien fâché, mais peu surpris, de ne point trouver à Florence de lettres de vous; pourquoi être aussi incorrigiblement paresseux? Je vous avais pourtant bien prié de n'y pas manquer.

« N'importe, je vois les Alpes...

« Votre tête a bien des sujets de fermentation dans ce moment-ci; travaille-t-elle beaucoup?... plus que je ne voudrais, bien certainement. Cependant pourquoi désirer l'uniformité morale des êtres; pourquoi effacer des individualités?... J'ai tort, c'est vrai. Suivons notre destinée; d'autant plus que nous ne pouvons pas faire autrement. Avez-vous des nouvelles de Gounet? Je n'en ai point reçu depuis les débuts du choléra. J'espère cependant qu'il n'a rien eu à démêler avec lui.

« Et le silencieux Auguste?... Si je lui écris dorénavant, que mes deux mains se paralysent! Je n'aurais jamais cru rien de pareil de sa part.

« Quelles superbes et riches plaines que celles de la Lombardie! Elles ont réveillé en moi des souvenirs poignants de nos jours de gloire, « comme un vain songe enfuis ».

« A Milan, j'ai entendu, pour la première fois, un vigoureux orchestre; cela commence à être de la musique, pour l'exécution au moins. La partition de mon ami Donizetti peut aller trouver celles de mon ami Paccini ou de mon ami Vaccai. Le public est digne de pareilles productions. On cause tout haut comme à la Bourse, et les cannes font sur le plancher du parterre un accompagnement presque aussi bruyant que celui de la grosse caisse. Si jamais j'écris pour ces butors, je mériterai mon sort; il n'en est pas de plus bas pour un artiste. Quelle humiliation!

« En sortant, ces vers divins de Lamartine me sont venus en tête ( il parle de sa muse poétique ) :

Non, non, je l'ai conduite au fond des solitudes,  
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;  
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes  
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité.  
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,  
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,  
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes  
Que la prière et que l'amour.

« Celui-là comprend toutes les poésies; il est digne d'elles.

« Adieu, mon cher et excellent ami,

« Au revoir bientôt.

« Voulez-vous saluer votre femme de ma part? Je désire bien vivement lui être présenté.

« Adieu. »

« Grenoble, 13 juillet 1832.

« Eh bien, mon cher ami, nous ne pourrons donc pas parvenir à nous joindre? Quel diable de charme nous a donc été jeté?... J'attends ici, depuis plusieurs jours, l'annonce de votre retour de Lyon et voilà que madame Faure m'apprend que vous n'y êtes pas encore allé! Écrivez-moi au moins, je vous en prie; donnez-moi de vos nouvelles. Je m'ennuie à périr, je suis allé passer une journée à la campagne de Duboys, où nous avons moult parlé de vous. Sa femme est fort bien, mais rien de plus. Je vis depuis mon retour d'Italie au milieu du monde le plus prosaïque, le plus desséchant! Malgré mes supplications de n'en rien faire, on se plaît, on s'obstine à me parler sans cesse musique, art, haute poésie; ces gens-là emploient ces termes avec le plus grand sang-froid; on dirait qu'ils parlent vin, femmes, émeute, ou autres cochonneries. Mon beau-frère surtout, qui est d'une loquacité effrayante, me tue. Je sens que je suis isolé de tout ce monde, par mes pensées, par mes passions, par mes amours, par mes haines, par mes mépris, par ma tête, par mon

cœur, par tout. Je vous cherche, je vous attends; trouvons-nous donc. Si vous devez rester plusieurs jours à Lyon, j'irai vous y rejoindre, cela vaudra encore mieux que d'aller à Belley à pied, comme j'en avais le projet; la chaleur en rend l'exécution presque impossible.

« J'ai tant à vous dire! et sur le présent et sur l'avenir; il faut absolument que nous nous entendions au plus tôt. Le temps ne m'attend pas et j'ai peur que vous ne vous endormiez.

« J'ai deux cent cinquante francs à vous remettre; depuis longtemps, je vous les aurais envoyés si j'avais su comme, et si je n'avais d'un jour à l'autre pensé vous revoir. Parlez-moi de tout cela. Casimir Faure se marie avec une charmante petite brune de Vienne, qui se nomme mademoiselle Delphine Fornier et qui a deux cent cinquante mille qualités. Il ira habiter Vienne.

« Je vais retourner à la Côte dans peu; ainsi répondez-moi là et n'oubliez pas sur l'adresse de mettre mes deux noms pour que la lettre ne paraisse pas adressée à mon père.

« Dieu, comme la chaleur hébète!

« Adieu, tout à vous. »

« La Côte, 10 octobre 1832.

« En deux mots, mon cher Humbert, il faut que vous veniez plus tôt que nous n'étions convenus. J'ai réfléchi que, ne partant pour Paris qu'au milieu de novembre, je m'exposais à manquer mon concert; en conséquence je partirai à la fin de ce mois. Venez donc sans faute dans la dernière huitaine d'octobre, nous aurons tout le temps de monter nos batteries et de bien digérer nos projets pour l'avenir. Puis je vous accompagnerai jusqu'à Lyon, où nous nous séparerons bien saturés l'un de l'autre. Ecrivez-moi aussitôt après la réception de ce billet et indiquez-moi le jour fixe de votre arrivée. Mes parents ont conservé de vous un trop agréable souvenir pour ne pas être charmés de votre visite; ils me chargent de vous témoigner l'impatience qu'ils ont de vous revoir. Ma sœur aînée seulement ne sera plus ici, à son grand regret, car elle vous apprécie bien.

En revanche je compte sur votre frère, ne manquez pas de l'amener. Apportez avec vous le volume d'*Hamlet*, celui d'*Othello* et du *Roi Lear*, et la partition de *la Vestale*; tout cela nous sera utile.

« Je n'ose espérer que vous ayez quelque chose de notre grande machine dramatique à me montrer; pourtant vous me l'aviez bien promis.

« Enfin n'importe, venez, et d'abord écrivez-moi.

« Présentez mes salutations respectueuses à vos parents et en particulier à votre charmante femme.

« Adieu mon ami,

« Tout à vous.

« Mes amitiés à votre frère. »

« Lyon, 3 novembre 1832.

« Cher ami,

« Nous n'avons donc pas pu nous revoir! Je pars ce soir pour Paris... Depuis hier que j'erre dans les boues de Lyon, je n'ai pas eu une idée qui ne me fût oppressante et douloureuse... pourquoi ne sommes-nous pas ensemble aujourd'hui? Cela aurait peut-être été possible. Mais je ne pouvais vous prévenir du jour de mon passage ici, ne le sachant pas moi-même vingt-quatre heures d'avance.

« Je suis allé hier soir au Grand-Théâtre, où j'ai ressenti une commotion profonde et pénible en entendant, dans un ignoble ballet, cet ignoble orchestre jouer un fragment de la *Symphonie pastorale* de Beethoven (*le Retour du beau temps*). Il m'a semblé retrouver dans un mauvais lieu le portrait de quelque ange adoré que jadis avaient poursuivi mes rêves d'amour et d'enthousiasme. Oh! deux ans d'absence!

« Je crois que je vais devenir fou en entendant de nouveau de la vraie musique. Je vous enverrai le mélologue dès qu'il sera imprimé. Vous m'aviez parlé de journaux qu'il faut avoir et dont vous connaissez les rédacteurs; écrivez-moi un mot là-dessus le plus tôt possible, à l'adresse de Gounet, rue Sainte-

Anne, n° 34 ou 32; mettez sous enveloppe la lettre avec mon nom.

« Je souffre aujourd'hui cruellement. Je suis tout seul dans la grande ville. Auguste a perdu avant hier le jeune frère de sa femme mort de la poitrine, il est fort tristement occupé.

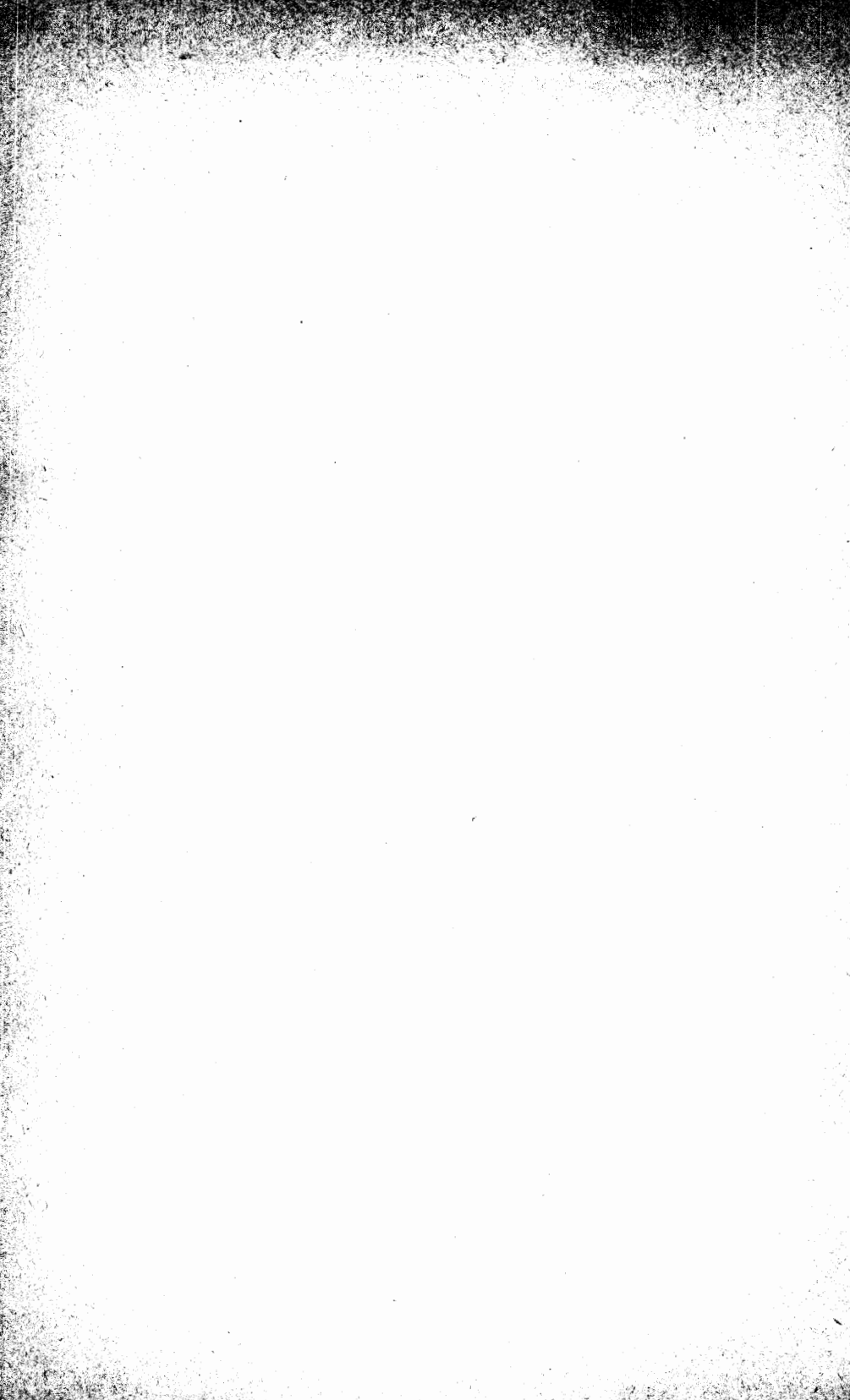
« Oh! que je suis seul!! comme je souffre au dedans!!! Que je suis malheureusement organisé! Un vrai baromètre, tantôt haut, tantôt bas, soumis aux variations de l'atmosphère ou brillante ou sombre de mes dévorantes pensées.

« Je suis sûr que vous ne faites rien de notre grand ouvrage; et pourtant ma vie s'écoule à flots et je n'aurai rien fait de grand avant la fin. Je vais voir Véron, le directeur de l'Opéra. Je tâcherai de me faire comprendre de lui, de l'arracher aux idées mercantiles et administratives; y réussirai-je? Je ne m'en flatte guère. Mon concert aura lieu dans les premiers jours de décembre.

« Adieu, adieu; *remember me.* »

HECTOR BERLIOZ.

(La suite à la prochaine livraison.)



# LETTRES INÉDITES

DE

# HECTOR BERLIOZ

## SA VIE

RACONTÉE PAR SA CORRESPONDANCE INTIME (1)

---

### III

Pendant les deux années que Berlioz avait passées à Rome, Paris n'avait plus entendu parler de lui; la chronique était restée muette à son égard; la critique n'avait pas eu occasion d'apprécier ses compositions; aucun fragment de ses œuvres n'avait été exécuté. Une seule fois, pour obéir au règlement, le pensionnaire de l'Académie de France avait envoyé à l'Institut un *Resurrexit* à grand orchestre, avec chœurs, qui fit une excellente impression sur les académiciens. Ces messieurs furent heureux de constater chez leur lauréat un *progrès* remarquable, une *preuve* sensible de l'influence du séjour de Rome sur ses idées et surtout l'abandon complet de ses fâcheuses *tendances musicales*. Or, ce *Resurrexit* n'était qu'un fragment de la messe solennelle que Berlioz avait fait exécuter à Saint-Roch et à Saint-Eustache, comme on l'a vu, plusieurs années avant d'obtenir le prix de l'Institut. Fiez-vous, — comme il le dit lui-même, — aux jugements des immortels!

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 15 juin et 1<sup>er</sup> juillet 1880.

Après un silence aussi prolongé, on conçoit que le remuant artiste devait avoir hâte de rappeler sur lui l'attention du public. Il était impatient de faire connaître son monodrame de *Lélio* ou le *Retour à la vie*, qui fait suite à la *Symphonie fantastique* et en est le complément. Aussi le voyons-nous, à peine de retour à Paris, organiser un concert avec une activité fébrile. Une circonstance, bien imprévue du reste, le poussait en outre à donner ce concert au plus vite. Il venait de retrouver miss Smithson, son Ophélie, sa Juliette, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis deux ans, — ce qui, par parenthèse, n'avait pas paru l'inquiéter outre mesure.

Le jour même de son arrivée, il avait appris que miss Smithson, après avoir parcouru le nord de l'Europe, était revenue avec une troupe anglaise qu'elle dirigeait elle-même. Mais elle ne retrouvait plus à Paris le succès d'autrefois ; l'enthousiasme des soirées de l'Odéon avait fait place à une indifférence glaciale, et la pauvre jeune femme était en train de se ruiner avec son entreprise. Berlioz sentit renaître tout son amour, à cette seule annonce de la présence d'Ophélie. Cependant, voulant garder toute sa liberté d'esprit, qu'il jugeait lui être nécessaire pour mener à bien ses affaires, il se jura de ne pas la revoir immédiatement.

Le concert eut lieu le 9 décembre 1832 au Conservatoire. Des amis communs aux deux jeunes gens firent en sorte que miss Smithson assistât à l'exécution de la *Symphonie fantastique*. Dès qu'elle l'eut entendue, elle devina que l'héroïne du drame, ce devait être elle. L'accent passionné de l'œuvre, ses brûlantes mélodies, ses cris d'amour, ses accès de fureur produisirent une impression profonde sur l'organisation nerveuse et la poétique imagination de l'actrice. Du coup, la cause de Berlioz fut gagnée. Le lendemain, il recevait la permission d'aller voir Ophélie, et, à partir de ce jour, commençait pour lui une vie pleine de trouble, alternative perpétuelle d'heures d'ivresse et de terreurs renaissantes. On va voir à quel paroxysme furent portées les souffrances causées par la faiblesse de caractère de miss Smithson, par les malheurs qui l'assaillirent coup sur coup et par les obstacles que sa famille et celle de Berlioz apportèrent



au projet d'un mariage. Le récit qu'il en fait à Humbert Ferrand, plein de détails inédits d'un rare intérêt, est remarquable par la violence des sentiments autant que par l'éloquente sincérité de l'expression.

« Paris, 2 mars 1833.

« Je vous remercie, mon cher ami, de votre lettre affectueuse. Je ne vous ai pas écrit, par la raison que vous avez devinée; je suis entièrement absorbé par les inquiétudes et les chagrins dévorants de ma position. Mon père a refusé son consentement et m'oblige à faire des sommations.

« Henriette, dans tout cela, montre une dignité et un caractère irréprochables; sa famille et ses amis la persécutent plus encore que les miens pour la détacher de moi.

« Quand j'ai vu à quel point cela était porté et les scènes journalières dont j'étais la cause, j'ai voulu me dévouer; je lui ai fait dire que je me sentais capable de renoncer à elle (ce qui n'était pas vrai, car j'en serais mort), plutôt que de la brouiller avec ses parents. Bien loin d'accepter ma proposition, elle n'en a éprouvé qu'un chagrin cruel, et un redoublement de tendresse pour moi en a été le résultat. Depuis lors, sa sœur nous laisse tranquilles, et, quand je viens, elle s'en va.

« Ces tête-à-tête sont quelquefois bien pénibles; comme vous pensez bien, je suis obligé de me consumer en efforts pour me contenir. Un rien l'effarouche, elle a peur de mon exaspération; mes caresses, si réservées qu'elles soient, lui paraissent trop ardentes; elle me brûle le cœur; moi, je l'épouvante; nous nous tourmentons mutuellement. Mais mes propres inquiétudes, mes craintes de ne pas l'obtenir me rendent le plus malheureux des hommes. Il ne manquait plus que son malheur à elle pour compléter le mien!

« Ses affaires ont très mal tourné; elle allait avoir une représentation à son bénéfice qui pouvait les remonter un peu; je lui avais arrangé un concert assez beau dans un entr'acte, tout allait assez bien, quand, hier, à quatre heures, en revenant du ministère du commerce en cabriolet, elle a voulu descendre sans que

sa femme de chambre lui donnât la main; sa robe s'est accrochée, son pied a tourné dans le marchepied, et elle s'est cassé la jambe au-dessus de la cheville.

« Elle a souffert horriblement cette nuit; ce matin encore, quand Dubois fils a revu l'appareil, elle n'a pu retenir ses cris; je les entends encore. Je suis désolé. Vous dire mon chagrin est impossible. La voir souffrante et si malheureuse et ne pouvoir rien pour elle est affreux !

« Quelle destinée sera donc la nôtre?... Le sort nous a évidemment faits pour être unis, je ne la quitterai pas vivant. Plus son malheur deviendra grand, plus je m'y attacherai. Si elle perdait avec son talent et sa fortune sa beauté, je sens que je l'aimerais également. C'est un sentiment inexplicable; quand elle serait abandonnée du ciel et de la terre, je lui resterais encore, aussi aimant, aussi prosterné d'amour qu'aux jours de sa gloire et de son éclat. O mon ami, ne me dites jamais rien contre cet amour, il est trop grand et trop poétique pour n'être pas respectable à vos yeux.

« Adieu; écrivez-moi et donnez-moi des nouvelles de vos nouveaux embarras; ne nous parlons présentement que de ce qui nous touche le plus près. La musique n'est pas toute gravée, je vous l'enverrai aussitôt qu'elle le sera.

« Adieu. »

« Paris, 12 juin 1833.

« Que je vous remercie, mon cher Humbert, de toute votre inquiète et constante amitié! J'ai appris dernièrement par Gounet qu'il avait reçu de vous une lettre pour moi, mais que, par une de ces fatalités inconcevables, il l'avait égarée *dans sa chambre*, où il n'a pas été possible de la retrouver. Votre billet, qu'il vient de me montrer, m'a fait voir combien vous étiez inquiet sur mon compte. Je suis vraiment coupable d'avoir demeuré si longtemps sans vous écrire. Vous savez comme je suis absorbé, comme ma vie ondule. Un jour, bien, calme, poétisant, rêvant; un autre jour, maux de nerfs, ennuyé, chien galeux, hargneux, méchant comme mille diables, vomissant la vie et

prêt à y mettre fin pour rien, si je n'avais pas un délirant bonheur en perspective toujours plus prochaine, une bizarre destinée à accomplir, des amis sûrs, la musique et puis la *curiosité*. Ma vie est un roman qui m'intéresse beaucoup.

« Vous voulez savoir ce que je fais? Le jour, si je suis bien portant, je lis ou je dors sur mon canapé (car je suis bien logé à présent), ou je barbouille quelques pages pour l'*Europe littéraire* qui me les paye très bien. Le soir, dès six heures, je suis chez Henriette; elle est encore malade et souffrante, ce qui me désespère. Je vous parlerai d'elle très au long une autre fois. Seulement, vous saurez que toute l'opinion que vous pouvez vous être formée d'elle est aussi fausse que possible. C'est tout un autre roman que sa vie; et sa manière de voir, de sentir et de penser, n'en est pas la partie la moins intéressante. Sa conduite, dans la position où elle a été placée dès l'enfance, est tout à fait incroyable et j'ai été longtemps sans y croire. Assez là-dessus.

Je m'occupe avec entrain de mon projet d'opéra dont je vous avais parlé dans une lettre de Rome, il y a un an et demi; et, comme il ne vous a pas été possible de vaincre votre paresse pour vous y mettre depuis ce temps, j'ai désespéré de vous et je me suis adressé à MM. Émile Deschamps et Saint-Félix qui travaillent activement. Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, car j'ai été bien patient.

« On vient me chercher justement pour cela. Adieu, je vous réécrirai dans quelque temps.

« Adieu, votre sincère ami. »

« Paris, 1<sup>er</sup> août 1838. »

« Cher, bon et fidèle ami,

« Je réponds immédiatement à votre lettre. Je connais effectivement beaucoup Jules et non pas Louis Bénédicte, élève de Weber. Il est vraisemblablement encore à Naples, où il s'est fixé. Je ne lui ai *jamais* fait de propositions pour les *Francs Juges*; je ne lui ai *jamais* dit que vous en fussiez l'auteur; il ignore complètement qu'il y ait un morceau intitulé *Mélodie pastorale*. Je suis à Paris, sans aucune *intention* de partir pour Francfort.

Tâchez de confondre cet impudent voleur. L'ouverture est gravée depuis peu, je vous en enverrai un exemplaire, mais ce ne sont que les parties séparées. Il vous sera facile de la faire mettre en partition. Je suis occupé à terminer la scène des *Bohémiens*; j'ai un projet sur notre ouvrage réduit en un acte; je le ferai traduire en italien, peut-être *tout entier* en trois actes, et essayer cet hiver, si *Severini* veut tenter l'aventure. Je vais monter une grande affaire de concerts pour cet hiver. Si je pouvais avoir l'esprit entièrement libre, tout irait bien; je défierais la meute de l'Opéra et celle du Conservatoire, qui sont aujourd'hui plus acharnées que jamais à cause de mes articles de l'*Europe littéraire* sur l'*illustre vieillard* (Cherubini), et surtout parce que je me suis permis, à la première représentation d'*Ali-Baba*, d'offrir dix francs pour une idée au premier acte, vingt francs au second, trente francs au troisième, quarante francs au quatrième, en ajoutant : *Mes moyens ne me permettent pas de pousser plus haut; je renonce*. Cette charge a été sue de tout le monde, même de Véron et de Cherubini qui m'aiment comme vous pouvez penser.

« Je suis toujours dans la même vie déchirée et bouleversée; je verrai peut-être Henriette ce soir pour *la dernière fois*; elle est si malheureuse que le cœur m'en saigne : et son caractère irrésolu et timide [l'empêche de savoir prendre la moindre détermination. Il faut pourtant que cela finisse; je ne puis vivre ainsi. Toute cette histoire est triste et baignée de larmes; mais j'espère qu'il n'y aura que des larmes. J'ai fait tout ce que le cœur le plus dévoué pouvait faire; si elle n'est pas plus heureuse et dans une situation fixée, c'est sa faute. Adieu, mon ami, ne doutez jamais de mon amitié, vous vous tromperiez horriblement.

« C'est effectivement votre *Chœur héroïque* qu'il a été question d'exécuter aux Tuileries; mais il ne l'a pas été, *les bougies ayant manqué*; les musiciens n'y voyaient plus quand est venu le tour de mon morceau, et on a fini le concert en rechantant la *Marseillaise* et l'ignoble *Parisienne* qu'on pouvait exécuter sans voir.

« La première répétition de cet immense orchestre a été faite dans un endroit fermé, les ateliers de peinture de Cicéri aux Menus-Plaisirs, et l'effet du *Monde entier* a été immense, quoique la moitié des chanteurs *non musiciens* ne sussent lire ni chanter.

J'ai été un instant obligé de sortir, tellement la poitrine me vibrail. Au cœur de *Guillaume Tell* (*Si parmi nous il est des traîtres*), j'ai failli me trouver mal. En plein air... rien... aucun effet. La musique n'est décidément pas faite pour la rue, en aucune façon.

« Adieu ; écrivez-moi le dénouement de cette insolente intrigue avec le faux Bénédict.

« Ne m'oubliez pas auprès de votre frère et de vos parents, je vous en prie.

« Votre inaltérable. »

« Paris, 30 août 1833.

« Vous avez raison, ami, de ne pas désespérer de mon avenir ! Ils ne savent pas, tous ces peureux, que *malgré tout* j'observe et j'acquiers ; que je grandis en fléchissant sous les efforts de la tempête ; le vent ne m'arrache que des feuilles ; les fruits verts que je porte tiennent trop fortement aux branches pour tomber. Votre confiance m'encourage et me soutient. Je ne sais ce que je vous avais écrit de ma séparation d'avec cette pauvre Henriette, mais elle n'a pas encore eu lieu, elle ne l'a pas voulu. Depuis lors, les scènes sont devenues plus violentes ; il y a eu un commencement de mariage, un acte civil que son exécrable sœur a déchiré ; il y a eu des désespoirs de sa part ; il y a eu un reproche de ne pas *l'aimer* ; là-dessus, je lui ai répondu de guerre lasse en m'empoisonnant à ses yeux. Cris affreux d'Henriette !... désespoir sublime !... rires atroces de ma part !... désir de revivre en voyant ses terribles protestations d'amour !... émétique !... ipécacuaana !... vomissements de deux heures !... il n'est resté que deux grains d'opium ; j'ai été malade trois jours et j'ai survécu. Henriette, désespérée, a voulu réparer tout le mal qu'elle venait de me faire, m'a demandé quelles actions je voulais lui dicter, quelle marche elle devait suivre pour fixer enfin notre sort ; je le lui ai indiqué. Elle a bien commencé, et, à présent, depuis trois jours, elle hésite encore, ébranlée par les instigations de sa sœur et par la crainte que lui cause notre misérable situation de fortune. Elle n'a rien, et je l'aime, et elle

n'ose me confier son sort... Elle veut attendre quelques mois... des mois! Damnation! je ne veux plus attendre, j'ai trop souffert. Je lui ai écrit hier que, si elle ne voulait pas que j'aïlle la chercher demain samedi pour la conduire à la mairie, je partais *jeudi prochain* pour Berlin. Elle ne croit pas à ma résolution, et m'a fait dire qu'elle me répondrait aujourd'hui. Ce seront encore des phrases, des prières d'aller la voir, qu'elle est malade, etc... Mais je tiendrai bon et elle verra que, si j'ai été faible et mourant à ses pieds si longtemps, je puis encore me lever, la fuir, et vivre pour ceux qui m'aiment et me comprennent. J'ai tout fait pour elle, je ne puis rien de plus. Je lui sacrifie tout et elle n'ose rien risquer pour moi. C'est trop de faiblesses et de *raison*. Je partirai donc.

« Pour m'aider à supporter cette horrible séparation, un hasard inouï me jette entre les bras une pauvre jeune fille de dix-huit ans, charmante et exaltée, qui s'est enfuie, il y a quatre jours, de chez un misérable qui l'avait achetée enfant et la tenait enfermée depuis quatre ans comme une esclave; elle meurt de peur de retomber entre les mains de ce monstre et déclare qu'elle se jettera à l'eau plutôt que de redevenir sa propriété. On m'a parlé de cela avant-hier; elle veut absolument quitter la France; une idée m'est venue de l'emmener; on lui a parlé de moi, elle a voulu me voir, je l'ai vue, je l'ai un peu rassurée et consolée; je lui ai proposé de m'accompagner à Berlin et de la placer quelque part dans les chœurs, par l'entremise de Spontini; elle y consent. Elle est belle, seule au monde, désespérée et confiante, je la protégerai, je ferai tous mes efforts pour m'y attacher. Si elle m'aime, je tordrai mon cœur pour en exprimer un reste d'amour. Enfin je me figurerai que je l'aime. Je viens de la voir, elle est fort bien élevée, touche assez bien du piano, chante un peu, cause bien et sait mettre de la dignité dans son étrange position. Quel absurde roman!

« Mon passeport est prêt, j'ai encore quelques affaires à terminer et je pars. Il faut en finir. Je laisse cette pauvre Henriette bien malheureuse, sa position est épouvantable; mais je n'ai rien à me reprocher et je ne puis rien de plus pour elle. Je donnerais encore à l'instant ma vie, pour un *mois* passé près d'elle,

aimé comme je dois l'être. Elle pleurera, se désespérera ; il sera trop tard. Elle subira la conséquence de son malheureux caractère, faible et incapable d'un grand sentiment et d'une forte résolution... Puis elle se consolera et me trouvera des torts. C'est toujours ainsi. Pour moi, il faut que j'aille en avant, sans écouter les cris de ma conscience, qui me dit toujours que je suis trop malheureux et que la vie est une atrocité. Je serai sourd. Je vous promets bien, cher ami, de ne pas faire mentir votre oracle.

« Je vous envoie ce que vous me demandez ; la *chanson de Lutzow* est gravée, arrangée par Weber pour le piano, vous y ferez des paroles. Je n'ai pas pu vous envoyer mon manuscrit, que j'ai donné à Gounet. D'ailleurs, il n'y a presque pas de changements.

« Vous enverrez à M. Schlesinger, rue Richelieu, 97, un bon de *seize francs* pour votre envoi et celui de M. Rolland réunis.

« Adieu. Pour la vie, votre ami sincère et fidèle.

« Véron a refusé le *Dernier jour du monde*. Il n'ose pas. Je vais vous faire envoyer l'ouverture des *Francs Juges*.

« Liszt vient d'arranger ma symphonie pour le piano. C'est étonnant.

« Je vous écrirai de Berlin. »

« Mardi, 3 septembre 1833.

« Henriette est venue, je reste. Nous sommes annoncés. Dans quinze jours tout sera fini, si les lois humaines veulent bien le permettre. Je ne crains que leurs lenteurs. Enfin!!! Oh! il le fallait, voyez-vous.

« Nous avons, à plusieurs, fait un petit sort à la pauvre fugitive. Jules Janin s'en est chargé spécialement pour la faire partir. »

« Vincennes, 11 octobre 1833.

« Mon cher ami,

« Je suis marié ! enfin ! Après mille et mille peines, oppositions terribles des deux parts, je suis venu à bout de ce chef-

d'œuvre d'amour et de persévérance. Henriette m'a expliqué, depuis, les mille et une calomnies ridicules qu'on avait employées pour la détourner de moi, et qui avaient causé ses fréquentes indécisions. Une, entre autres, lui avait fait concevoir d'horribles craintes : on lui avait assuré que j'avais des attaques d'épilepsie. Puis, on lui a écrit de Londres que j'étais fou, que tout Paris le savait, qu'elle était perdue si elle m'épousait, etc.

« Malgré tout, nous avons, l'un et l'autre, écouté la voix de notre cœur, qui parlait plus haut que ces voix discordantes, et nous nous en applaudissons aujourd'hui.

« Pour moi, je puis, comme à mon meilleur ami, vous dire et vous affirmer sur l'honneur que j'ai trouvé ma femme aussi pure et aussi vierge qu'il soit possible de l'être. Et, certes, dans la position sociale où elle a vécu jusqu'à ce jour, elle n'est pas sans mérite d'avoir su résister aux mauvais exemples et aux séductions de l'or et de l'amour-propre dont elle était sans cesse environnée. Vous devez penser quelle sécurité cela me donne pour l'avenir. Il n'y a pas beaucoup d'exemples d'un mariage aussi original que le nôtre et il déconcertera bien des prévisions sinistres. Cet hiver, nous partirons ensemble pour Berlin, où m'appellent mes affaires musicales, et où on va établir un théâtre anglais pour lequel on vient de faire des propositions à Henriette.

« Spontini voudra-t-il nous aider, ou, du moins, ne pas nous entraver? Je l'espère. Avant de partir, je donnerai quelque horrible concert dont vous serez informé avec détails. Oh! ma pauvre Ophélie, je l'aime terriblement! Je crois que, quand nous aurons pu renvoyer sa sœur, qui nous trouble toujours plus ou moins, nous aurons enfin une existence laborieuse, il est vrai, mais heureuse, que nous aurons bien achetée.

« Écrivez-moi, mon ami, à la même adresse; je suis actuellement à Vincennes, où ma femme profite du beau temps pour achever de se rétablir par de grandes promenades dans le parc. Je vais tous les jours à Paris, où notre mariage fait un remue-ménage d'enfer; on ne parle que de cela.

« Adieu, adieu.

« Votre inaltérable ami. »



« Paris, 25 octobre 1833.

« Mon ami! mon bon et digne et noble ami! Merci, merci de votre lettre si franche, si touchante, si tendre. Je suis pressé, horriblement pressé par des occupations urgentes qui me forcent de courir Paris toute la journée; mais je ne puis résister au besoin que j'éprouve de vous remercier tout de suite de votre bon élan de cœur. Oui, mon cher Humbert, j'ai *crû* malgré vous tous, et ma foi m'a sauvé. Henriette est un être délicieux. C'est Ophélie elle-même; non pas Juliette, elle n'en a pas la fougue passionnée; elle est tendre, douce et *timide*. Quelquefois seuls, silencieux, appuyée sur mon épaule, sa main sur mon front, dans une de ces poses gracieuses que jamais peintre n'a rêvées, elle pleure en souriant: « Qu'as-tu, pauvre belle? — Rien. Mon cœur est si plein; je pense que tu m'achètes si cher, que tu as tant souffert pour moi... Laisse-moi pleurer, ou j'étouffe. » Et je l'écoute pleurer tranquillement, jusqu'à ce qu'elle me dise: « Chante, Hector, chante. » Moi, alors, de commencer la Scène du bal, qu'elle aime tant; la Scène aux champs la rend tellement triste, qu'elle ne veut pas l'entendre. C'est une *sensitive*. En vérité, jamais je n'ai imaginé une pareille impressionnabilité; mais elle n'a aucune éducation musicale, et, le croiriez-vous? elle se plaît à entendre certains ponts-neufs d'Auber. Elle trouve cela *pas beau, mais gentil*.

« Ce qui me charme le plus dans votre lettre, c'est que vous me demandez son portrait; je vous l'enverrai certainement. Le mien va se graver; dès qu'il paraîtra, vous l'aurez. Je suis seul aujourd'hui à Paris; j'arrive de Vincennes, où j'ai laissé ma femme jusqu'à ce soir. Je serai transporté de joie de lui montrer votre lettre et je suis sûr qu'elle la sentira, surtout le passage relatif au théâtre, son vœu le plus cher ayant *toujours* été de pouvoir le quitter.

« Je vais m'informer de ce que coûterait la copie de la *Fantaisie dramatique* sur la *Tempête*. J'aime mieux que vous ayez cela que des *fragments* de la *Symphonie*, car c'est un œuvre complet. En outre, Liszt vient de réduire pour le piano seul la *Sym-*

*phonie* entière. On va la graver, et cela suffira pour vous en rafraîchir la mémoire.

« Adieu. Écrivez-moi souvent. Il me sera si doux de vous répondre et de vous parler du ciel que j'habite ; il n'y manque que vous. Oh ! si... mais plus tard. S'il y a quelque chose sur la terre de beau et de sublime, c'est l'amour et l'amitié comme nous les comprenons.

« J'ai toujours sur ma table les *Francs Juges*, et je n'ai pas besoin de vous dire le serrement de cœur que j'éprouve à voir vos vers si cadencés, si musicaux, rester enfouis et inutiles. J'ai écrit la Scène des *Bohémien*s, en y mêlant le chœur qui commence le second acte : *L'ombre descend*. Cela fait un chœur immense et d'un rythme curieux ; je suis à peu près sûr de l'effet. Je le ferai entendre à mon prochain concert.

« Adieu, AMI!!

« Je n'ai pas besoin de voir Henriette pour vous répondre, de sa part, qu'elle est sensible autant qu'on peut l'être à ce que vous m'avez écrit pour elle et pour moi.

« Adieu ; *farewell, dearest Horatio, remember me, I'll not forget thee.* »

Toutes les satisfactions du cœur, Berlioz les a donc enfin. Son imagination, toujours aux prises avec une insaisissable chimère, va se calmer et se tourner vers des travaux moins empreints de la préoccupation personnelle, où la science du compositeur et le génie de l'artiste trouveront à se produire dans toute leur expansion. Il n'aura pas trop, du reste, de toutes les forces de son esprit pour faire face aux difficultés matérielles qui, longtemps encore, ne lui laisseront ni trêve ni repos. Le jour de son mariage, il n'avait pour tout bien que *trois cents francs* que son ami Gounet lui avait prêtés, plus, en perspective, encore une année de pension à toucher, en sa qualité de lauréat de l'Institut. En revanche, miss Smithson, ruinée par la faillite de son théâtre anglais, avait une lourde dette à éteindre, et son accident, en la mettant dans l'impossibilité de reparaitre sur la scène, lui retirait le moyen de se libérer directement. Berlioz, seul, devait pourvoir à tout.

Pour payer les dettes de sa femme, il recommença le pénible métier de bénéficiaire. Un premier concert, donné au Théâtre-Italien avec le concours de Liszt et de M<sup>me</sup> Dorval, lui rapporta 7,000 francs, qui disparurent en quelques jours dans le gouffre. Peu de temps après, il en donna un second. Ce soir-là, il fit la connaissance de Paganini, qui l'accabla d'éloges « brûlants ». Le grand artiste se montra, à partir de ce moment, plein de bienveillance pour Berlioz ; on verra plus tard quelle preuve éclatante il lui en donna et de quelle générosité il se montra à son égard. Il lui demanda, séance tenante, d'écrire pour lui un solo d'alto. Berlioz se mit incontinent à l'œuvre, sans pouvoir cependant entièrement répondre au désir de Paganini. Il transforma alors le solo en une suite d'orchestre, qu'il intitula : *Harold en Italie*.

Les lettres suivantes nous montrent le pauvre compositeur se débattant au milieu de ses lourds ennuis, griffonnant à la hâte des articles de critique musicale pour gagner le pain quotidien, ayant à peine le loisir de se livrer aux travaux de son art, mais suivant toujours le mouvement artistique contemporain avec un intérêt qui lui suggère de piquantes réflexions.

« Mercredi, 19 mars 1834.

« Ce n'est pas par paresse, mon ami, que je ne vous écris plus depuis que votre dernière lettre s'est croisée en route avec la mienne; un excès de travail, au contraire, en a été la cause. Avant-hier encore, j'ai écrit pendant treize heures sans quitter la plume. Je suis à terminer la *Symphonie*, avec alto principal, que m'a demandée Paganini. Je comptais ne la faire qu'en *deux* parties; mais il m'en est venu une *troisième*, puis une *quatrième*; j'espère pourtant que je m'en tiendrai là. J'ai encore pour un bon mois de travail continu. Je reçois chaque jour le *Réparateur* de M. le vicomte A. de Gouves. Vous me demandez de vous donner le moyen de tenir votre pari; mais je ne vous donnerai guère d'autres nouvelles musicales que celles que vous pouvez trouver dans un feuilleton du *Rénovateur* tous les dimanches.

Écrivez quelque chose sur la mise en scène à l'Opéra de *Don Juan*; mais dites, ce que ma position ne m'a pas permis d'avouer, que tous les artistes sans exception, et Nourrit surtout, sont à mille lieues en dessous de leurs rôles, Levasseur trop lourd et trop sérieux, M<sup>lle</sup> Falcon trop froide, M<sup>me</sup> Damoreau froide et nulle comme actrice et insupportable par ses sottes broderies; en général, excepté les chœurs, qui sont inimitablement beaux, tout manque de *chaleur et de mouvement*. Le duo final entre don Juan et la statue du Commandeur est seul d'une exécution admirable. Dérivis fils est très bien dans le rôle du Commandeur. Touchez sur les ballets; ajoutez qu'ils sont d'une musique infâme (composée par Castil Blaze père!); vous ne pouvez en nommer l'auteur, son nom étant resté à peu près secret. Dites quelque chose sur l'absurdité de la direction, qui s'amuse à dépenser son argent à remonter des ouvrages connus de tout le monde et ne sait pas nous donner un ouvrage *nouveau* digne d'intéresser les amis de l'art. La reprise de la *Vestale* par M<sup>lle</sup> Falcon va avoir lieu dans quinze jours. Cela fera un autre effet que *Don Juan*, parce c'est véritablement un grand opéra, écrit et instrumenté en conséquence, et, en outre, parce que c'est la *Vestale*.

« Parlez de l'incroyable *quatuor* des quatre frères Muller, qui jouent Beethoven d'une façon qui nous était, jusqu'à présent, demeurée inconnue.

« Adieu, tout à vous du fond du fond du cœur.

« P.-S. — Je viens d'écrire une grande biographie de Glück pour le *Publiciste*, journal nouveau sous la forme de l'ancien *Globe*, qui paraîtra le mois prochain. Je vous en enverrai un exemplaire.

« Montmartre, 15 ou 16 mai 1834.

« Je vous réponds en achevant de lire votre lettre, mon cher ami, pour me justifier. Vous êtes fâché et vous auriez raison de l'être si j'avais réellement mérité les reproches que vous m'adressez.

« Je suis tué de travail et d'ennui, obligé par ma position

momentanée de gribouiller à tant la colonne pour ces gredins de journaux qui me payent le moins qu'ils peuvent. Je vous enverrai dans peu une *Vie de Glück*, avec notre fameux morceau de *Tele-maco*, qui y est annexé.

« Pour ce qui est de la *Chasse de Lutzow*, la voici telle que je l'ai fait chanter au Théâtre-Italien par ces animaux de choristes qui en ont détruit l'effet.

« La prosodie de vos vers n'est pas la même à chaque couplet et ne va pas sur la musique; mais, plutôt que d'altérer le rythme musical, il vaut mieux gêner un peu la marche de la poésie. Au reste, vous verrez vous-même ce que vous aimerez le mieux. J'espère que vous ne chanterez jamais cette féroce mélodie sur la scène que vos vers décrivent si bien. Je redoute pour vous le sort du *Fergus* de Walter Scott, et je conçois aussi bien que vous tout ce qui se passe dans votre cœur, beaucoup trop accessible à certaines idées. Si le marchand de musique de Lyon grave le morceau avec vos paroles, faites bien attention que, pour rien au monde, je ne voudrais avoir l'air de corriger ou retoucher Weber, et qu'en ce cas il doit graver la musique *entièrement conforme* à l'exemplaire que je vous ai fait adresser par Schlesinger, dans lequel il n'y a d'harmonie qu'à l'entrée du chœur, tout le reste étant pour une voix seule. Mon nom ne doit y figurer en aucune façon, je vous le recommande. Le *Hurrah* même n'est pas de Weber.

« Je ne sais pourquoi aujourd'hui je suis horriblement triste, incapable de répondre à votre lettre comme je le voudrais. Je vous remercie bien sincèrement de vos affectueuses questions sur Henriette. Elle est souvent fort souffrante, une grossesse avancée en est la cause; pourtant, depuis quelques jours elle va mieux. Mes affaires, à l'Opéra, sont entre les mains de la famille Bertin, qui en a pris la direction. Il s'agit de me donner l'*Hamlet* de Shakespeare supérieurement arrangé en Opéra. Nous espérons que l'influence du *Journal des Débats* sera assez grande pour lever les dernières difficultés que Véron pourrait apporter. Il est dans ce moment-ci à Londres; à son retour cela se terminera d'une manière ou d'autre. En attendant, j'ai fait choix pour un opéra comique en deux actes, de *Benvenuto Cellini*, dont vous avez lu

sans doute les curieux mémoires et dont le caractère me fournit un texte excellent sous plusieurs rapports. Ne parlez pas de cela avant que tout soit arrangé.

« La *Symphonie* est gravée ; nous corrigeons les épreuves, mais elle ne paraîtra pas avant le retour de Liszt, qui vient de partir pour la Normandie, où il passera quatre ou cinq semaines. Je vous l'enverrai aussitôt avec le *Paysan breton*, que je n'ai point oublié, ainsi que vous le supposez, et que vous recevrez en même temps. Je ne veux pas le faire graver, sans quoi vous l'auriez déjà ; je le mettrai dans quelque opéra ; en conséquence, je vous prie de ne pas en laisser prendre de copie.

« J'ai achevé les *trois premières parties* de ma nouvelle symphonie avec alto principal ; je vais me mettre à terminer la quatrième. Je crois que ce sera bien et surtout d'un pittoresque fort curieux. J'ai l'intention de la dédier à un de mes amis que vous connaissez, M. Humbert Ferrand, s'il veut bien me le permettre. Il y a une *Marche de Pèlerins chantant la prière du soir*, qui, je l'espère, aura au mois de décembre une réputation. Je ne sais quand cet énorme ouvrage sera gravé ; en tout cas, chargez-vous d'obtenir de M. Ferrand son autorisation. A mon premier opéra représenté, tout cela se gravera. Adieu, pensez à *Fergus*... sinon pour vous, du moins pour votre femme et vos amis. Mille choses à elle et à vos parents.

« Tout à vous du fond du cœur. »

« Montmartre, 31 août 1834.

« Mon cher Humbert,

« Je ne vous oublie pas le moins du monde ; mais vous ne savez pas jusqu'à quel point je suis esclave d'un travail indispensable ; je vous eusse écrit vingt fois sans ces damnés articles de journaux, que je suis forcé d'écrire pour quelques misérables pièces de cent sous que j'en retire. Je venais d'apprendre par un journal le triste évènement qui vient de mettre votre courage à l'épreuve, et je me disposais à vous écrire quand votre lettre est arrivée. Je ne vous offrirai pas de ces banales consolations impuis-

santes et inutiles en pareil cas ; mais, si quelque chose pouvait adoucir le coup que vous venez de recevoir, ce serait de songer que la fin de votre père a été aussi douce et aussi calme qu'il fût possible de la désirer. Vous me parlez du mien, il m'a écrit dernièrement en réponse à une lettre où je lui apprenais la délivrance d'Henriette et la naissance de mon fils. Sa réponse a été aussi bonne que je l'espérais et ne s'est pas fait attendre. Les couches d'Henriette ont été extrêmement pénibles ; j'ai même éprouvé quelques instants d'une inquiétude mortelle. Tout cependant s'est heureusement terminé après quarante heures d'horribles souffrances. Elle vous remercie bien sincèrement des lignes que vous mettez pour elle dans chacune de vos lettres ; il y a longtemps qu'elle a reconnu avec moi que votre amitié était d'une nature aussi rare qu'élevée. Pourquoi sommes-nous si loin l'un de l'autre ?...

« Je n'ai pas reçu des nouvelles de Bloc, ni des *Francs Juges*. Depuis que les concerts des Champs-Élysées et du Jardin Turc se sont emparés de cette malheureuse ouverture, elle me paraît si encanaillée, que je n'ose plus m'intéresser à son sort.

« Je ne suis pour rien dans le ballet de la *Tempête* dont Adolphe Nourrit a fait le programme et Schneitzoëffer la musique.

« Il y a deux mois, et je crois vous l'avoir écrit, que ma *symphonie* avec alto principal, intitulée *Harold*, est terminée. Paganini, je le crois, trouvera que l'alto n'est pas traité assez en concerto ; c'est une symphonie sur un plan nouveau et point une composition écrite dans le but de faire briller un talent individuel comme le sien. Je lui dois toujours de me l'avoir fait entreprendre ; on la copie en ce moment ; elle sera exécutée au mois de novembre prochain au premier concert que je donnerai au Conservatoire. Je compte en donner trois de suite. Je viens de terminer pour cela plusieurs morceaux pour des voix et orchestre qui figureront bien, je l'espère, dans le programme. La première symphonie arrangée par Liszt est *gravée* ; mais elle ne sera *imprimée* et publiée qu'au mois d'octobre ; alors seulement je pourrai vous l'envoyer. Le *Paysan breton*, je vais le faire graver, vous l'aurez aussitôt. Je donnerai demain l'ordre, chez M. Schle-

singer, de vous envoyer mes articles de la *Gazette musicale* sur Glück et la *Vestale*.

« Parbleu ! si je connais Barbier ! A telles enseignes, qu'il vient d'éprouver à mon sujet un désappointement assez désagréable. J'avais proposé à Léon de Wailly, jeune poète d'un grand talent et son ami intime, de me faire un opéra en deux actes sur les mémoires de *Benvenuto Cellini* ; il a choisi Barbier pour l'aider ; ils m'ont fait à eux deux le plus délicieux opéra comique qu'on puisse trouver. Nous nous sommes présentés tous les trois comme des niais à M. Crosnier, l'opéra a été lu devant nous et *refusé*. Nous pensons, malgré les protestations de Crosnier, que je suis la cause du refus. On me regarde à l'Opéra-Comique comme un *sapeur*, un *bouleverseur du genre national* et on ne veut pas de moi. En conséquence on a refusé les paroles pour ne pas avoir à admettre la musique d'un fou.

« J'ai écrit cependant la première scène, le *Chant des Ciseleurs de Florence*, dont ils sont engoués tous au dernier point. On l'entendra dans mes concerts. J'ai lu ce matin à Léon de Wailly le passage de votre lettre qui concerne Barbier ; pour lui, il voyage en Belgique et en Allemagne dans ce moment. Comme il venait de partir, Brizeux nous est arrivé d'Italie, toujours plus épris de sa chère Florence. Il en apporte de nouveaux vers ; je les lui souhaite aussi ravissants que ceux de *Marie*. Avez-vous lu *Marie* ? Avez-vous lu le dernier ouvrage de Barbier sur l'Italie ? « Divine Juliette au cercueil étendue », comme il l'appelle ? Il est intitulé *Il Pianto*. Il contient aussi de belles choses. Je vous avoue que j'avais été extrêmement étonné de ne pas vous voir partager mon enthousiasme pour les *Iambes*, lorsque je vous en récitai des fragments. Ah ! oui, c'est furieusement beau. Envoyez-moi votre *Gruthi*. Je ne manquerai pas de le lui faire connaître, ainsi qu'à Brizeux, de Wailly, Antony Deschamps et de Vigny, que je vois le plus habituellement. Hugo, je le vois rarement, il *trône* trop. Dumas, c'est un braque écervelé, sans conviction, sans conscience artistique. Il part avec le baron Taylor pour une exploration des bords de la Méditerranée. Le ministre leur a donné un vaisseau pour cette expédition. L'*Adul-tère* va donc se reposer pendant un an au moins sur nos théâtres.



De Wailly ne se décourage pas ; il vient, avec le *jeune* Castil Blaze (qui ne ressemble pas à son père), de me finir le plan d'un grand opéra en trois actes sur un sujet historique, non encore traité, ainsi que nous l'avait demandé Véron ; nous verrons dans peu si le sort de celui-ci sera plus heureux. Oh ! il faudra bien que cela vienne, allez ! Je n'ai pas d'inquiétude ; si seulement j'avais de quoi vivre... J'entreprendrais bien d'autres choses encore que des opéras. La musique a de grandes ailes que les murs d'un théâtre ne lui permettent pas d'étendre entièrement.

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

« Je vous écrirais toute la nuit ; mais, comme j'ai à ramer sur ma galère demain tout le jour, il faut que j'aille dormir.

« Henriette vous dit mille choses pour vous remercier de votre *good friendship*. En revanche, ne m'oubliez pas auprès de votre femme et de votre famille.

« Adieu ; mon affection est aussi sûrement à vous que la vôtre est à moi. »

« Dimanche, 30 novembre 1834.

« Cher et excellent ami,

« Je m'attendais presque à recevoir une lettre de vous. Je profite d'une demi-heure qui me reste ce soir pour y répondre. Je suis abîmé de fatigue et il me reste encore beaucoup à faire. Mon second concert a eu lieu et votre *Harold* a reçu l'accueil que j'espérais, malgré une exécution encore chancelante. La *Marche des Pèlerins* a été bissée ; elle a aujourd'hui la prétention de faire le pendant (religieux et doux) de la *Marche au Supplice*. Dimanche prochain, à mon troisième concert, *Harold* reparaitra dans toute sa force, je l'espère, et paré d'une parfaite exécution. L'orgie de brigands qui termine la symphonie est quelque chose d'un peu violent ; que ne puis-je vous la faire entendre ! Il y a beaucoup de votre poésie là-dedans ; je suis sûr que je vous dois plus d'une idée.

« Auguste Barbier vous remercie beaucoup de vos vers et vous écrit à ce sujet.

« La *Symphonie fantastique* a paru; mais comme ce pauvre Liszt a dépensé horriblement d'argent pour cette publication, nous sommes convenus avec Schlesinger de ne pas consentir à ce qu'il donne un seul exemplaire; à telles enseignes que, moi, j'en ai pas un. Ils coûtent vingt francs; voulez-vous que je vous en achète un? Je voudrais bien pouvoir vous l'envoyer sans tout ce préambule; mais vous savez que, pendant quelque temps encore, notre position sera assez gênée. Pourtant, d'après la recette du dernier concert, qui a été de deux mille quatre cents francs (double de celle du premier), j'ai lieu d'espérer que je gagnerai quelque chose au troisième. A présent, toute la copie est payée; et c'était énorme. Si vous voulez, je vous ferai copier en partition la romance que M<sup>lle</sup> Falcon a chantée au dernier concert. C'est celle que vous connaissez sous le nom du *Paysan breton* avec de nouvelles paroles d'Auguste Barbier faites sur la musique. Ce petit morceau fait partie d'un opéra que nous avons un instant cru voir représenter à l'Opéra cet hiver; mais les intrigues d'Habeneck et consorts, et la stupide obstination de Véron après quelques hésitations, nous ont ajournés indéfiniment.

« Vous me parlez de la *Gazette*; mais M. Laforest, qui fait les feuilletons, est un de mes plus chauds ennemis; je suis très content qu'il ne dise rien. Vous avez lu l'article du *Temps*, celui du *Message*, etc.

« Adieu, adieu; il faut que je coure.

« Henriette vous remercie beaucoup d'avoir parlé d'elle et surtout de son petit Louis, qui est bien le plus doux et le plus joli enfant que j'aie vu. Ma femme et moi sommes aussi unis, aussi heureux qu'il soit possible de l'être, malgré nos ennuis matériels. Il semble que nous nous en aimons davantage. L'autre jour, à l'exécution de la *Scène aux champs* de la *Symphonie fantastique*, elle a failli se trouver mal d'émotion; elle en pleurait encore de souvenir le lendemain.

« Adieu, adieu; mille amitiés et rappelez-moi au souvenir de votre femme et de votre famille. »

« Paris, 10 janvier 1835.

« Vous m'engagez, mon cher ami, à ne jamais manquer de franchise avec vous ; mais j'en ai toujours eu, bien certainement. C'est que vous croyez peut-être que les raisons d'argent sont la cause du retard que vous avez éprouvé dans la réception de la *Symphonie*. En ce cas, vous vous trompez ; car, lorsque je vous ai écrit que l'ouvrage n'était pas encore publié, cela était vrai. Je ne vous connais pas d'hier, et je savais bien que je ne devais pas me gêner à ce point avec vous. Quoi qu'il en soit, vous aurez l'ouvrage de Liszt aujourd'hui ; dans peu, vous recevrez un exemplaire du *Jeune Père breton* gravé avec piano ; je le publie moi-même, ainsi je n'ai pas besoin de vos vingt-cinq francs. Je voudrais bien pouvoir vous envoyer *Harold*, qui porte votre nom et que vous n'avez pas. Cette symphonie a eu une recrudescence de succès à sa troisième exécution ; je suis sûr que vous en seriez fou. Je la retoucherai encore dans quelques menus détails, et, l'année prochaine, elle produira, je l'espère, encore plus de sensation. Votre histoire d'Onslow m'a fait monter le rouge au visage ; mais c'était d'indignation et de honte pour lui ; Henriette a eu la faiblesse d'en pleurer. Figurez-vous que Onslow, ne venant à Paris qu'au mois de février ou de mars pour y passer seulement la moitié de l'année, ne s'est jamais trouvé dans la capitale à l'époque de nos concerts et n'a, en conséquence, jamais entendu ma *Symphonie fantastique*. Il ne peut l'avoir lue, puisque je ne lui ai jamais prêté le manuscrit et que l'arrangement de piano par Liszt vient de paraître. Tout cela est dégoûtant de mauvaise foi et de prévention pédantesque. Je commence à furieusement mépriser et l'opposition et les gens qui la font ; quand je dis qu'un ouvrage est mauvais, c'est que je le pense, et, quand je le pense, c'est que je le connais. Ces messieurs ont d'autres motifs que ceux qui guident les *artistes* ; j'aime mieux mon lot que le leur. Mais laissons cela.

« Vous avez vu sans doute le dernier article du *Temps*, il est de d'Ortigue ; je le trouve faux de point de vue, quoique juste dans beaucoup de critiques de détail. Par exemple, il prétend

qu'il n'y a pas l'ombre d'une prière dans la *Marche des Pèlerins*, il signale seulement, au milieu, *des harmonies plaquées à la manière de Palestrina*. Eh! c'est cela la prière; car c'est ainsi qu'on chante toute musique religieuse dans les églises d'Italie. Du reste, ce passage a impressionné, comme je l'espérais, tout le monde, et d'Ortigue est le seul de son avis. Ah! si vous étiez ici, vous! Barbier et Léon de Wailly se sont presque chargés de vous remplacer dans un certain sens, car je ne connais personne qui sympathise plus qu'eux avec ma manière d'envisager l'art. Vous ne me parlez en aucune façon de ce que vous devenez. ni de ce que vous faites. Ne viendrez-vous point à Paris? N'écrivez-vous rien? Quand je verrai d'Ortigue, je lui dirai de vous écrire la lettre que vous me demandez. A défaut de celle-là, je pourrais vous adresser un grand article que M. J. David a fait pour la *Revue du Progrès social*; il me l'a annoncé, et, si j'en suis content, je vous l'enverrai. Si j'avais le temps, j'aurais déjà entrepris un autre ouvrage que je rumine pour l'année prochaine; mais je suis forcé de gribouiller de misérables feuilletons qu'on me paye fort mal... Ah! si les arts étaient comptés pour quelque chose par notre gouvernement, peut-être n'en serais-je pas réduit là. C'est égal, il faudra trouver le temps pour tout.

« Adieu; mille choses à votre frère, et présentez mes hommages respectueux à votre femme, ainsi qu'à M<sup>me</sup> Ferrand.

« Tout à vous. »

« Avril ou mai 1833.

« Mon cher Humbert,

« J'ai reçu hier votre lettre. Je vous avais écrit il y a un mois environ pour vous recommander un jeune artiste nommé Allard (violon fort distingué), qui se rendait à Genève en passant par Belley. Probablement il se sera présenté chez vous en votre absence et n'aura pas laissé la lettre, ou bien est-il encore à Lyon.

« Vous venez de Milan! Je n'aime pas cette grande ville, mais c'est le seuil de la grande Italie, et je ne saurais vous dire

quel regret profond me prend, quand il fait beau, pour ma vieille plaine de Rome et les sauvages montagnes que j'ai tant de fois visitées. Votre lettre m'a rappelé tout cela. Pourquoi ne faites-vous pas une petite excursion à Paris? J'aurais tant de plaisir à vous présenter à ma femme, et elle est si empressée de vous connaître.

« Vous me demandez des détails sur notre intérieur; les voici en peu de mots :

« Notre petit Louis vient d'être sevré; il s'est bien tiré de cette épreuve, malgré les alarmes délirantes de sa mère. Il marche presque seul. Henriette en est toujours plus folle. Mais il n'y a que moi dans la maison qui possède toutes ses bonnes grâces; je ne puis sortir sans le faire crier pendant une heure. Je travaille comme un nègre pour quatre journaux qui me donnent mon pain quotidien. Ce sont : le *Rénovateur*, qui paye mal, le *Monde dramatique* et la *Gazette musicale*, qui payent peu, les *Débats* qui payent bien. Avec tout cela, j'ai à combattre l'horreur de ma position musicale; je ne puis trouver le temps de composer. J'ai commencé un immense ouvrage intitulé : *Fête musicale funèbre à la mémoire des hommes illustres de la France*; j'ai déjà fait deux morceaux, il y en aura sept. Tout serait fini depuis longtemps si j'avais eu seulement un mois pour y travailler exclusivement; mais je ne puis disposer d'un seul jour en ce moment sous peine de manquer du nécessaire peu de temps après. Et il y a des polissons qui se sont amusés dernièrement, à la barrière du Combat, à dépenser quinze cents francs pour faire dévorer vivants, en leur présence, un taureau et un âne par des chiens! Ce sont des élégants du café de *Paris*; ce sont *ces messieurs* qui se divertissent! — Voilà! — Si vous n'étiez pas celui que je connais, je douterais qu'il fût possible de vous faire comprendre ce que mon volcan me dit à ce sujet...

« Véron n'est plus à l'Opéra. Le nouveau directeur, Duponchel, n'est guère plus musical que lui; cependant il est engagé avec moi sur sa parole pour un opéra en deux actes; il demande des changements importants dans le poème; quand ils seront adoptés, nous en viendrons *au fait*, c'est-à-dire à lui faire signer un *bon contrat* avec un *débit solide*, car je fais cas d'une parole

de directeur comme de celle d'un Grec ou d'un Bédouin. Je vous dirai quand tout cela sera terminé.

« Mon père m'a écrit il n'y a pas longtemps, ma sœur Adèle également, des lettres pleines d'affection.

« Je ne sais de quel concert vous me demandez des nouvelles, j'en ai donné sept cette année. Je recommencerai au mois de novembre, mais je n'aurai rien de nouveau à donner; ma *Fête musicale* ne sera pas terminée, et, d'ailleurs, elle est pour sept cents musiciens. Je crois que le plan et le sujet vous plairont. Je redonnerai encore notre *Harold*. Vous vous étonnez encore du jugement des Italiens en musique. Ils sont presque aussi bêtes que des Français. A Paris, nous assistons en ce moment au triomphe de Musard, qui se croit, d'après ses succès et l'assurance que lui en donnent les habitués de son bastringue, bien supérieur à Mozart. Je le crois bien! Mozart a-t-il jamais fait un quadrille *tapé* comme celui de la *Brise du matin* ou celui du *Coup de pistolet*, ou celui de la *Chaise cassée*?... Mozart est mort de misère, c'était trop juste! Musard gagne, à l'heure qu'il est, vingt mille francs par an au moins, c'est encore plus juste. Dernièrement Ballanche, l'immortel auteur d'*Orphée* et d'*Antigone*, deux sublimes poèmes en prose, grands et simples et beaux comme l'antique, ce pauvre Ballanche a failli être emprisonné pour un billet de deux cents francs qu'il ne pouvait payer! Songez donc à ça, Ferrand! De bonne foi, n'y a-t-il pas de quoi devenir fou? Si j'étais garçon et que mes témérités ne dussent avoir de conséquence que pour moi, je sais bien ce que je ferais. Mais ne parlons pas de cela. Adieu; aimez-moi toujours comme je vous aime. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, je trouverai toujours, malgré mon esclavage de tous les instants, le temps de vous répondre. Ma femme, qui m'est toujours plus chère, vous remercie de vos quelques mots pour elle; ne m'oubliez pas auprès de la vôtre.

« Adieu! Adieu!

« Faites-moi le plaisir de lire le *Chatterton* d'Alfred de Vigny. »

« Montmartre, 2 octobre 1835.

« Mon cher Ferrand,

« Je profite d'un instant de loisir pour vous demander pardon de mon long silence ; je crois que vous êtes fâché, votre envoi littéraire *sans lettre* m'en est la preuve. Avez-vous eu l'intention de riposter à celui que je vous ai fait de la partition des *Francs Juges*, sans vous écrire ? Je le crains. Pourtant la pure vérité est qu'entre mes maudits articles de journaux, mes cent fois maudites répétitions de *Notre-Dame de Paris* et la composition de mon opéra, je n'ai réellement pas le temps de fumer un cigare. Voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit. Quoi qu'il en soit de ce que vous pensez de mes torts, j'espère que vous aurez l'air de ne pas les croire bien graves.

« J'ai lu avec un vif plaisir tout ce que vous m'avez envoyé ; vos vers sur le *Grulli* surtout me plaisent au delà de ce que je pourrais vous dire, et, entre nous, Barbier doit être fier de la dédicace. Il va publier bientôt une nouvelle édition de ses œuvres contenant ses *Iambes*, *Pianto* et ses nouvelles poésies sur l'Angleterre, encore inconnues. Je pense que vous en serez content. Il y a aussi des choses charmantes de lui dans notre opéra. Je touche à la fin de ma partition, je n'ai plus qu'une partie, assez longue il est vrai, de l'instrumentation à écrire. J'ai, à l'heure qu'il est, l'assurance écrite du directeur de l'Opéra d'être représenté, un peu plus tôt, un peu plus tard ; il ne s'agit que de prendre patience jusqu'à l'écoulement des ouvrages qui doivent passer avant le mien ; il y en a trois malheureusement ! Le directeur Duponchel est toujours plus engoué de la pièce et se méfie tous les jours davantage de ma musique (qu'il ne connaît pas, comme de juste), il en tremble de peur. Il faut espérer que je lui donnerai un bon démenti et que mes collaborateurs en consoleront son amour-propre. Il est de fait que le libretto est ravissant. Alfred de Vigny, le protecteur de l'association, est venu hier passer la journée chez moi ; il a emporté le manuscrit pour revoir attentivement les vers ; c'est une rare intelligence et un esprit supérieur, que j'admire et que j'aime

de toute mon âme. Il publiera aussi dans peu la suite de *Stello* ; n'admirez-vous pas le style de son dernier ouvrage (*Servitude et grandeur militaires*)? Comme c'est senti ! comme c'est vrai !

« Mon fils grandit et devient beau de jour en jour, ma femme en perd la tête ; pardonnez-moi de vous dire cela ; je sens que j'ai tort.

« Présentez mes hommages respectueux à M<sup>me</sup> Ferrand et à Madame votre mère. Il paraît que vous spéculiez, ou tout au moins que vous prenez quelque intérêt aux spéculations industrielles de votre voisinage ; c'est bien, si vous réussissez.

« Adieu ; écrivez-moi vite ; il y a un temps affreux que je désire de vos nouvelles.

« Votre ami sincère et toujours le même, quoique vous puissiez croire. »

« Montmartre, 16 décembre 1835.

« Mon cher Ferrand,

« Je ne suis pas coupable en demeurant si longtemps sans vous écrire : vous ne sauriez vous faire une idée exacte de tout ce que j'ai à faire journallement et du peu de loisir que j'ai, quand j'en ai. Mais il est inutile de m'appesantir là-dessus : vous ne doutez pas du plaisir que je trouve à vous écrire, j'en suis sûr.

« Je vous remercie de vos vers ; si j'ai un moment, j'essayerai de trouver une musique qui puisse aller à leur taille.

« Je voudrais bien vous envoyer ma partition de *Harold*, qui vous est dédiée. Elle a obtenu, cette année, un succès double de celui de l'année dernière, et décidément cette symphonie enfonce la *Symphonie fantastique*. Je suis bien heureux de vous l'avoir offerte avant de vous la faire connaître ; ce sera un nouveau plaisir pour moi quand cette occasion se présentera. Franchement, je n'ai rien fait qui puisse mieux vous convenir.

« J'ai un opéra reçu à l'*Opéra* ; Duponchel est en bonnes dispositions ; le *libretto*, qui, cette fois, sera un *poème*, est d'Alfred de Vigny (1) et Auguste Barbier. C'est délicieux de vivacité et de

(1) C'est Léon de Wailly qui est désigné dans la collaboration avec Auguste Barbier.



coloris. Je ne puis pas encore travailler à la musique, *le métal me manque* comme à mon héros (vous savez peut-être déjà que c'est Benvenuto Cellini). Je tâcherai de trouver, dans quelques jours, le temps de vous envoyer quelques notes pour l'article que vous voulez faire et spécialement sur *Harold*.

« J'ai un grand succès en Allemagne, dû à l'arrangement de piano de ma *Symphonie fantastique*, par Liszt. On m'a envoyé une liasse de journaux de Leipzig et de Berlin, dans lesquels Fétis a été, à mon sujet, roulé d'importance. Liszt n'est pas ici. D'ailleurs, nous sommes trop liés pour que son nom ne fit pas tort à l'article au lieu de lui être utile.

« Je vous remercie bien de tout ce que vous me dites sur ma femme et mon fils ; il est vrai que je les aime tous les jours davantage. Henriette est bien touchée de tout l'intérêt qu'elle vous inspire ; mais ce qui la ravit bien davantage, c'est ce que vous m'écrivez sur notre petit Louis...

« Adieu, adieu.

« Tout à vous.

« P.-S. — Les deux morceaux de *Harold* ne peuvent pas se séparer du reste sans devenir des non-sens. C'est comme si je vous envoyais le second acte d'un opéra. »

« 23 janvier 1836.

« Mon cher Humbert,

« Excusez-moi de ne vous écrire que quelques mots ; je suis horriblement pressé.

« Je vous remercie mille fois de vos nouveaux témoignages d'amitié ; vous êtes, comme je vous ai toujours connu, un homme excellent au plus généreux cœur. Que voulez-vous ! il n'y a qu'heur et malheur.

« Cet aimable petit M. Thiers vient de me faire perdre la place de directeur du gymnase musical qui, d'après mon engagement, m'aurait rapporté 12,000 francs par an, et tout cela en refusant d'y laisser chanter des oratorios, des chœurs et des cantates, ce qui aurait fait tort à l'*Opéra-Comique*.

« Vous me demandez ce qu'est mon morceau du *Napoléon*. Ce sont bien les mauvais vers de Béranger que j'ai pris, parce que le *sentiment* de cette quasi poésie m'avait semblé musical. Je crois que la musique vous ferait plaisir malgré les vers ; c'est extrêmement grand et triste, surtout la fin :

Autour de moi pleurent ses ennemis...  
Loin de ce roc nous fuyons en silence.  
L'astre du jour abandonne les cieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France,  
La main d'un fils me fermera les yeux.

« Je voudrais bien avoir le temps de faire la musique de vos vers énergiques, il faudrait quelque chose de SABRANT ; malheureusement, je n'ai pas une heure à moi pour composer.

« Adieu, mon cher ami,

« Tout à vous, comme toujours. »

« 15 avril 1836.

« C'est très vrai, mon cher Humbert, je vous dois depuis longtemps une réponse ; mais il est très vrai aussi, dans la plus rigoureuse acception du mot, que je n'ai pas eu à ma disposition un instant de liberté pour vous écrire. Encore aujourd'hui, je crains de ne pouvoir vous dire la moitié de ce que j'ai sur le cœur. Je suis dans la même position avec ma sœur, à qui, depuis trois mois, je n'ai pu adresser une ligne. Je suis obligé de travailler horriblement à tous ces journaux qui me payent ma prose. Vous savez que je fais à présent les feuilletons de musique (*des concerts seulement*) dans les *Débats*, ils sont signés H\*\*\*. C'est une affaire importante pour moi ; l'effet qu'ils produisent dans le monde musical est vraiment singulier ; c'est presque un événement pour les artistes de Paris. Je n'ai pas voulu, malgré l'invitation de M. Bertin, rendre compte des *Puritani*, ni de cette misérable *Juive* : j'avais trop de mal à en dire ; on aurait crié à la jalousie. Je conserve toujours le *Rénovateur*, où je ne contrains qu'à demi ma mauvaise humeur sur toutes ces gentilleses. Puis il y a l'*Italie pittoresque* qui vient encore de m'arracher une livraison. En outre, la *Gazette musicale*, tous les dimanches, me

harcèle pour quelque colonne de concert ou le compte rendu de quelque misérable niaiserie nouvellement publiée. Ajoutez que j'ai fait mille tentatives, depuis deux mois, pour donner encore un concert ; j'ai essayé de toutes les salles de Paris, celle du Conservatoire m'étant fermée grâce au monopole qu'on en accorde aux membres de la société des concerts. J'ai reconnu, à n'en pouvoir douter, que cette salle était la seule dans Paris où je pusse me faire entendre convenablement. Je crois que je donnerai une dernière séance le 3 mai, le Conservatoire ayant fini ses concerts à cette époque. Je viens de refaire ou plutôt de faire la musique de votre scène des *Francs Juges*, « *Noble amitié* ». Je l'ai écrite de manière qu'elle pût être chantée par un ténor ou un soprano, et, quoique ce soit un rôle d'homme, j'ai eu en vue M<sup>lle</sup> Falcon en écrivant ; elle peut y produire beaucoup d'effet ; je lui porterai la partition ces jours-ci.

« Pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore envoyé les exemplaires du *Pâtre breton* ; je vais les envoyer à la poste tout à l'heure. La vérité est que je l'oubliais chaque jour en sortant. Je vais faire cet été une troisième symphonie sur un plan vaste et nouveau ; je voudrais bien pouvoir y travailler librement.

« Votre *Harold* est toujours en grande faveur. Liszt en a fait exécuter, à son concert de l'Hôtel de Ville, un fragment qui a obtenu les honneurs de la soirée. Je suis bien désolé que vous n'ayez pas à vous cette partition qui vous est dédiée.

« Nous parlons souvent de vous avec Barbier. C'est un des hommes du monde avec lesquels vous aimeriez le plus à vous trouver. Personne ne comprend mieux que lui tout ce qu'il y a de sérieux et de noble dans la mission de l'*artiste*.

« On m'a demandé, de Vienne, un exemplaire de la partition de la *Symphonie fantastique*, à quelque prix que ce fût ; j'ai répondu que, devant tôt ou tard faire un voyage en Allemagne, je ne pouvais, à *aucune condition*, l'envoyer.

« Tous les poètes de Paris, depuis Scribe jusqu'à Victor Hugo, m'ont *offert* des poèmes d'opéra ; il n'y a plus que ces canailles stupides de directeurs qui m'empêchent d'arriver. Mais j'ai de la patience, et je saurai bien un jour leur mettre le pied sur la nuque ; alors... nous verrons.

« Vous ne me dites pas ce que vous faites... Plaidez-vous?... Voyagez-vous?... Êtes-vous allé à Genève?... en Suisse?... Et votre frère, que devient-il? C'est votre seconde édition; je n'ai jamais vu une ressemblance plus complète que celle qu'il a avec vous.

« Avez-vous lu l'*Orphée* et l'*Antigone* de Ballanche? Savez-vous que cette imitation de l'antique est d'une beauté et d'une magnificence sans égales? J'en suis tout préoccupé depuis plusieurs mois.

« Je vous quitte pour aller aux *Débats* porter mon article sur la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, où se trouve la phrase que vous me signalez. Meyerbeer va arriver pour commencer les répétitions de son grand ouvrage, la *Saint-Barthélemy*. Je suis fort curieux de connaître cette nouvelle partition. Meyerbeer est le seul musicien parvenu qui m'ait réellement témoigné un vif intérêt. Onslow, qui assistait dernièrement au concert de Liszt, m'a accablé de ses compliments ampoulés sur la *Marche des Pèlerins*. J'aime à croire qu'il n'en pensait pas un mot. J'aime mieux la haine bien franche de tout ce monde-là.

« Liszt a écrit une admirable fantaisie à grand orchestre sur la *Ballade du Pêcheur* et la chanson des *Brigands*.

« Adieu. Mille amitiés.

« Tout à vous de cœur et d'âme. »

Si Berlioz continuait à être pauvre d'argent, la gloire lui apportait du moins des compensations. Sa réputation grandissait; le gouvernement s'occupait de lui. Nous allons le voir donner à H. Ferrand de nombreux détails sur la composition et l'exécution d'un *Requem*, que le ministre de l'intérieur lui avait commandé pour le service funèbre en mémoire des victimes de l'attentat de Fieschi. Mais ce qu'il ne dit pas à son ami, ce sont les vicissitudes par lesquelles il dut passer avant de pouvoir faire entendre son œuvre. Des compétitions, des jalousies arrêtaient longtemps l'exécution du *Requem*, qui finit par être donné aux Invalides, aux funérailles du général Damrémont, tué à la prise de Constantine.

« 11 avril 1837.

« Que le diable m'emporte, mon cher ami, si, depuis votre dernière lettre, je n'ai pas cherché inutilement dix minutes pour vous répondre vingt lignes ! Vous n'avez pas d'idée de cette existence de travaux forcés ! Enfin, je suis libre un instant !...

« Vous êtes bien toujours le même, excellent ami, et je vous en remercie ; écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, sans trop m'en vouloir, et en me plaignant, au contraire, d'avoir moins de liberté que vous. Votre grande et précieuse lettre m'a charmé ; elle contenait une foule de détails qui m'ont, je vous jure, fait un plaisir extrême.

« Vos questions sur *Esmeralda*, j'y réponds d'abord. Je ne suis pour rien, absolument rien que des conseils et des indications de formes musicales, dans la composition de M<sup>lle</sup> Bertin ; cependant on persiste dans le public à me croire l'auteur de l'air de Quasimodo. Les jugements de la foule sont d'une témérité effrayante.

« Mon opéra est fini. Il attend que MM. Halévy et Auber veuillent bien se dépêcher de donner chacun un opéra en cinq actes, dont la mise en scène (d'après mon engagement) doit précéder l'exécution du mien.

« En attendant, je fais dans ce moment un *Requiem* pour l'anniversaire funèbre des victimes de Fieschi. C'est le ministre de l'intérieur qui me l'a demandé. Il m'a offert pour cet immense travail quatre mille francs. J'ai accepté sans observation, en ajoutant seulement qu'il me fallait cinq cents exécutants. Après quelque effroi du ministre, l'article a été accordé en réduisant d'une cinquantaine mon armée de musiciens. J'en aurai donc quatre cent cinquante au moins. Je finis aujourd'hui la *Prose des morts*, commençant par le *Dies iræ* et finissant au *Lacrymosa* ; c'est une poésie d'un sublime gigantesque. J'en ai été enivré d'abord ; puis j'ai pris le dessus, j'ai dominé mon sujet, et je crois à présent que ma partition sera passablement grande. Vous comprenez tout ce que ce mot ambitieux exige pour que j'en justifie l'usage ; pourtant, si vous veniez m'entendre au mois de

juillet, j'ai la prétention de croire que vous me le pardonneriez.

« On m'a écrit d'Allemagne pour m'acheter mes symphonies, et j'ai refusé de les laisser graver à *aucun prix* avant que je puisse aller les monter moi-même.

« Les *Franco Juges* (ouverture) viennent d'être exécutés à Leipzig avec un énorme succès; puis, en France, ils ont été aussi heureux, à Lille, à Douai et à Dijon; les artistes de Londres et ceux de Marseille n'ont pu, au contraire, en venir à bout après plusieurs répétitions et les ont abandonnés. Mes deux concerts de cette année ont été magnifiques, et le succès de notre *Harold* vraiment extraordinaire. Voilà toutes mes nouvelles; j'ai sur les bras *feuilletons* aux *Débats*, revue dans la *Chronique de Paris* et *critiques* dans la *Gazette musicale*, que je dirige depuis quelques semaines, en l'absence de Schlesinger, qui est à Berlin. Vous voyez que le travail ne me manque pas. Je ne réponds à personne.

« Vos vers et votre nouvelle en prose m'ont bien vivement intéressé; il y a des choses magnifiques.

« Gounet vient nous voir souvent. Il a éprouvé dernièrement un cruel chagrin: son jeune frère, âgé de vingt et un ans, est mort à l'école de Saint-Cyr, après des souffrances atroces, des suites d'une luxation à la cuisse. Écrivez-lui, si vous pouvez, quelques mots de condoléance.

« J'ai perdu aussi mon grand-père, qui s'est éteint paisiblement, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, auprès de ma mère et de ma sœur. Mon oncle est ici; il vient d'être nommé colonel de dragons, dont il commande le 11<sup>e</sup> régiment. Nous le voyons fréquemment. Quelle fluctuation d'événements tristes, mélangés d'un petit nombre de sujets de joie ou d'espérance!

« Barbier a bien raison de comparer Paris à une infernale cuve où tout fermente et bouillonne constamment. A propos, son nouveau poème, *Lazare*, vient de paraître dans la *Revue des Deux Mondes*; l'avez-vous lu? Il y a des morceaux d'une grande élévation et tout à fait dignes des *Iambes*.

« Il vous remercie de toute son âme de votre dédicace.

« Adieu, mon bien cher ami; écrivez-moi, je vous le répète, le plus possible, et croyez toujours à mon inaltérable amitié. »

« 17 décembre 1837.

« Mon cher Ferrand,

« Flayol vous a écrit il y a huit ou dix jours ; c'est ce qui m'a fait prendre patience , et ma lettre vous fût parvenue sans cela beaucoup plus tôt. Voici le fait. Le *Requiem* a été bien exécuté ; l'effet en a été terrible sur la grande majorité des auditeurs ; la minorité , qui n'a rien senti ni compris , ne sait trop que dire ; les journaux en masse ont été excellents , à part le *Constitutionnel* , le *National* et la *France* , où j'ai des ennemis intimes. Vous me manquiez , mon cher Ferrand , vous auriez été bien content , je le crois ; c'est tout à fait ce que vous rêviez en musique sacrée. C'est un succès qui me popularise , c'était le grand point ; l'impression a été foudroyante sur les êtres de sentiments et d'habitudes les plus opposés ; le curé des Invalides a pleuré à l'autel ; un quart d'heure après la cérémonie , il m'embrassait à la sacristie en fondant en larmes ; au moment du *Jugement dernier* , l'épouvante produite par les cinq orchestres et les huit paires de timbales accompagnant le *Tuba mirum* ne peut se peindre ; une des choristes a pris une attaque de nerfs. Vraiment , c'était d'une horrible grandeur. Vous avez vu la lettre du ministre de la guerre ; j'en ai reçu je ne sais combien d'autres dans le genre de celles que vous m'écrivez quelquefois , moins l'amitié et la poésie. Une entre autres de Rubini , une du marquis de Custine , une de Legouvé , une de madame Victor Hugo et une de d'Ortigue (celle-là est folle) ; puis tant et tant d'autres de divers artistes , peintres , musiciens , sculpteurs , architectes , prosateurs. Ah ! Ferrand , c'eût été un beau jour pour moi si je vous avais eu à mon côté pendant l'exécution. Le duc d'Orléans , à ce que disent ses aides de camp , a été aussi très vivement ému. On parle , au ministère de l'intérieur , d'acheter mon ouvrage , qui deviendrait ainsi propriété nationale. M. de Montalivet n'a pas voulu me donner les quatre mille francs tout secs ; il y ajoute , m'a-t-on dit aujourd'hui dans ses bureaux , une assez bonne somme ; à présent , combien m'achètera-t-il la propriété de la partition ? Nous verrons bien.

« Le tour de l'Opéra arrivera peut-être bientôt; ce succès a joliment arrangé mes affaires; tout le peuple des chanteurs et choristes est pour moi plus encore que l'orchestre. Habeneck lui-même est tout à fait revenu. Dès que la partition sera gravée, vous l'aurez. Je crois que je pourrai faire entendre une seconde fois la plupart des morceaux qu'elle contient, au concert spirituel de l'Opéra. Il faudra quatre cents personnes, et cela coûtera dix mille francs, mais la recette est sûre.

« A présent, dites-moi au plus vite ce que vous faites, où vous êtes, ce que vous devenez, si vous ne m'en voulez pas trop de mon long silence, comment va votre femme et votre famille en général, si vous n'avez pas de projet de voyage à Paris, etc.

« Adieu, adieu; mille amitiés; je vous embrasse cordialement.

« Votre tout dévoué et sincère ami. »

Le succès du *Requiem* ayant mis Berlioz très en vue, l'Opéra se décida à donner son *Benvenuto Cellini*; mais l'hostilité du public fut telle, que l'ouvrage tomba sous les sifflets. On en voulait surtout au feuilletonniste d'un journal ministériel. Berlioz subit ce soir-là le même sort qu'avait subi peu de temps auparavant M<sup>lle</sup> Bertin, pour la même raison. Le public avait enveloppé dans une haine égale la fille et l'ami du directeur du *Journal des Débats*.

Cet échec mettait le comble aux embarras du compositeur. Avec une délicatesse exquise, avec une générosité pleine de tact, M. Ernest Legouvé, devinant son supplice, réussit à lui venir en aide. Mais il n'en fallut pas moins encore une fois recourir aux concerts. A la suite d'une de ces auditions et sous le coup de l'émotion profonde qu'elle lui avait causée, Paganini envoya à Berlioz, dans une lettre empreinte de l'admiration la plus enthousiaste et de la plus vive affection, un bon de 20,000 francs sur la maison Rothschild. C'était le salut. Affranchi désormais des soucis et des embarras qui pesaient sur lui depuis son mariage, ayant du temps devant lui, Berlioz voulut écrire une œuvre maîtresse, conçue sur un vaste plan, dans des données toutes nouvelles, une œuvre grandiose, passionnée,



digne d'être dédiée en hommage de reconnaissance au sublime artiste qui s'était fait si noblement son bienfaiteur et dont le nom remplissait l'Europe entière. Il consacra sept mois à écrire la symphonie de *Roméo et Juliette*.

Mais nous venons de devancer les évènements ; laissons-lui raconter l'histoire de *Benvenuto Cellini*.

« Paris, 20 septembre 1838.

« Mon cher Humbert,

« Je vous remercie de m'avoir écrit ; je suis si heureux de vous savoir toujours le même et de penser à votre amitié qui veille au loin, malgré la rareté de vos lettres et vos occupations.

« Eh bien, oui, nous avons eu tort de croire qu'un livret d'opéra, roulant sur un intérêt d'art, sur une passion artiste, pourrait plaire à un public parisien. Cette erreur a produit un effet très fâcheux ; mais la musique, malgré toutes les clameurs habilement mises en chœur de mes ennemis intimes, a gardé le terrain. La seconde et la troisième représentation ont marché à souhait. Ce que les feuilletonnistes appellent mon système n'est autre que celui de Weber, de Glück et de Beethoven ; je vous laisse à juger s'il y a lieu à tant d'injures ; ils ne l'attaquent de la sorte que parce que j'ai publié dans les *Débats* des articles sur le *rhythme*, et qu'ils sont enchantés de faire, à ce sujet, des pages de théorie contenant presque autant d'absurdités que de notes. Les journaux pour sont la *Presse*, l'*Artiste*, la *France musicale*, la *Gazette musicale*, la *Quotidienne*, les *Débats*.

« Mes deux cantatrices ont eu vingt fois plus de succès que Duprez, ce dont ce dernier a été offusqué au point d'abandonner le rôle à la troisième soirée. C'est Alexis Dupont qui va le remplacer, mais il lui faudra encore à peu près dix jours pour bien apprendre toute cette musique, ce qui cause dans mes représentations une interruption assez désagréable. Après quoi, le répertoire de l'Opéra est combiné de telle sorte, que je serai joué beaucoup plus souvent avec Dupont que je ne l'eusse été avec Duprez.

« C'est là l'important; il ne s'agit que d'être entendu très souvent. Ma partition se défend d'elle-même. Vous l'entendrez, je pense, au mois de décembre, et vous jugerez si j'ai raison de vous dire aujourd'hui que *c'est bien*. L'ouverture ne fait pas honte, je crois, à celles des *Franco Juges* et du *Roi Lear*. Elle a toujours été chaudement applaudie. C'est la question du *Frey-schütz* à l'Odéon qui se représente; je ne puis vous donner de comparaison plus exacte, bien qu'elle soit ambitieuse musicalement. C'est pourtant *moins excentrique* et *plus large* que Weber.

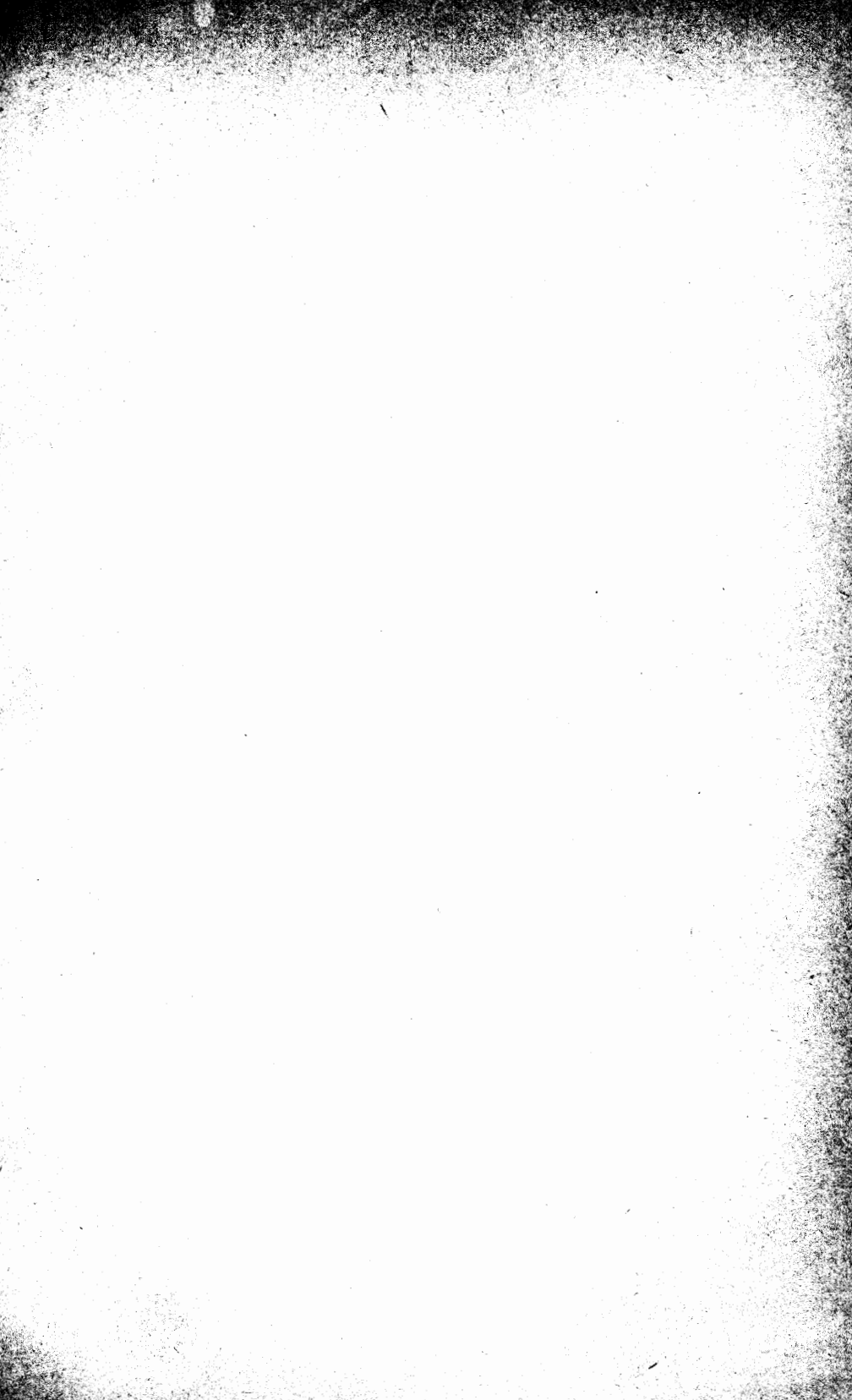
« J'ai fait une ouverture de *Rob-Roy* qui m'a paru mauvaise après l'exécution; je l'ai brûlée. J'ai fait une messe solennelle dont l'ensemble était, selon moi, également mauvais; je l'ai brûlée aussi. Il y avait trois ou quatre morceaux dans notre Opéra des *Franco Juges* que j'ai détruits pour le même motif. Mais, quand je vous dirai : Cette partition est douée de toutes les qualités qui donnent la vie aux œuvres d'art, vous pouvez me croire, et je suis sûr que vous me croyez. La partition de *Benvenuto* est dans ce cas.

« Adieu; mille amitiés bien vives.

« Mes hommages respectueux à votre femme.

« HECTOR BERLIOZ. »

(La suite à la prochaine livraison.)



LETTRES INÉDITES

DE

HECTOR BERLIOZ

SA VIE

RACONTÉE PAR SA CORRESPONDANCE INTIME (1)

---

IV

À partir de l'époque où nous sommes arrivés, — vers 1840, — jusqu'à ses derniers jours, la vie de Berlioz n'offre plus guère d'autre intérêt que celui qui s'attache à ses compositions et à ses voyages en Europe. Le caractère si romanesque de ses premières années de jeunesse disparaît après son mariage. Sauf quelques aventures, discrètement laissées dans l'ombre par les *Mémoires* et qui indiquent que chez lui l'imagination était toujours aussi vive, Berlioz nous apparaît constamment absorbé par l'organisation de ses concerts, souffrant du mal qui devait l'emporter, accablé sans cesse par des tracasseries de toutes sortes, et assez malheureux dans son ménage, que la jalousie — parfaitement justifiée — de sa femme finit par rendre intolérable, au point d'amener une séparation.

Ses plaintes contre son pays qui méconnaît les hommes de génie, et contre le gouvernement qui ne fait rien pour eux, vont

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 15 juin, 1<sup>er</sup> et 15 juillet 1880.

sans cesse en augmentant. On verra quelles singulières boutades politiques ce ressentiment lui inspire. De fait, Berlioz n'avait pas lieu d'être content. L'Opéra le repoussait avec une persistance qui allait jusqu'au parti pris; le public accueillait assez capricieusement ses œuvres dans les concerts, sans rien faire pour éviter à cette admirable *Damnation de Faust* une chute honteuse.

Si la France résistait au génie de Berlioz, l'étranger se montrait moins rebelle pour les nouveaux procédés de composition dont il avait doté la musique. L'Allemagne, l'Autriche, la Russie, la Suisse, le Danemarck, l'Angleterre même, acclamaient les *Francs-Juges*, le *Requiem*. Aussi l'artiste, sollicité par les orchestres des plus grandes villes, se résolut-il à aller demander aux autres nations la compensation et la revanche de ses insuccès de Paris. En 1840 il commença par la Belgique la série de ces voyages qui remplirent à dater de là la plus grande partie de sa vie. Entre deux excursions, il organisait un concert à Paris ou s'épuisait en luttes et en démarches pour faire jouer son malheureux opéra des *Troyens*, dont l'insuccès acheva de le tuer.

Sa correspondance avec Ferrand se ressent naturellement de tous ces déplacements. Par moments, elle se presse, les lettres s'accumulent; puis des mois, des années se passent sans que les deux amis échangent un seul mot. L'intérêt s'y trouve surtout maintenant dans les réflexions piquantes qui accompagnent le récit des évènements, et dans les détails que le compositeur nous donne sur lui-même, sur ses œuvres, sur les *Troyens* entre autres. Pour être moins intime, moins semée d'incidents romanesques, cette dernière partie de la correspondance de Berlioz reste très attachante. Elle nous montre la douleur d'un grand artiste arrivé à l'apogée de son talent et à qui manquent les moyens de traduire ce qui s'agite de grandiose dans son esprit.

Nous n'avons plus qu'à citer, dans l'ordre chronologique.

« 22 août 1839.

« Pardonnez-moi, mon cher ami, d'être un peu laconique dans cette lettre. Depuis huit jours, je cherche en vain le temps

de causer à loisir avec vous, et je suis obligé d'y renoncer. Voilà donc quelques lignes sur les nouvelles auxquelles vous voulez bien vous intéresser.

« Ruolz vient de donner son opéra de la *Vendetta* que Duprez a soutenu avec frénésie, mais dont le succès est une négation complète. Le public en masse a senti lui-même toute la nullité d'une pareille composition ; mais on l'a laissé passer sans rien dire. J'étais cruellement embarrassé pour en rendre compte, mais M. Bertin n'entendait pas raillerie et il m'a fallu dire à peu près la vérité.

« Je n'ai pas revu Ruolz depuis lors.

« Spontini est toujours plus absurde et plus sottement envieux. Il a écrit à Émile Deschamps avant-hier une lettre incommensurablement ridicule. Le voilà reparti pour Berlin, après avoir désenchanté ici ses plus vrais admirateurs. Où diable le génie a-t-il pu aller se nicher ! Il est vrai qu'il a délogé depuis longtemps. Mais enfin la *Vestale* et *Cortez* sont toujours là.

« Adieu, adieu.

« Votre tout dévoué. »

« 3 octobre 1841.

« Mon cher Humbert,

« Je ne menai jamais une vie plus active, plus préoccupée même dans l'inaction. J'écris, comme vous le savez peut-être, une grande partition en quatre actes sur un livret de Scribe intitulé : *la Nonne sanglante*. Il s'agit de l'épisode du *Moine* de Lewis que vous connaissez ; je crois que, cette fois, on ne se plaindra pas du défaut d'intérêt de la pièce. Scribe a tiré, ce me semble, un très grand parti de la fameuse légende ; il a, en outre, terminé le drame par un terrible dénouement, emprunté à un ouvrage de M. de Kératry, et du plus grand effet scénique.

« On compte sur moi à l'Opéra pour l'année prochaine à cette époque ; mais Duprez est dans un tel état de délabrement vocal, que, si je n'ai pas un autre premier ténor, rien ne serait plus fou de ma part que de donner mon ouvrage. J'en ai un en perspective, dont je surveille l'éducation et qui débutera au mois de

décembre prochain dans le rôle de *Robert le Diable* ; j'y compte beaucoup ; mais il faudra le voir en scène avec l'orchestre et le public. Il s'appelle Delahaye ; c'est un grand jeune homme que j'ai enlevé aux études médicales après avoir entendu sa belle voix : il avait tout à apprendre alors, mais ses progrès sont rapides... J'espère donc. Attendons.

« J'avais lu dans le *Journal des Débats*, avant votre lettre, les détails de vos succès agricoles. Vous avez fondé un magnifique établissement, je n'en doute pas ; et il a fallu, malgré les avantages naturels de votre domaine, de bien longs travaux et une persévérance bien intelligente pour arriver à de tels résultats. Vous êtes une espèce de Robinson, dans votre île, moins la solitude et les sauvages. Quand le soleil brille, j'ai des désirs violents d'aller vous y rendre visite, de respirer vos brises parfumées, de vous suivre dans vos champs, d'écouter avec vous le silence de vos solitudes ; nous nous comprenons si bien, j'ai pour vous une affection si vive, si confiante, si entière !... Mais, quand les jours brumeux reviennent, la fièvre de Paris me reprend et je sens que vivre ailleurs m'est à peu près impossible. Et cependant, le croiriez-vous ? à l'emportement de mes passions musicales a succédé une sorte de sang-froid, de résignation, ou de mépris si vous voulez, en face de ce qui me choque dans la pratique et dans l'histoire contemporaine de l'art, dont je suis loin de m'alarmer. Au contraire, plus je vais, plus je vois que cette indifférence extérieure me conserve pour la lutte des forces que la passion ne me laisserait pas. C'est encore de l'amour ; ayez l'air de fuir, on s'attache à vous pour suivre. Vous savez sans doute le succès *spaventoso* de mon *Requiem* à Saint-Pétersbourg. Il a été exécuté en entier dans un concert donné *ad hoc* par tous les théâtres lyriques réunis à la chapelle du czar et aux choristes de deux régiments de la garde impériale. L'exécution dirigée par Henri Bomberg a été, à ce que disent des témoins auriculaires, d'une incroyable majesté. Malgré les dangers pécuniaires de l'entreprise, ce brave Bomberg, grâce à la générosité de la noblesse russe, a encore eu, en sus des frais, un bénéfice de cinq mille francs. Parlez-moi des gouvernements despotiques pour les arts !... Ici, à Paris, je ne

pourrais sans folie songer à monter en entier cet ouvrage, ou je devrais me résigner à perdre ce que Bomberg a gagné.

« Spontini vient de revenir ; je lui avais écrit à Berlin une lettre sur la dernière représentation de *Cortez*, qui m'avait agité jusqu'aux spasmes nerveux ; elle s'est croisée avec lui. Je ne l'ai pas encore vu depuis son retour, faute d'une demi-heure pour aller rue du Mail ; je ne sais pas même s'il a reçu ma lettre. Il a été, pour ainsi dire, chassé de la Prusse ; c'est pourquoi j'ai cru devoir lui écrire. Il ne faut pas, en pareil cas, négliger la moindre protestation capable de rendre un peu de calme au cœur ulcéré de l'homme de génie, quels que soient les défauts de son esprit et même son égoïsme. Le temple peut être indigne du Dieu qui l'habite, mais le Dieu est Dieu.

« Il a été et il est encore question de me donner la place d'Habeneck à l'Opéra ; ce serait une dictature musicale dont je tirerais parti, je l'espère, dans l'intérêt de l'art ; mais il faut pour cela qu'Habeneck arrive au Conservatoire, où le vieux Chérubini s'obstine à dormir. Si je deviens vieux et incapable, la direction du Conservatoire ne peut que m'être dévolue... Je suis encore jeune, il n'y a donc pas à y songer.

« Adieu. »

« 1<sup>er</sup> novembre 1847.

« Mon cher ami,

« Je pars pour Londres après-demain ; j'y suis appelé, avec un fort bel engagement, pour diriger l'orchestre du Grand-Opéra anglais et donner quatre concerts. Dieu sait maintenant quand nous nous reverrons, mon engagement étant de six ans, et pour les quatre mois de l'année pendant lesquels j'avais la chance de vous rencontrer de temps en temps à Paris.

« Vous avez su l'excellent résultat de mon voyage en Russie ; on m'y a fait un accueil impérial. Grands succès, grandes recettes, grandes exécutions, etc., etc.

« Voyons maintenant l'Angleterre. La France devient de plus en plus profondément bête à l'endroit de la musique ; et *plus je vois l'étranger, moins j'aime ma patrie*. Pardon du blasphème !...



mais l'art en France est mort, il se putréfie... Il faut donc aller aux lieux où il existe encore. Il paraît qu'il s'est fait en Angleterre une singulière révolution depuis dix ans, dans le sens musical de la nation.

« Nous verrons bien. »

« 28 août 1850.

« Mon cher Humbert,

« Rien de nouveau ici ; la noble Assemblée est en vacances, nous n'avons presque plus de représentants, et le soleil n'en continue pas moins à se lever chaque jour, comme si tout était en ordre dans le monde. Les journaux s'obstinent à s'envoyer des démentis au sujet de l'accueil que les provinces font au Président. Ce qui est vrai pour l'un est faux pour l'autre. « Vous êtes « fou ! Vous en êtes un autre ! » etc., etc. Et le lecteur répète le mot de Beaumarchais : « De qui se moque-t-on ici ? » Ces farces-là ne vous paraissent-elles pas un peu bien stupides et infiniment prolongées ?

« Voyez-vous, mon cher, on n'a pas su trouver l'homme qu'il nous fallait pour présider la République. Cet honnête homme est pourtant bien connu, aimé, respecté ; administrateur intègre et habile, il le prouve chaque jour par la manière remarquable dont il remplit les fonctions municipales à lui confiées depuis trois ans ; il a déjà (il peut s'en vanter) fait le bonheur de bien des milliers d'ingrats qui l'oublient ; il a exercé même une puissante influence sur le mouvement littéraire de notre époque ; il est d'un âge mûr, peu ambitieux, blasé sur la gloire, revenu des séductions de la popularité. C'est un sage enfin, un vrai philosophe. C'est le maire de Courbevoie, c'est Odry !

« On avait bien parlé, dans le temps, de l'illustre maire d'Auteuil, de M. Musard ; mais celui-ci a trop de superbe. Il eût involontairement méprisé tout ce qui n'a que de l'esprit et du bon sens ; c'est un homme de génie. On a bien fait, je pense, de renoncer à lui. Mais Odry, le brave et bon Bilboquet !

« Il le fallait !

« Adieu.

« Votre bien dévoué. »

« Hanovre, 13 novembre 1853.

« Mon cher Humbert,

« Je vous écris un peu au hasard, ne sachant si vous êtes à Belley, à Lyon, en Sardaigne ou *en Europe*. Mais j'espère que ma lettre vous trouvera.

« A mon retour de Londres, au mois d'août, je suis allé à Bade, où j'étais engagé par M. Bénazet, le directeur des jeux. J'y ai organisé et dirigé un beau festival où l'on a entendu deux actes de *Faust*, etc. De là, je suis allé à Francfort, où j'ai donné deux autres concerts au théâtre, avec *Faust* toujours.

« Il n'y avait pas la foule immense de Bade ; mais on m'a fêté d'une façon tout à fait inusitée dans les *Villes libres*, c'est-à-dire dans les villes esclaves des idées mercantiles, des *affaires*, comme l'est Francfort. De là, je suis revenu à Paris. A peine réinstallé, une double proposition m'est arrivée de Brunswick et de Hanovre, et je suis reparti. Vous dire tous les délires du public et des artistes de Brunswick après l'audition de *Faust* serait trop long :

« Bâton d'or et argent offert par l'orchestre ; souper de cent couverts où assistaient toutes les *capacités* (jugez de ce qu'on a mangé) de la ville, les ministres du duc, les musiciens de la chapelle ; institution de bienfaisance fondée sous mon nom (*sub invocatione sancti*, etc.) ; ovation décernée par le peuple un dimanche qu'on exécutait le *Carnaval romain* dans un jardin-concert... Dames qui me baisaient la main en sortant du théâtre, en pleine rue ; couronnes anonymes envoyées chez moi, le soir, etc., etc.

« Ici, autre histoire. En arrivant à ma première répétition, l'orchestre m'accueille par des fanfares de trompettes, des applaudissements, et je trouve mes partitions couvertes de lauriers comme de respectables jambons. A la dernière répétition, le roi et la reine viennent à neuf heures du matin et restent jusqu'à la fin de nos exercices, c'est-à-dire jusqu'à une heure après-midi. Au concert, grandissimes hourras et bis, etc. Le lendemain, le roi m'envoie chercher et me demande un second concert qui aura lieu après-demain. « Je ne croyais pas, me dit-il, qu'on pût encore

« trouver du nouveau beau en musique, vous m'avez détrompé.  
 « Et comme vous dirigez ! je ne *vous vois pas* (le roi est aveugle),  
 « mais je le sens. » Et, comme je me récriais sur mon bonheur  
 d'avoir un pareil auditeur *musicien* : « Oui, a-t-il ajouté, je dois  
 « beaucoup à la Providence qui m'a accordé le sentiment de la  
 « musique en compensation de ce que j'ai perdu ! » Ces simples  
 mots, cette allusion au double malheur dont ce jeune roi a été la  
 victime, il y a quinze ans, m'ont vivement touché.

« J'ai bien pensé à vous, il y a trois semaines, dans un voyage  
 pédestre que j'ai fait dans les montagnes du Hartz (lieu de la  
 scène du sabbat de *Faust*). Je ne vis jamais rien de si beau ;  
 quelles forêts ! quels torrents ! quels rochers ! ce sont les ruines  
 d'un monde... Je vous cherchais, vous m'émanquiez sur ces  
 cimes poétiques. J'avoue que l'émotion m'étranglait.

« Adieu ; écrivez-moi *Poste restante à Leipsick* jusqu'au 11.

« Mille ferventes amitiés.

« Votre dévoué.

« Ce matin, j'ai reçu la visite de M<sup>me</sup> d'Arnim, la *Bettina* de  
 Gœthe, qui venait non pas *me voir*, disait-elle, mais *me regarder*.  
 Elle a soixante-douze ans et bien de l'esprit. »

« 2 janvier 1855.

« Mon cher, très cher ami,

« Votre poème est admirable, superbe, *magnificent* (comme  
 disent les Anglais) ; il m'a d'autant plus violemment ému que  
 j'ai mon fils en Crimée... Pauvre garçon ! il a assisté à la prise  
 de Bomarsund, et n'a fait que passer ici pour entrer dans la flotte  
 de la mer Noire... J'ai eu peur d'abord d'une satire à la manière  
 des *Châtiments* d'Hugo !... Hugo fou furieux de n'être pas empe-  
 reur ! *Nil aliud !*

« Mais vous m'avez bien vite rassuré ; moi, je suis tout à fait  
 impérialiste ; je n'oublierai jamais que notre Empereur nous a  
 délivrés de la sale et stupide république ! Tous les hommes civi-  
 lisés doivent s'en souvenir. Il a le malheur d'être un barbare en  
 fait d'art ; mais quoi ! c'est un barbare sauveur, — et Néron était  
 un artiste. — Il y a des esprits de toutes les couleurs.

« Je suis chaque jour sur le point de partir pour Bruxelles. Je m'occupe à grand'peine des préparatifs du concert du Théâtre-Italien pour la fin du mois.

« Je suis engagé pour trois concerts à Londres pour y faire entendre *Roméo* et *Harold*. Je ne sais où donner de la tête. Mais je veux vous voir ; donnez-moi un rendez-vous absolument. »

« Paris, 3 novembre 1858.

« Mon cher ami,

« Nous nous écrivons si rarement qu'il faut bien vous rendre compte de ma vie depuis deux ans. Ce long temps a été employé à faire un long ouvrage, *les Troyens*, opéra en cinq actes, dont j'ai écrit (comme pour *l'Enfance du Christ*) les paroles et la musique. Cela fait grand bruit un peu partout ; les journaux anglais, allemands et français en ont même beaucoup trop parlé. Je ne sais ce que deviendra cet immense ouvrage, qui n'a pas en ce moment la moindre chance de représentation. Le théâtre de l'Opéra est en désarroi. C'est, en outre, une espèce de théâtre privé de l'Empereur où l'on n'exécute en fait d'ouvrages nouveaux que ceux des gens *adroits* à se faufiler de façon ou d'autre. Enfin, c'est fait ; j'ai écrit cela avec une passion que vous concevrez parfaitement, vous qui admirez aussi la grande inspiration virgilienne.

« Personne ne connaît rien de ma musique ; mais le poème, que j'ai lu souvent devant de nombreuses assemblées d'artistes et d'amateurs lettrés, passe déjà à Paris pour *quelque chose*. Je regrette bien de ne pas pouvoir vous le faire connaître ; je le pourrai plus tard, j'espère.

« Cet ouvrage me donnera sans doute beaucoup de chagrins ; je m'y suis toujours attendu, je supporterai donc tout sans me plaindre.

« Adieu, adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur. »

« Vous me demandez des nouvelles de mon fils : ce cher enfant est lieutenant à bord d'un grand navire français dans l'Inde. Il va revenir. »

« Paris, 8 novembre 1838.

« Mon très cher ami,

« Je vais aller au bureau du *Monde illustré* vous faire envoyer les numéros du journal qui contiennent les premiers fragments de mes *Mémoires*; vous recevrez ensuite les autres au fur et à mesure qu'ils paraîtront. Bien que j'aie supprimé les plus douloureux épisodes (on ne les connaîtra que si mon fils veut plus tard publier le tout en volume), ce récit, je le crains, vous attristera. Mais peut-être aimerez-vous être ainsi attristé...

« Oh ! que je voudrais vous lire et vous chanter mes *Troyens* ! Il y a là des choses bien curieuses, ce me semble.

*Heu ! fuge nate dea, te que his, ait, eripe flammis ;*

*Hostis habet muros, ruit alto à culmine Troja !*

Ah ! fuis, fils de Vénus ! l'ennemi tient nos murs !

De son faite élevé Troie entière s'écroule !...

La mer de flamme roule,

Des temples aux palais, ses tourbillons impurs...

Nous eussions fait assez pour sauver la patrie

Sans l'arrêt du Destin. Pergame te confie

Ses enfants et ses dieux. Va !... cherche l'Italie,

Où, pour ton peuple renaissant,

Après avoir longtemps erré sur l'onde,

Tu dois fonder un empire puissant,

Dans l'avenir dominateur du monde,

Où la mort des héros t'attend.

« Ce récitatif d'Hector, ranimé un instant par la volonté des dieux, et qui redevient mort peu à peu en accomplissant sa mission auprès d'Énée, est, je crois, une idée musicale étrangement solennelle et lugubre. Je vous cite cela parce que c'est justement à de pareilles idées que le public ne prend pas garde.

« Adieu, adieu. »

« Paris, 19 novembre 1838.

« Mon cher Humbert,

« Je n'ai rien oublié de ce temps que vous me rappelez ; mais je n'écris plus mes souvenirs, tout cela a été rédigé de 1848

à 1850, et je n'en publie des *fragments* qu'afin d'avoir un peu d'argent pour les prochaines études que mon fils devra faire dans un port de mer, à son retour des Indes. *Auri pia fames!*

« Hier, je suis allé au ministère d'État; l'huissier du ministère m'a introduit sans lettre d'audience, en voyant sur ma carte : *Membre de l'Institut*. Et, si je n'eusse pas exhibé ce beau titre, on m'eût éconduit comme un paltoquet. J'avais à parler au ministre au sujet des *Troyens*, et de l'hostilité de parti pris du directeur de l'Opéra contre cet ouvrage, dont il ne connaît pas une ligne ni une note. Son Excellence m'a dit une foule de demi-choses et de demi-mots : « Certainement... votre grande réputation... vous donne des droits... et justifie bien les prétentions... mais un grand opéra en cinq actes... c'est une terrible responsabilité pour un directeur... je verrai... J'avais déjà entendu parler de votre ouvrage... — Mais, monsieur le ministre, il ne s'agit pas de monter les *Troyens* cette année, ni l'année prochaine : le théâtre de l'Opéra est hors d'état de mener à bien une telle entreprise; vous n'avez pas les sujets nécessaires, l'Opéra actuel est incapable d'un pareil effort... — Pourtant, en général, il faut écrire pour les moyens que l'on a... Enfin, je réfléchirai à ce qu'on pourra faire... »

Et l'Empereur s'y intéresse ! il me l'a dit, et j'ai eu la preuve ces jours-ci qu'il m'avait dit vrai. Et le président du conseil d'État et le comte de Morny, tous les deux de la commission de l'Opéra, ont lu et entendu lire mon poème et le trouvent beau, et ils ont parlé en ma faveur à la dernière assemblée !... Et parce que l'Opéra est dirigé par un demi-homme de lettres *qui ne croit pas à l'expression musicale* et trouve que les paroles de la *Marseillaise* vont aussi bien sur l'air de la *Grâce de Dieu* que sur celui de Rouget de Lisle, je serai tenu en échec, pendant sept ou huit ans peut-être !...

« L'Empereur aime trop peu la musique pour intervenir directement et énergiquement. Il me faudra subir l'ostracisme que cet insolent théâtre infligea de tout temps à certains maîtres, sans savoir pourquoi. Tels furent Mozart, Haydn, Mendelssohn, Weber, Beethoven, etc., qui tous eussent voulu écrire pour l'Opéra de Paris et n'ont jamais pu être admis à cet honneur.

« Au fond, qu'importe ! l'ouvrage existe, et, comme le dit Clio dans l'épilogue : *Stat Roma!* On le connaîtra quelque jour. Mais supporter les insolences des crétins !

« Je vous laisse. On vient m'interrompre. Au reste, cela vaut mieux. Je sortirai et mon tremblement nerveux se dissipera.

« Adieu, adieu ; à vous et aux vôtres. »

« Paris, 28 avril, 1859.

« Mon très cher ami,

« Tout malade que je suis, j'ai encore la force de ressentir une grande joie quand je reçois de vos nouvelles. Votre lettre m'a ranimé. Elle m'a surpris pourtant au milieu des tracas d'un concert spirituel que j'ai donné samedi dernier (23) au théâtre de l'Opéra-Comique. *L'Enfance du Christ* y a été mieux exécutée qu'elle n'avait encore pu l'être. Le choix des chanteurs et des musiciens était excellent.

« Pour répondre à vos questions sur les trois nouvelles œuvres dramatiques du moment, je vous dirai que le *Faust* de Gounod contient de fort belles parties et de fort médiocres, et qu'on a détruit dans le livret des situations admirablement musicales qu'il eût fallu trouver, si Gœthe ne les eût pas trouvées lui-même ;

« Que la musique d'*Herculanum* est d'une faiblesse et d'un *incoloris* (pardon du néologisme) désespérants ; — que celle du *Pardon de Ploërmel* est écrite, au contraire, d'une façon magistrale, ingénieuse, fine, piquante et souvent poétique. Il y a un abîme entre Meyerbeer et ces jeunes gens. On voit qu'il n'est pas Parisien. On voit le contraire pour David et Gounod.

« Non, je n'ai fait aucune démarche en faveur des *Troyens*. Pourtant on en parle de plus en plus. Véron, l'ancien directeur, à qui j'ai lu le livret, s'est épris de passion pour cet ouvrage, et s'en va prônant partout ce qu'il veut bien appeler le poème. Je laisse dire, je laisse faire, et demeure immobile comme la montagne, attendant que Mahomet marche à sa rencontre.

« Il y a quinze jours, j'étais aux Tuileries, l'Empereur m'a

vu et m'a serré la main en passant. Il est très bien disposé ; mais il a tant d'autres bataillons à commander !..., les Grecs, les Troyens, les Carthaginois, les Numides, cela se conçoit, ne doit guère l'occuper.

« En outre, mon sang-froid s'explique mieux par le découragement où je suis de trouver des interprètes capables. Les chanteurs acteurs de l'Opéra sont tellement loin de posséder les qualités nécessaires pour représenter certains rôles ! Il n'y a pas une Priameïa Virgo, une Cassandre. La Didon serait bien insuffisante et j'aimerais mieux recevoir dans la poitrine dix coups d'un ignoble couteau de cuisine que d'entendre massacrer le dernier monologue de la reine de Carthage :

Je vais mourir...  
Dans ma douleur immense submergée...  
Et mourir non vengée !... etc.

« Shakespeare l'a dit : « Rien n'est plus affreux que de voir déchirer de la passion comme des lambeaux de vieille étoffe... »

« Et la passion surabonde dans la partition des *Troyens* : les morts eux-mêmes ont un accent triste qui semble appartenir encore un peu à la vie ; le jeune matelot phrygien qui, bercé au haut du mât d'un navire, dans le port de Carthage, pleure le

Vallon sonore  
Où dès l'aurore  
Il s'en allait chantant...

est en proie à la nostalgie la plus prononcée : il regrette avec passion les grands bois du mont Dindyme... Il aime.

« Adieu. »

« Dimanche, 6 juillet 1861.

« Mon bon cher ami,

« Je suis moins torturé aujourd'hui, et j'en profiterai pour répondre à vos questions.



« Oui, les *Troyens* sont reçus à l'Opéra par le directeur; mais leur mise en scène dépend maintenant du ministre d'État. Or le comte Walewski, tout bienveillant et gracieux qu'il ait été pour moi, est, à cette heure, fort mécontent, parce que j'ai refusé de diriger les répétitions d'*Alceste* à l'Opéra. J'ai décliné cet honneur à cause des transpositions et des remaniements qu'on a été obligé de faire pour accommoder le rôle à la voix de M<sup>me</sup> Viardot. Ces choses-là sont inconciliables avec les opinions que j'ai professées toute ma vie. Mais les ministres, et surtout les ministres de ce temps-ci, comprennent mal de tels scrupules d'artiste, et n'admettent pas du tout qu'on résiste à un de leurs désirs. Je suis donc, pour le quart d'heure, mal en cour. Ce qui n'empêche pas tout le monde musical d'Allemagne et de Paris de me donner raison. J'assisterai seulement à quelques répétitions et je donnerai les instructions au metteur en scène, pour prouver au ministre que je ne fais pas d'opposition. Le directeur pense que cette complaisance suffira pour calmer la mauvaise humeur du comte Walewski.

« On doit monter d'abord un opéra en cinq actes de Gounod (qui n'est pas fini), puis un autre de Gerwaert (compositeur belge peu connu), après quoi on se mettra probablement à l'œuvre pour les *Troyens*. L'opinion publique et toute la presse me portent tellement qu'il n'y a pas trop moyen de résister. J'ai d'ailleurs fait un changement important au premier acte, pour céder à la volonté de Royer (le directeur). L'ouvrage est maintenant de la dimension à laquelle il voulait le réduire; je n'ai mis aucune raideur dans les conditions auxquelles cet incident a donné lieu. Je n'ai donc plus qu'à me croiser les bras et à attendre que mes deux rivaux aient achevé leur affaire.

« Je suis bien résolu à ne plus me tourmenter, je ne cours plus après la fortune, je l'attends dans mon lit.

« Pourtant je n'ai pu m'empêcher de répondre avec un peu trop de franchise à l'impératrice, qui me demandait, il y a quelques semaines, aux Tuileries, quand elle pourrait entendre les *Troyens* : « Je ne sais trop, Madame, mais je commence à croire qu'il faut vivre cent ans pour pouvoir être joué à l'Opéra. »

« L'ennui et l'inconvénient de ces lenteurs, c'est qu'on fait à

l'ouvrage une réputation anticipée qui pourra nuire à son succès. J'ai lu un peu partout le poème; on a entendu, il y a deux mois, des fragments de la partition chez M. Édouard Bertin; on en a beaucoup parlé. Cela m'inquiète.

« En attendant, je fais graver la partition de chant et piano, non pour la publier, mais pour qu'elle soit prête à l'époque de la représentation. Savez-vous à qui je l'ai dédiée? On m'a envoyé le titre hier. Il porte en tête ces deux mots :

« DIVO VIRGILIO.

« Je vous assure, cher ami, que c'est écrit en bon style, grandement simple. Je parle du style musical. Ce serait pour moi une joie sans égale de pouvoir vous faire entendre au moins quelques scènes.

« Mais le moyen ?

« A présent, c'est à qui, parmi ces dames de l'Olympe chantant, obtiendra le rôle de Cassandre ou celui de Didon; et celui d'Énée et celui de Chorèbe me font circonvenir par les ténors et les barytons. »

« Paris, 30 juin 1862.

« Mon cher Ferrand,

« Je ne vous écris que peu de lignes dans ma désolation. Ma femme vient de mourir en une demi-minute, foudroyée par une atrophie du cœur. L'isolement affreux où je suis, après cette brusque et si violente séparation, ne peut se décrire.

« Pardonnez-moi de ne pas vous en dire davantage. Adieu, je vous serre la main.

« Votre tout dévoué. »

« Paris, 21 août 1862.

« Mon cher Humbert,

« J'arrive de Bade, où mon opéra de *Béatrice et Bénédicte* vient d'obtenir un grand succès. La presse française, la presse belge et la presse allemande sont unanimes à le proclamer. Heur ou

malheur, j'ai toujours hâte de vous l'apprendre, assuré que je suis de l'affectueux intérêt avec lequel vous en recevrez la nouvelle. Malheureusement vous n'étiez pas là; cette soirée vous eût rappelé celle de l'*Enfance du Christ*. Les cabaleurs, les insulteurs étaient restés à Paris. Un grand nombre d'écrivains et d'artistes, au contraire, avaient fait le voyage. L'exécution, que je dirigeais, a été excellente, et M<sup>me</sup> Charton-Demeurs surtout (la Béatrice) a eu d'admirables moments, comme cantatrice et comme comédienne. Eh bien, le croirez-vous, je souffrais tant de ma névralgie ce jour-là, que je ne m'intéressais à rien, et que je suis monté au pupitre, devant ce public russe, allemand et français, pour diriger la première représentation d'un opéra dont j'avais fait les paroles et la musique, sans ressentir la moindre émotion. De ce sang-froid bizarre est résulté que j'ai conduit mieux que de coutume. J'étais bien plus troublé à la seconde représentation.

« Bénazet, qui fait toujours les choses grandement, a dépensé un argent fou en costumes, en décors, en acteurs et choristes pour cet opéra. Il tenait à inaugurer splendidement le nouveau théâtre. Cela fait ici un bruit du diable. On voudrait monter *Béatrice* à l'Opéra-Comique, mais la Béatrice manque. Il n'y a pas dans nos théâtres une femme capable de chanter et de jouer ce rôle; et M<sup>me</sup> Charton part pour l'Amérique.

« Vous ririez si vous pouviez lire les sots éloges que la critique me donne. On découvre que j'ai de la mélodie, que je puis être joyeux et même comique. L'histoire des étonnements causés par l'*Enfance du Christ* recommence. Ils se sont aperçus que je ne faisais pas de *bruit*, en voyant que les instruments brutaux n'étaient pas dans l'orchestre. Quelle patience il faudrait avoir si je n'étais pas aussi indifférent!

« Cher ami, je souffre le martyre *tous les jours* maintenant, de quatre heures du matin à quatre heures du soir. Que devenir? Ce que je vous dis n'est pas pour vous faire prendre vos propres douleurs en patience; je sais bien que les miennes ne vous seront pas une compensation. Je crie vers vous comme on est toujours tenté de crier vers les êtres aimés et qui nous aiment.

« Adieu, adieu. »

« Paris, 26 août 1862.

« Mon Dieu, cher ami, que votre lettre, qui vient d'arriver, m'a fait de bien ! Remerciez M<sup>me</sup> Ferrand de sa charitable insistance à me faire venir près de vous. J'ai un tel besoin de vous voir, que je fusse parti tout à l'heure, sans une foule de petits liens qui m'attachent ici en ce moment. Mon fils a donné sa démission de la place qu'il occupait sur un navire des Messageries impériales, et il paraît, d'après ce que m'écrivent mes amis de Marseille, qu'il a eu raison de la donner. Le voilà sur le pavé, il faut lui chercher un nouvel emploi. J'ai d'autres affaires à terminer, conséquence de la mort de ma femme. En outre, j'ai à m'occuper de la publication de ma partition de *Béatrice*, dont je développe un peu la partie musicale au second acte. Je suis en train d'écrire un trio et un chœur, et je ne puis laisser ce travail en suspens. Je me hâte de dénouer ou de couper tous les liens qui m'attachent à l'art, pour pouvoir dire à toute heure à la mort : « Quand tu voudras ! » Je n'ose plus me plaindre quand je songe à vos intolérables souffrances, et c'est ici le cas d'appliquer l'aphorisme d'Hippocrate : « *Ex duobus doloribus simul abortis vehementior obscurat alterum.* » Des douleurs pareilles sont-elles donc les conséquences forcées de nos organisations ? Faut-il que nous soyons punis d'avoir adoré le beau toute notre vie ? C'est probable. Nous avons trop bu à la coupe enivrante ; nous avons trop couru vers l'idéal.

« Oh ! que vos vers sur le cygne sont beaux ! Je les ai pris pour une citation de Lamartine !

« Vous avez, vous, cher ami, pour vous aider à porter votre croix, une femme attentive et dévouée !... Vous ne connaissez pas cet affreux duo chanté à votre oreille, pendant l'activité des jours et au milieu du silence des nuits, par l'isolement et l'ennui ! Dieu vous en garde ; c'est une triste musique !

« Adieu ; les larmes qui me montent aux yeux me feraient vous écrire des choses qui vous attristeraient encore. Mais je vais tâcher de me libérer, et je ne manquerai pas d'aller vous

faire une visite, si courte qu'elle soit, fût-ce en hiver. Je n'ai pas besoin du soleil ; il fait toujours soleil là où je vous vois.

« Adieu. »

« Dimanche, midi, 22 février 1863.

« Mon cher Humbert,

« Je vais répondre en peu de mots à vos questions. J'ai décidément rompu avec l'Opéra pour les *Troyens* et j'ai accepté les propositions du directeur du Théâtre-Lyrique. Il s'occupe, en ce moment, à faire des engagements pour composer ma troupe, mon orchestre et mes chœurs. On commencera les répétitions au mois de mai prochain pour pouvoir donner l'ouvrage en décembre.

« Je suis toujours malade ; ma névralgie a été augmentée, à un point que je ne saurais dire, par un affreux chagrin que je viens d'avoir encore à subir. Il y a huit jours, j'eusse été incapable de vous écrire. Je commence à prendre des forces, et je résisterai encore à cette épreuve. J'ai eu le cœur arraché par lambeaux.

« Mes amis et mes amies semblent heureusement s'être donné le mot pour m'entourer de soins et de tendres attentions (sans rien savoir), et la Providence m'a envoyé de la musique à faire...

« Adieu, cher ami, je n'ai que le temps de m'habiller. L'orchestre a bien répété hier ; je crois qu'il sera superbe.

« Je vous embrasse de tout ce qui me reste de cœur. »

« 3 mars 1863.

« Cher ami, vous avez bien fait de m'envoyer votre manuscrit ; je ferai ce que vous me demandez, et de tout mon cœur, je vous jure.

« Vos suppositions, au sujet de la cause de mon chagrin, sont heureusement fausses. Hélas ! oui, mon pauvre Louis m'a cruellement tourmenté ; mais je lui ai si complètement pardonné ! Nous avons l'un et l'autre réalisé notre programme.

Depuis trois mois, ces tourments-là sont finis. Louis est remonté sur un vaisseau ; il espère être bientôt capitaine. Il est maintenant au Mexique, prêt à repartir pour la France où il sera dans un mois.

« C'est encore d'un amour qu'il s'agit. Un amour qui est venu à moi souriant, que je n'ai pas cherché, auquel j'ai résisté même pendant quelque temps ; mais l'isolement où je vis, et cet inexorable besoin de tendresse qui me tue, m'ont vaincu ; je me suis laissé aimer, puis j'ai aimé bien davantage, et une séparation volontaire des deux parts est devenue nécessaire, forcée ; séparation complète, sans compensation, absolue comme la mort... Voilà tout. Et je guéris peu à peu ; mais la santé est si triste.

« N'en parlons plus.

« Je serais fort anxieux en ce moment, si je pouvais l'être encore, au sujet de l'arrivée de ma Didon. Madame Charton-Demeurs est en mer, revenant de la Havane, et j'ignore si elle accepte les propositions que lui a faites le directeur du Théâtre-Lyrique ; et sans elle l'exécution des *Troyens* est impossible. Enfin, qui vivra verra. Mais la Cassandre ? On dit qu'elle a de la voix et un sentiment assez dramatique. Elle est encore à Milan ; c'est une dame Colson, que je ne connais pas. Comment dirait-elle cet air que madame Charton dit si bien :

Malheureux roi ! dans l'éternelle nuit,  
C'en est donc fait, tu vas descendre.  
Tu ne m'écoutes pas, tu ne veux rien comprendre,  
Malheureux peuple, à l'horreur qui me suit.

« Mais madame Charton ne peut pas jouer deux rôles, et celui de Didon est encore le plus grand et le plus difficile.

« Faites des vœux, cher ami, pour que mon indifférence pour tout devienne complète, car pendant les huit ou neuf mois de préparatifs que les *Troyens* vont nécessiter, j'aurais cruellement à souffrir si je me passionnais encore.

« Adieu ; quand j'aperçois sur ma table, en me levant, votre chère écriture, je suis rasséréiné pour le reste du jour. Nel'oubliez pas.

« A vous. »

« 30 mars 1863.

« Mon cher Humbert,

« Je n'ai que le temps de vous remercier de votre lettre, que je viens de recevoir. Je pars tout à l'heure pour Weimar, et, en outre, je suis dans une crise de douleurs si violentes, que je ne puis presque pas écrire. J'espère que je pourrai vous donner de bonnes nouvelles de la *Béatrice* allemande. L'intendant m'a écrit, il y a trois jours, que tout va bien.

« Dimanche dernier, au sixième concert du Conservatoire, madame Viardot et madame Van-Denheuvcl ont chanté le duo « Nuit paisible » devant ce public ennemi des vivants et si plein de préventions. Le succès a été foudroyant ; on a redemandé le morceau ; la salle entière applaudissait. A la seconde fois, il y a eu une interruption par les dames émues à l'endroit :

Tu sentiras couler les tiennes à ton tour  
Le jour où tu verras couronner ton amour.

Cela fait un tapage incroyable.

« Je laisse le directeur du Théâtre-Lyrique occupé à faire les engagements pour les *Troyens*. C'est la Didon qui demande une somme folle qui nous arrête. La Cassandre est engagée.

« Adieu, cher bon ami.

« Mon Dieu, que je souffre donc ! Et je n'ai pas le temps pourtant.

« Adieu encore. »

« Paris, 9 mai 1863.

« Cher ami,

« Je suis ici depuis dix jours. J'ai reçu votre lettre ce matin ; j'allais vous répondre longuement (j'ai tant de choses à vous dire !), quand il m'a fallu aller à l'Institut. J'en reviens très fatigué et très souffrant ; je ne prends que le temps de vous e voyer dix lignes, puis je vais me coucher jusqu'à six heures. Vous ai-je raconté mon pèlerinage à Lowenberg, l'exécution de

mes symphonies par l'orchestre du prince de Hohenzollern ? Je ne sais.

« Le matin de mon départ, ce brave prince m'a dit en m'embrassant : « Vous retournez en France, vous y trouverez des gens qui vous aiment..., dites-leur que je les aime. »

« Ah ! j'ai eu une furieuse émotion le jour du concert, quand après l'adagio (la scène d'amour) de *Roméo et Juliette*, le maître de chapelle, tout lacrymant, s'est écrié en français : « Non, non, non, il n'y a rien de plus beau ! » Alors tout l'orchestre de se lever debout, et les fanfares de retentir, et un immense applaudissement... Il me semblait voir luire dans l'air le sourire serein de Shakespeare, et j'avais envie de dire : « Father, are you content ? »

« Je crois vous avoir raconté le succès de *Béatrice* à Weimar.

« Rien encore de commencé pour les *Troyens*, une question d'argent arrête tout. Puisque vous désirez connaître cette grosse partition, je ne puis résister au désir de vous l'envoyer. J'ai donc donné à relier ce matin une bonne épreuve, et vous l'aurez d'ici à huit à dix jours. Non, tout ne se passe pas à Troie. C'est écrit dans le système des *Histoires* de Shakespeare, et vous y retrouverez même, au dénouement, le sublime : *Oculisque errantibus alto, quasivit cœlo lucem ingemitque repertâ*. Seulement je vous prie, cher ami, de ne pas laisser sortir de vos mains cet exemplaire, l'ouvrage n'étant pas publié.

« Je pars le 15 juin pour Strasbourg, où je vais diriger l'*Enfance du Christ* au Festival du Bas-Rhin, le 22.

« Le 1<sup>er</sup> août, je repartirai pour Bade où nous allons remonter *Béatrice*.

« Le prince de Hohenzollern m'a donné sa croix. Le grand-duc de Weimar a voulu absolument écrire à sa cousine la duchesse de Hamilton (à mon sujet) une lettre destinée à être mise sous les yeux de l'Empereur. La lettre a été lue, et l'on m'a fait venir au ministère, et j'ai dit tout ce que j'avais sur le cœur, sans gazer, sans ménager mes expressions, et l'on a été forcé de convenir que j'avais raison, et... il n'en sera que cela. Pauvre grand-duc ! il croit impossible qu'un souverain ne s'intéresse pas aux arts... Il m'a bien grondé de ne plus vouloir rien faire. « Le bon Dieu,



m'a-t-il dit, ne vous a pas donné de telles facultés pour les laisser inactives. »

« Il m'a fait lire les *Troyens*, un soir à la cour, devant une vingtaine de personnes comprenant bien le français. Cela a produit beaucoup d'effet.

« Adieu, cher ami, rappelez-moi au souvenir de madame Ferrand et de votre frère.

« Je suis malade et avide de sommeil.

« A vous. »

« Paris, 4 juin 1863.

« Cher bon ami,

« Nous voilà enfin, Carvalho et moi, attelés à cette énorme machine des *Troyens*. J'ai lu la pièce, il y a trois jours, au personnel assemblé du Théâtre-Lyrique, et les répétitions des chœurs vont commencer. Les négociations entamées avec madame Charton-Demeurs ont abouti; *elle est engagée* pour jouer le rôle de Didon. Cela fait un grand remue-ménage dans le monde musical de Paris. Nous espérons pouvoir être prêts au commencement de décembre. Mais j'ai dû consentir à laisser représenter les trois derniers actes seulement, qui seront divisés en cinq et précédés d'un prologue que je viens de faire, le théâtre n'étant ni assez riche ni assez grand pour mettre en scène la *Prise de Troie*. La partition paraîtra néanmoins telle que vous l'avez, avec un prologue en plus. Plus tard, nous verrons si l'Opéra ne s'avisera pas de donner la *Prise de Troie*.

« Adieu, cher ami, portez-vous bien. »

« Paris, 27 juin 1863.

« Cher ami,

« J'arrive de Strasbourg moulu, ému... *L'Enfance du Christ*, exécutée devant un vrai *peuple*, a produit un effet immense. La salle, construite *ad hoc* sur la place Kléber, contenait huit mille cinq cents personnes, et néanmoins on entendait de partout. On a pleuré, on a acclamé, interrompu involontairement plusieurs

morceaux. Vous ne sauriez vous imaginer l'impression produite par le chœur mystique de la fin : « O mon âme ! » C'était bien là l'extase religieuse que j'avais rêvée et ressentie en écrivant. Un chœur sans accompagnement de deux cents hommes et de deux cents cinquante jeunes femmes, exercés pendant trois mois. On n'a pas baissé d'un demi-quart de ton. On ne connaît pas ces choses-là à Paris. Au dernier *Amen*, à ce pianissimo, qui semble se perdre dans un lointain mystérieux, une acclamation a éclaté à nulle autre comparable ; seize mille mains applaudissaient. Puis une pluie de fleurs... et des manifestations de toute espèce. Je vous cherchais de l'œil dans cette foule.

« J'étais bien malade, bien exténué par mes douleurs névralgiques... il faut tout payer... Comment vont les vôtres (douleurs) ? Vous paraissez bien souffrant dans votre dernière lettre. Donnez-moi de vos nouvelles *en trois lignes* :

« Me voilà replongé dans la double étude de *Béatrice* et des *Troyens*. Madame Charton-Demeurs s'est passionnée pour son rôle de Didon à en perdre le sommeil. Que les dieux la soutiennent et l'inspirent : *Dé morientis Elyssæ* ! Mais je ne cesse de lui répéter : « N'ayez peur d'aucune de mes audaces, et ne pleurez pas ! » Malgré l'avis de Boileau, *pour me tirer des pleurs il ne faut pas pleurer*.

« A vous. »

« Mardi, 28 juillet 1863.

« Quelle belle chose que la poste ! Nous causons ensemble à distance, pour quatre sous. Y a-t-il rien de plus charmant ? Mon fils est arrivé hier du Mexique, et comme il a obtenu un congé de trois semaines, je l'emmène avec moi à Bade. Ce pauvre garçon n'est jamais à Paris quand on y exécute quelque chose de mes ouvrages. Il n'a entendu en tout qu'une exécution du *Requiem* quand il avait douze ans. Figurez-vous sa joie d'assister aux deux représentations de *Béatrice*.

« Il va repartir pour la Vera-Cruz en quittant Bade, mais il sera de retour au mois de novembre pour la première des *Troyens*.

« Non, il ne s'agissait pas de répéter le trio « Je vais d'un cœur aimant », qui est parfaitement su ; il s'agissait de travailler les *Troyens*, et j'avais ce jour-là Didon, — Anna, — et Ascagne. Ces dames savent maintenant leur rôle ; mais c'est dans un mois seulement que tout le monde répétera *chaque jour*. J'ai vendu la partition à l'éditeur *Choudens* quinze mille francs. C'est bon signe quand on achète d'avance.

« M<sup>me</sup> Charton sera une superbe Didon. Elle dit admirablement tout le dernier acte ; à certains passages, comme celui-ci :

Esclave elle l'emporte en l'éternelle nuit,

elle arrache le cœur.

« Seulement, quand elle veut faire des nuances de pianissimo, elle a quelques notes qui baissent, et je me fâche pour l'empêcher de chercher de pareils effets, trop dangereux pour sa voix.

« Je me suis fait deux ennemies de deux amies (M<sup>me</sup> Viardot et M<sup>me</sup> Stoltz), qui, toutes les deux, prétendaient au trône de Carthage. *Fuit Troja*... Les chanteurs ne veulent pas reconnaître du temps l'irréparable outrage.

« Adieu, cher ami, je pars dimanche. »

« Dimanche matin, Octobre 1863.

« Je reçois votre lettre, et j'ai le temps de vous dire que les répétitions des *Troyens* ont un succès foudroyant. Hier je suis sorti du théâtre si bouleversé, que j'avais peine à parler et à marcher.

« Je suis fort capable de ne pas vous écrire le soir de la représentation ; je n'aurai pas ma tête.

« Adieu. »

« Jeudi, 5 novembre 1863.

« Mon cher Humbert,

« Succès magnifique ; émotion profonde du public, larmes, applaudissements interminables, et *un sifflet* quand on a pro-

clamé mon nom à la fin. Le *septuor* et le *duo d'amour* ont bouleversé la salle; on a fait répéter le *septuor*. M<sup>me</sup> Charton a été superbe; c'est une vraie reine; elle était transformée; personne ne lui connaissait ce talent dramatique. Je suis tout étourdi de tant d'embrassades. Il me manquait votre main.

« Adieu.

« Mille amitiés. »

« 10 novembre 1863.

« Mon cher Humbert,

« Je vous enverrai plus tard une liasse de journaux qui parlent des *Troyens*; je les étudie. L'immense majorité donne à l'auteur d'enivrants éloges.

« La troisième représentation a eu lieu hier, avec plus d'ensemble et d'effet que les précédentes. On a redemandé encore le *septuor*, et une partie de l'auditoire a redemandé le *duo d'amour*, trop développé pour qu'on puisse le redire. Le dernier acte, l'air de Didon, « *Adieu frère cité* », et le chœur des prêtres de Pluton, qu'un de mes critiques appelle le *De profundis du Tartare*, ont produit une immense sensation. M<sup>me</sup> Charton a été d'un pathétique admirable. Je commence seulement aujourd'hui à reprendre, comme la reine de Carthage, le *calme et la sérénité*. Toutes ces inquiétudes, ces craintes, m'avaient brisé. Je n'ai plus de voix; je puis à peine faire entendre quelques mots.

« Adieu, cher ami; ma joie redouble en songeant qu'elle devient vôtre.

« Mille amitiés dévouées. »

« Paris, 4 mai 1864.

« Comment vous trouvez-vous, cher ami; comment la nuit, comment le jour? Je profite de quelques heures de répit que me laissent aujourd'hui mes douleurs pour m'informer des vôtres.

Il fait froid, il pleut, je ne sais quoi de tristement prosaïque plane dans l'air. Une partie de notre petit monde musical (je suis de celle-là) est triste; l'autre partie est gaie, parce que

Meyerbeer vient de mourir. Nous devons dîner ensemble la semaine dernière; ce rendez-vous a été manqué.

« Si nous pouvions causer, il me semble que tout près de votre fauteuil je vous ferais oublier vos souffrances. La voix, le regard ont une certaine puissance que le papier n'a pas. Avez-vous au moins devant vos fenêtres des fleurs et des frondaisons nouvelles? Je n'ai rien que des murs devant les miennes. Du côté de la rue, un roquet aboie depuis une grande heure, un perroquet glapit, une perruche contrefait le cri des moineaux; du côté de la cour chantent des blanchisseuses et un autre perroquet crie sans relâche : Portez... arrm ! Que faire? la journée est bien longue. Mon fils est retourné à son bord, il repartira de Saint-Nazaire pour le Mexique dans huit jours. Il lisait l'autre semaine quelques-unes de vos lettres et me félicitait d'être votre ami. C'est un brave garçon dont le cœur et l'esprit se développent tard, mais richement. Heureusement pour moi, j'ai des voisins, presque à ma porte (musiciens lettrés), qui sont pleins de bonté; je vais souvent chez eux le soir, on me permet de rester étendu sur un canapé et d'écouter les conversations sans y prendre trop de part. Il n'y vient presque jamais d'imbéciles; mais quand cela arrive, il est convenu que je puis m'en aller sans rien dire. Je n'ai pas eu de rage de musique depuis longtemps; d'ailleurs, Th. Ritter joue en ce moment les cinq concertos de Beethoven avec un délicieux orchestre tous les quinze jours, et je vais écouter ces merveilles. Notre *Harold* vient d'être encore donné avec grand succès à New-York... Qu'est-ce qui passe par la tête de ces Américains? Adieu; ne m'écrivez que six lignes pour ne pas vous fatiguer. »

« Paris, 18 août 1864.

« Mon cher Humbert,

« Je n'ai pas quitté Paris; mon fils est venu y passer quinze jours près de moi. J'étais absolument seul, ma belle-mère étant aux eaux de Luxeuil, et mes amis étant tous partis, qui pour la Suisse, qui pour l'Italie, etc., etc.

« J'allais vous écrire quand votre lettre est arrivée. Ce qui a donné du prix à cette croix d'officier, c'est la lettre charmante par laquelle, contrairement à l'usage, le maréchal Vaillant me l'a annoncée. Deux jours après, il y a eu un grand dîner au ministère, où tout ce monde officiel, et le ministre surtout, m'ont fait mille prévenances. Ils avaient l'air de me dire : « Excusez-nous de vous avoir oublié. » Il y a, en effet, vingt-neuf ans que je fus nommé chevalier. Aussi Mérimée, en me serrant la main, m'a-t-il dit : « Voilà la preuve que je n'ai jamais été ministre. »

« Les félicitations me pleuvent, parce qu'on sait bien que je n'ai jamais rien demandé en ce genre. Mais c'est un miracle qu'on ait songé à un sauvage qui ne demandait rien.

« Je suis toujours malade, au moins de deux jours l'un. Pourtant il me semble souffrir moins depuis quelques jours. — Oui, on m'a parlé dernièrement de reprendre les *Troyens* ; mais cela est fort loin de me sourire, et je me suis hâté d'en prévenir M<sup>me</sup> Charton-Demeurs, afin qu'elle n'accepte pas les offres qu'on va lui faire. Ce Théâtre-Lyrique est impossible, et son directeur, qui se pose toujours en collaborateur, plus impossible encore.

« Adieu, très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

« P.-S. — Un coup, très facile à prévoir, de la Providence : Scudo, mon ennemi enragé de la *Revue des Deux Mondes*, est devenu fou. »

« Paris, 28 octobre 1864.

« Mon cher Humbert,

« La monotonie de mon existence a été un peu animée il y a trois jours. M<sup>me</sup> Erard, M<sup>me</sup> Spontini et leur nièce m'avaient prié de leur lire, un matin où je serais libre, l'*Othello* de Shakespeare. Nous avons pris rendez-vous, on a sévèrement interdit la porte du château de la Muette, qu'habitent ces dames ; tous les bourgeois et crélins qui auraient pu nous troubler ont été consignés, et j'ai lu le chef-d'œuvre d'un bout à l'autre, en me livrant comme si j'eusse été seul. Il n'y avait que six personnes pour auditoire, et toutes ont pleuré splendidement.

« Mon Dieu, quelle foudroyante révélation des abîmes du cœur humain ! quel ange sublime que cette Desdemona ! quel noble et malheureux homme que cet Othello ! et quel affreux démon que cet Iago ! Et dire que c'est une créature de notre espèce qui a écrit cela ! Comme nous nous électriserions tous les deux, si nous pouvions lire ensemble ces sublinités de temps en temps !

« Il faut une longue étude pour se bien mettre au point de vue de l'auteur, pour bien comprendre et suivre les grands coups d'aile de son génie. Et les traducteurs sont de tels ânes ! J'ai corrigé sur mon exemplaire je ne sais combien de bévues de M. Benjamin Laroche, et c'est encore celui-ci qui est resté le plus fidèle et le moins ignorant.

« Liszt est venu passer huit jours à Paris ; nous avons dîné ensemble deux fois, et toute conversation musicale ayant été prudemment écartée, nous avons passé quelques heures charmantes. Il est reparti pour Rome, où il joue de la *musique de l'avenir* devant le Pape qui se demande ce que cela veut dire.

« Le succès de *Roland à Roncevaux*, à l'Opéra, dépasse (comme recette) tout ce qu'on a jamais vu. C'est une œuvre de mauvais amateur, d'une platitude incroyable ; l'auteur ne sait rien ; aussi est-il épouvanté de sa chance. Mais la légende est admirable, et il a su en tirer parti. L'Empereur est allé l'entendre deux fois dans la même semaine ; il a fait venir l'auteur (1) dans sa loge, il a donné le ton à la critique, le chauvinisme lui a fait l'application du nom de Charlemagne, et allez donc !

« Commedianti ! Shakespeare a bien raison : *The world is a theater*. Quel bonheur de n'avoir pas été obligé de rendre compte de cette chose !

« Vous savez que notre bon Scudo, mon insulteur de la *Revue des Deux Mondes*, est mort ; mort fou furieux. Sa folie, à mon avis, était manifeste depuis plus de quinze ans.

« La mort a du bon, beaucoup de bon, il ne faut pas médire d'elle.

« Adieu cher, très cher ami, puisque nous vivons encore, ne

(1) M. Mermet est fils d'un général du premier empire.

restons jamais bien longtemps sans nous dire ce que nous devenons.

« Votre dévoué. »

« Paris, 23 décembre 1864.

« Cher ami,

« Je ne connaissais pas la lettre de Glück. Où diable l'avez-vous trouvée?

« Il en fut toujours ainsi partout. Beethoven a été bien plus insulté encore que Glück. Weber et Spontini ont eu le même honneur. M. de Flotow, auteur de *Martha*, n'a eu que des panégyristes. Ce plat opéra est joué dans toutes les langues, sur tous les théâtres du monde. Je suis allé l'autre jour entendre la ravissante petite Patti qui jouait *Martha*; en sortant de là, il me semblait être couvert de puces comme quand on sort d'un pigeonnier; et j'ai fait dire à la merveilleuse enfant que je lui pardonnais de m'avoir fait entendre une telle platitude, mais que je ne pouvais faire davantage.

« Heureusement, il y a là-dedans le délicieux air Irlandais « *The last rose of summer* » qu'elle chante avec une simplicité poétique qui suffirait presque, par son doux parfum, à désinfecter le reste de la partition.

« Je vais transmettre à Louis vos félicitations, et il y sera bien sensible, car il a lu de vos lettres, et il m'a, lui aussi, félicité d'avoir un ami tel que vous.

« Adieu. »

« 17 janvier 1866.

« Mon cher Humbert,

« Je vous écris ce soir, je suis seul là au coin de mon feu. Louis m'a averti ce matin de son arrivée en France et m'a parlé de vous. Il a lu quelques-unes de vos lettres, et il apprécie votre haute amitié pour son père. Mais de plus, c'est que j'ai été violemment agité ce matin. On remonte *Armide* au Théâtre-Lyrique et le directeur m'a prié de présider à ces études, si peu faites pour son monde d'épiciers.



« Madame Charton-Demeurs, qui joue ce rôle écrasant d'Armide, vient maintenant chaque jour répéter avec M. Saint-Saëns, un grand pianiste, un grand musicien qui connaît son Glück presque comme moi. C'est quelque chose de curieux de voir cette pauvre femme patauger dans le sublime, et son intelligence s'éclairer peu à peu. Ce matin, à l'acte de la Haine, Saint-Saëns et moi nous nous sommes serré la main... nous étouffions. Jamais homme n'a trouvé des *accents* pareils. Et dire que l'on blasphème ce chef-d'œuvre partout, en l'admirant autant qu'en l'attaquant; on l'éventre, on l'embourbe, on le vilipende, on l'insulte partout, les grands, les petits, les chanteurs, les directeurs, *les chefs d'orchestre*, les éditeurs..... tous!

Oh! les misérables!

O ciel! quelle horrible menace!

Je frémis, tout mon sang se glace!

Amour, puissant amour, viens calmer mon effroi,

Et prends pitié d'un cœur qui s'abandonne à toi.

« Ceci est d'un autre monde. Que j'aurais voulu vous voir là! Croiriez-vous que depuis qu'on m'a ainsi replongé dans la musique, mes douleurs ont peu à peu disparu? Je me lève maintenant chaque jour, comme tout le monde. Mais je vais en avoir de cruelles à endurer avec les autres acteurs, et surtout avec le chef d'orchestre. Ce sera pour le mois d'avril.

« Madame Fornier m'écrivait dernièrement qu'un monsieur qu'elle avait rencontré à Genève lui avait parlé avec une grande chaleur de nos *Troyens*... — Tant mieux. Mais il vaudrait mieux pour moi avoir fait une vilénie d'Offenbach. — Que vont dire d'Armide ces crapauds de Parisiens?...

« Adieu.

« Pourquoi vous ai-je écrit cela? C'est une expansion que je n'ai pu contenir. Pardonnez-moi.

« 8 mars 1866.

« Mon cher Humbert,

« Je vous répons ce matin seulement, parce que je voulais vous parler de ce qui s'est passé hier à un grand concert extra-

ordinaire, donné avec les prix triplés, au cirque Napoléon, au bénéfice d'une société de bienfaisance, sous la direction de Pasdeloup.

« On y jouait pour la première fois le septuor des *Troyens*. Madame Charton chantait; il y avait cent cinquante choristes et le grand bel orchestre ordinaire. A l'exception de la Marche de *Lohengrin* de Wagner, tout le programme a été terriblement mal accueilli par le public. — L'ouverture du *Prophète* de Meyerbeer a été sifflée à outrance; les sergents de ville sont intervenus pour expulser les siffleurs...

« Enfin est venu le septuor. Immenses applaudissements; cris de bis. Meilleure exécution la seconde fois. On m'aperçoit sur mon banc, où je m'étais hissé pour mes trois francs (on ne m'avait pas envoyé un seul billet); alors nouveaux cris, rappels, les chapeaux, les mouchoirs s'agitent: « Vive Berlioz! levez-vous, on veut vous voir! » Et moi de me cacher de mon mieux! A la sortie, on m'entoure sur le boulevard. Ce matin, je reçois des visites, et une charmante lettre de la fille de Legouvé.

« Liszt y était, je l'ai aperçu du haut de mon estrade; il arrive de Rome, et ne connaissait rien des *Troyens*. Pourquoi n'étiez-vous pas là? Il y avait au moins trois mille personnes. Autrefois cela m'eût donné une grande joie...

« C'était d'un effet grandiose; surtout le passage, avec ces bruits de la mer, que le piano ne peut pas rendre,

Et la mer endormie  
Murmure en sommeillant les accords les plus doux.

« J'en ai été remué profondément. Mes voisins de l'amphithéâtre, qui ne me connaissaient pas, en apprenant que j'étais l'auteur de la chose, me serraient les mains et me disaient toutes sortes de remerciements... curieux. Que n'étiez-vous là?... C'est triste, mais c'est beau!

Regina gravi jamdudum saucia curâ.

« Après avoir répété dix fois *Armide* avec madame Charton,

le Théâtre-Lyrique a renoncé au projet de remonter ce chef-d'œuvre, et on a rompu l'engagement de la cantatrice. Carvalho n'avait pas assez d'argent pour faire faire les décors... Miseria!

« Adieu! cher ami!

« A vous. »

« 10 novembre 1866.

« Mon cher Humbert,

« Votre petite lettre, ce matin, est tombée au milieu d'une de mes crises de douleurs que rien ne peut conjurer. Je vous écris donc de mon lit, en m'interrompant pour me frotter la poitrine et le ventre. Je vous remercie pourtant; vos lignes me font toujours tant de bien, que le remède eût été bon en tout autre moment.

« Les études d'*Alceste* m'avaient un peu remonté. Jamais le chef-d'œuvre ne m'avait paru si grandement beau, et jamais, sans doute, Glück ne s'est entendu aussi dignement exécuté. Il y a toute une génération qui entend cette merveille pour la première fois, et qui se prosterne avec amour devant l'inspiration du maître. J'avais, l'autre jour, auprès de moi dans la salle, une dame qui pleurait avec explosion et attirait sur elle l'attention du public. J'ai reçu une foule de lettres de remerciements pour mes soins donnés à la partition de Glück. Perrin veut maintenant remonter *Armide*. Ingres n'est pas le seul de nos confrères de l'Institut qui viennent habituellement aux représentations d'*Alceste*; la plupart des peintres et des statuaires ont le sentiment de l'antique, le sentiment du beau que la douleur ne déforme pas.

« La reine de Thessalie est encore une Niobé. Et pourtant dans son air final du second acte :

Ah! malgré moi mon faible cœur partage...

l'expression est portée à un tel degré, que cela donne une sorte de vertige.

« Je vais vous envoyer la petite partition (nouvelle), vous

pourrez aisément la lire, et cela vous fera passer quelques bons moments.

« Adieu, je n'en puis plus. »

« 11 juin 1867.

« Cher ami,

« Je vous remercie de votre lettre, elle m'a fait grand bien. Oui, je suis à Paris, mais toujours si malade que j'ai à peine en ce moment la force de vous écrire. Je suis malade de toutes manières, l'inquiétude me tourmente. Louis est toujours dans les parages du Mexique, et je n'ai pas de ses nouvelles depuis longtemps; et je crains tout de ces brigands de Mexicains.

« L'Exposition a fait de Paris un enfer. Je ne l'ai pas encore visitée. Je puis à peine marcher, et maintenant il est très difficile d'avoir des voitures. Hier il y avait grande fête à la cour; j'étais invité, mais au moment de m'y rendre, je ne me suis pas senti la force de m'habiller.

« Je vois bien que vous n'êtes pas plus vaillant que moi, et je vous remercie mille fois d'avoir la bonté de me donner de temps en temps de vos nouvelles.

« Je vous écrivais ces quelques lignes au Conservatoire où devait se réunir le jury dont je fais partie pour le concours de composition musicale de l'Exposition. On m'a interrompu pour entrer en séance et donner le prix. On avait entendu les jours précédents cent quatre cantates, et j'ai eu le plaisir de voir couronner (à l'unanimité) celle de mon jeune ami *Camille Saint-Saëns*, l'un des plus grands musiciens de notre époque. Vous n'avez pas lu les nombreux journaux qui ont parlé de ma partition de *Roméo et Juliette* à propos de l'opéra de Gounod, et cela d'une façon peu agréable pour lui. C'est un succès dont je ne me suis pas mêlé et qui ne m'a pas peu étonné.

« J'ai été sollicité vivement, il y a quelques jours, par des Américains d'aller à New-York, où je suis, disent-ils, populaire. On y a joué cinq fois l'an dernier notre symphonie d'*Harold en Italie*, avec un succès qui est allé croissant et des applaudissements *viennois*.

« Je suis tout ému de notre séance du jury! Comme Saint-

Saëns va être heureux! J'ai couru chez lui lui annoncer la chose, il était sorti avec sa mère. C'est un maître et un pianiste foudroyant. Enfin! voilà donc une chose de bon sens faite dans notre monde musical. Cela m'a donné de la force; je ne vous aurais pas écrit si longuement, sans cette joie.

« Adieu, cher ami. Je vous serre la main. »

« 30 juin 1867.

« Mon cher Humbert,

« Une douleur terrible vient de me frapper; mon pauvre fils, capitaine d'un grand navire à trente-trois ans, vient de mourir à la Havane. »

« Lundi, 15 juillet 1867.

« Cher incomparable ami,

« Je vous écris quelques mots comme vous le désirez, mais c'est bien mal à moi de vous attrister. Je souffre tant de la recrudescence de ma névralgie intestinale, qu'il n'y a presque plus moyen de rester vivant. Je n'ai qu'à peine l'intelligence nécessaire pour m'occuper des affaires de mon pauvre Louis, dont les agents de la Compagnie Transatlantique m'entretiennent. Un de ses amis, heureusement, m'aide dans tout cela. Merci de votre lettre qui m'a fait du bien ce matin. Les douleurs absorbent tout; vous me pardonnerez; je sens bien que je suis stupide. Je ne songe qu'à dormir.

« Adieu, adieu. »

« 8 octobre 1867.

« Mon cher Humbert,

« Quand je souffre trop (et on souffre toujours trop), j'ai des distractions incroyables; vous êtes comme moi. Vous m'avez écrit le 27 septembre : je viens seulement, ce matin, de recevoir votre lettre, parce que vous l'avez adressée *rue des Colonnes, à Lyon*. Où diable aviez-vous la tête? Heureusement, l'administra-

tion de la poste n'est pas dépourvue d'intelligence ; elle a su me trouver rue de Calais, à Paris.

« Je suis sur le point de faire un vrai coup de tête. Madame la grande-duchesse Hélène de Russie était dernièrement à Paris ; elle m'a tant enguirlandé elle-même et par ses officiers, que j'ai fini par accepter ses propositions. Elle m'a demandé de venir à Saint-Pétersbourg le mois prochain pour y diriger six concerts du Conservatoire, dont l'un serait composé exclusivement de ma musique. Après avoir consulté plusieurs de mes amis, j'ai accepté, et j'ai signé un engagement. La gracieuse Altesse me paye mon voyage, aller et retour, me loge chez elle au palais Michel, me donne une de ses voitures et quinze mille francs. Je ne gagne rien à Paris. J'ai de la peine à joindre les deux bouts de ma dépense annuelle, et je me suis laissé aller à acquérir un peu d'aisance momentanée, malgré mes douleurs continuelles. Peut-être ces occupations musicales me feront-elles du bien au lieu de m'achever.

« J'ai refusé, en revanche, et avec obstination, les instances d'un entrepreneur américain qui est venu m'offrir 100,000 francs pour aller passer six mois à New-York. Alors ce brave homme, de colère, a fait faire ici mon buste en bronze et plus grand que nature, pour le placer dans une salle qu'il vient de faire construire en Amérique. Vous voyez que tout vient quand on a pu attendre et qu'on n'est à peu près plus bon à rien.

« Adieu, cher excellent ami ; je vous écrirai encore avant mon départ. Saluez pour moi madame Ferrand.

« Votre tout dévoué

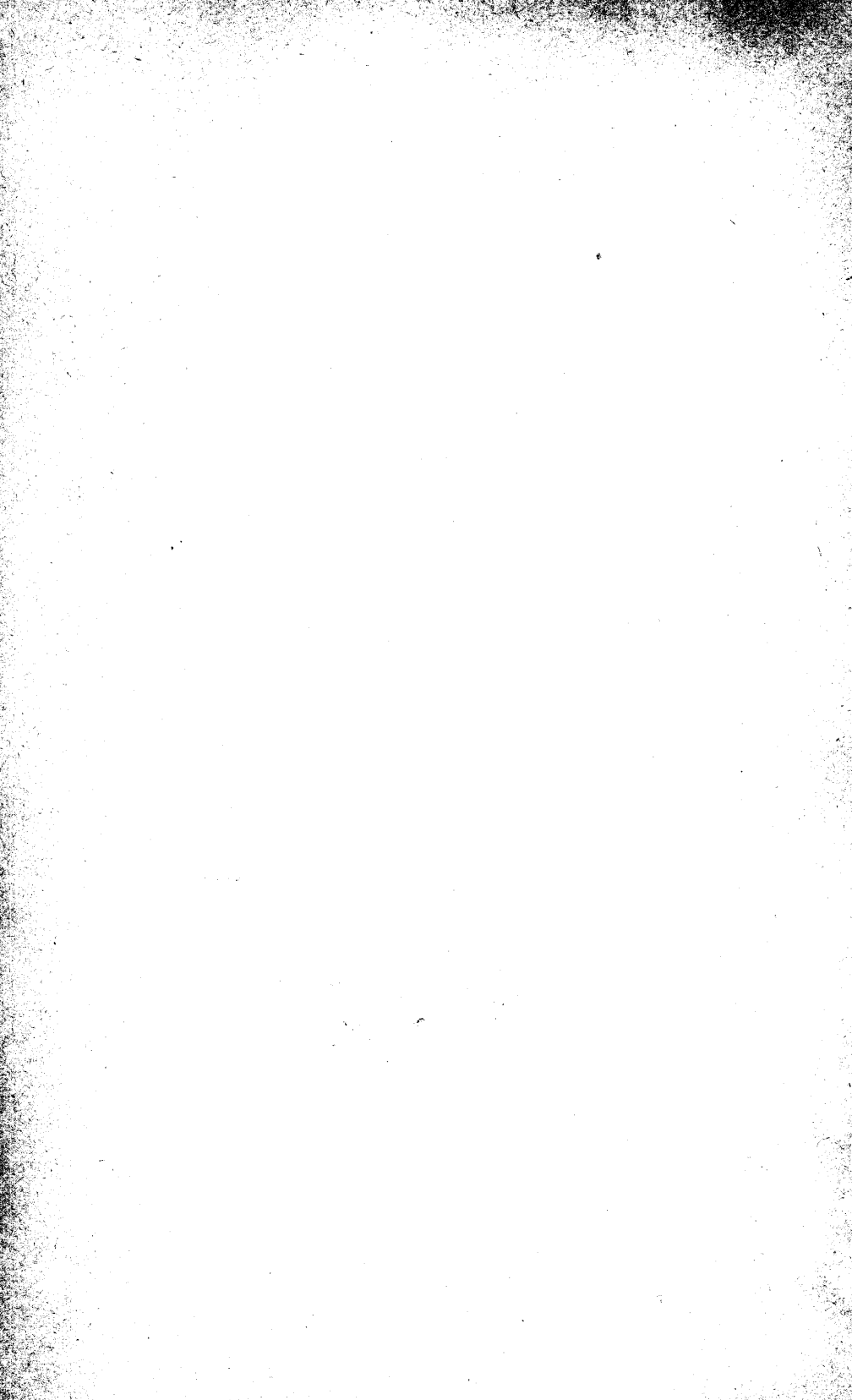
« HECTOR BERLIOZ. »

Ce voyage de Russie fut la dernière excursion de Berlioz à l'étranger, le dernier effort qu'il fit pour produire ses œuvres en public. La fatigue que lui causa l'organisation de ses concerts acheva de ruiner sa santé, déjà si ébranlée, et c'est presque mourant qu'il revint de Saint-Pétersbourg. Nélaton, qu'il consulta, ne lui cacha pas qu'il lui restait peu de temps à vivre.

Dès lors il traîna avec peine son existence, en proie à

d'atroces souffrances, que l'abus du laudanum ne parvenait pas à calmer. Tout travail lui était devenu à charge, et il ne semble pas que sa correspondance ait dû être bien active pendant ces derniers mois. Sauf de courts billets griffonnés à la hâte pour donner à Ferrand des nouvelles de sa santé, c'est à cette lettre où il annonce son départ pour la Russie que s'arrête cette longue correspondance, où, pendant près d'un demi-siècle, il a livré à son ami le secret de ses actions et mis son âme à nu, préparant, sans trop s'en douter, les matériaux qui vont servir à la postérité pour juger et apprécier l'homme.

Un séjour à Nice et à Monaco, une excursion à Grenoble, où ses compatriotes le couronnèrent de lauriers, ne purent le distraire de ses tourments. Le 8 mars 1869, il s'éteignit doucement, entouré d'amis dévoués, admirablement soigné par sa belle-mère, M<sup>me</sup> Récio, qui, depuis la mort de sa seconde femme, ne l'avait pas quitté. Paris lui fit de magnifiques funérailles ! Éclatant hommage rendu pour la première fois au génie du musicien qui entra dans l'immortalité !





Musiker vom Fach nicht vom Repertoire verdrängen. Als wenn die edle Himmelstochter, die Musica, sich als Zunft und Handwerk beschränken liesse! Jene Musikanten nun, überdies ärgerlich darüber, dass mehrere heuer hier eingereichte Opern als ungeeignet zurückgewiesen worden waren, organisirten eine förmliche Cabale, welche am Abend der ersten Aufführung tobte, lachte, zischte und alle möglichen Störungen versuchte. Die Oper schlug sich indessen dennoch durch; vom dritten Act an liessen die Zischer nach, der Schluss erfolgte ohne weitere Störung. Tags darauf stand aber in allen hiesigen Blättern, die Oper habe einen completen verdienten Fiasco gemacht, sie sei ein elendes Machwerk etc. Am Abend nach der ersten Aufführung fand die Wiederholung statt; die Zischer waren ausgeblieben; die Oper wurde mit Aufmerksamkeit angehört, jede Nummer beklatscht und die Sänger beinahe nach allen Stücken, nach den Actschlüssen und am Ende gerufen. Von dieser Satisfaction aber, die mir geworden, werden unsere Recensenten wahrscheinlich schweigen."

Meyerbeer antwortete am 17. März:

„Aus eigener Erfahrung weiss ich, von welchen unendlichen Zufälligkeiten der Erfolg eines dramatischen Werkes am ersten Abend der Aufführung abhängt, und kann mich daher das, was Sie, hochverehrter Herr, mir über die Aufnahme des ersten Abends Ihrer neuen Oper in Wien mittheilen, durchaus nicht schwankend machen über den günstigen Eindruck, den mir das Werk bei Durchlesung der Partitur hervorbrachte. Doch da der Herr General-Intendant von Küstner, wie Sie mir in Ihrem werthen Briefe schreiben, Ihnen schon früher die Annahme des Werkes verweigert hat, weil er das als Schauspiel längst gegebene Sujet für zu bekannt hält, so lässt sich um so weniger voraussetzen, dass er jetzt geneigter für die Annahme sein werde. Es scheint mir daher nicht in Ihrem Interesse, verehrter Herr, zu liegen, in diesem Augenblick die Sache zu befürworten.

Meine Mutter dankt recht herzlich für Ihre freundliche Erinnerung und trägt mir auf, Ihnen von ihrer Seite die angelegentlichsten Empfehlungen zu hinterbringen. Indem ich mich auch meinerseits Ihrem gütigen Andenken empfehle, bitte ich Sie, die erneute Versicherung ausgezeichnete Hochachtung zu genehmigen, womit ich zu verbleiben die Ehre habe

Ihr ganz ergebener  
Meyerbeer."

Wenige Monate nach dem Bonner Beethovenfeste, im November 1845, kam Berlioz nach Wien. Vesque ward von dessen geistvoller mit südlicher Romantik gesättigter Perönlichkeit unwiderstehlich gefesselt.

„Berlioz hat hier eingeschlagen,“ schreibt er im Jänner 1846, „gleichgiltig blieb niemand; er rief schreiende Feinde hervor, aber ebenso viele warme Freunde, worunter ich aufrichtig gehöre. Poesie und Technik ist dem Manne nicht abzusprechen. Seine Carnevals-Ouverture, der Gang zum Hochgericht, die Harald-Symphonie sind wirklich populär geworden; minder gefiel Romeo und Juliette. Die Harald-Symphonie habe ich für Clavier zu vier Händen arrangirt. David machte hier wenig, wer hätte das geglaubt! Die Noblesse und die Juden, die auf Berlioz schimpften, preisen zwar den David, aber ohne sehr warm zu werden. Einerseits ist seine Musik doch zu wenig Donizettisch, um diesen Laien zu gefallen, anderseits findet der Kenner zu wenig Tiefe, und so bleibt er zwischen zwei Sesseln.“

Die geknüpft freundschaftliche Beziehung zu Berlioz, der sich in Vesque's Hause besonders heimisch gefühlt, hat sich brieflich weitergesponnen.

Berlioz an Vesque:

Prague, 21 janvier 1846.

Mon cher ami,

J'aurais dû vous écrire plus tôt, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à mes *opérations* musicales, mais . . . per dire la verità, il y a un peu de paresse dans mon fait, et cela est si vrai que j'en ai honte ce soir et que je vous écris de toute la vitesse de ma plume, comme si cela devait rattraper le temps perdu (aussi vais-je faire vingt rätures).

Rien n'est plus aisé que de dire à des amis éloignés: „J'obtiens ici un succès fabuleux, incroyable, mirobolant; on est bien sûr que les correspondants ne pourront pas, de quelque temps au moins, vous donner un démenti; d'ailleurs, il en est de cela comme de la calomnie, *il en reste toujours quelque chose*. Pourtant cette fois, sans tomber dans le pathos mousseux, je vous dirai qu'il paraît, qu'on trouve généralement, qu'on est assez porté à croire, qu'il est presque certain, qu'on est d'avis, qu'il est probable, que personne n'a envie de nier, que l'opinion publique . . . . .



sérieusement, le succès de mon premier concert a été d'une spontanéité et d'une ardeur rares. Tous les Pragoïis que je connais m'assurent que jamais leur ville ne s'est montrée dans un tel état d'exaspération musicale.

Ils ont bissé trois morceaux; le docteur Ambros et Kittl prétendent que cela ne se fait ici pour la musique instrumentale. La Scène aux Champs et la Marche au Supplice surtout, ont produit une impression extraordinaire. L'exécution m'a paru remarquable, l'orchestre composé de la réunion des artistes du théâtre et des premiers élèves du Conservatoire, m'a étonné par la promptitude de sa conception et l'habileté de la plupart des instrumentistes. C'est peut-être la reconnaissance qui me fait parler ainsi, car la plupart des musiciens me traitent en Fétiche, en Manitou, en Grand Lama. Kittl assiste les répétitions à la tête des classes du Conservatoire qu'il amène pour étudier la manière de défricher des landes et l'art de se faire un chemin dans les broussailles. Quant au docteur Ambros, son bonheur est si complet qu'il est communicatif ou contagieux, et je suis vraiment heureux d'être venu à Prague, ne fût-ce que pour voir sa joie. Tomaschek s'est prononcé: un tiers pour, deux tiers contre. Il dit que je ne suis pas tout à fait fou, mais que peu s'en faut. On m'annonçait aussi à mon arrivée l'opposition d'un *journalier* musical qui ignore la musique, nommé Got ou God, lequel s'étant lancé tête baissée contre l'ouverture du Roi Lear qu'il entendit il y a un an, met son amour-propre à prouver qu'on ne peut rien comprendre à ce que je fais. Je ne sais pourtant pas le résultat du concert sur son opinion... et je dors néanmoins. Presque toute la noblesse de Prague assistait à la séance. Les dames n'ont pas épargné leurs mains aristocratiques. Enfin, tout va; il y a seulement un insecte dont je voudrais inutilement me débarrasser et qui me ronge tant qu'il peut: c'est le directeur du théâtre. Son privilège l'autorise à prendre douze pour cent sur les recettes des concerts, et quand la somme perçue est respectable, comme celle de lundi dernier, cette dîme devient écrasante. Que faire... comme à l'ordinaire, rendre à César ce qui n'est pas à César, *Sic nos non nobis* etc. Dimanche prochain, l'ultima academia, et le lendemain

partiremo per Vienna. En attendant que j'aie le plaisir de vous revoir, veuillez présenter mes respectueux hommages à Madame de Vesque et faire mes amitiés à toute votre volière de petits anges, de Chérubius, de Séraphins, sans oublier surtout la Séraphine Mlle Félicie, dont je baise la jolie main avec la courtoisie d'un chevalier de la table ronde.

Bien entendu que ma femme est de moitié dans tout cela et se rappelle à votre souvenir.

Adieu, adieu, adieu, avec les cadences les plus parfaites, usitées et inusitées:



H. Berlioz.

Paris, 2 juillet 1846.

Mon cher ami,

Votre bonne, aimable et affectueuse lettre m'a fait un plaisir extrême dont j'ai hâte de vous remercier. Je vous eusse déjà écrit il y a trois semaines pour vous rendre compte d'une démarche que j'ai faite auprès du directeur de l'Opéra-Comique, au sujet d'un livret que vous m'aviez confié; mais on est venu me relancer précisément alors pour écrire une cantate destinée aux fêtes d'inauguration du chemin de fer du Nord, et j'étais si pressé par le temps que j'ai dû passer trois nuits. Aussitôt la partition terminée, j'ai été obligé de partir pour Lille, où elle devait être et où elle a été exécutée avec tout le bonheur désirable. J'ai été fêté et sérénadé de toutes les façons. La ville de Lille est la plus musicale de la France.

Maintenant, me voilà plus tranquille et j'ai repris de plus belle mon travail sur la „Damnation de Faust” qui avance, mais qui est encore loin d'être terminé. J'aurai quelques difficultés pour l'exécution, très probablement, à cause de la guerre sans merci ni trêve que j'ai déclarée dans mes feuilletons à l'Opéra et surtout à la direction de ce grand imbécile de théâtre. Je suis archibrouillé avec Fillet et la Stoltz que j'ai pris le parti de secouer tous les deux d'une façon fort rude. Quant à l'autre directeur, celui de l'Opéra-Comique, je suis au mieux avec lui et votre affaire eût marché toute seule s'il avait cru la pièce représentable, mais après l'avoir lu il m'a déclaré qu'il ne pensait pas

qu'elle le fut en me témoignant le regret de ne pouvoir, par cette raison, profiter de la musique, sur le mérite de laquelle il s'en rapportait entièrement à mon opinion. Si vous étiez ici pendant un an au moins, les choses s'arrangeraient à merveille, d'autant plus qu'il est à court de bons ouvrages.

Je vous envoie ma réponse au président de la société philharmonique; veuillez y mettre l'adresse et la faire parvenir. Ma femme est toujours un peu souffrante; elle vous remercie bien de votre souvenir et nous parlons souvent ensemble de Madame Vesque et de votre charmante famille que nous aimons de tout notre cœur. Vous savez que je suis le chevalier déclaré de Mlle Félicie, donc je vous prie de me mettre à ses pieds très humblement.

Si vous pouvez voir Fischhof, vous m'obligerez de lui dire qu'il recevra dans peu une partition que je lui dois (la grande de la Fantastique) et dont l'envoi est encore retardé de quelques jours par l'imprimeur. Adieu, mon cher ami, quand vous pourrez, écrivez-moi une lettre un peu plus longue que la dernière et donnez-moi des nouvelles de nos meilleurs amis de Vienne, de Becher surtout, de Fischhof et du baron Lannoy. J'ai reçu dernièrement une lettre de Becher, mais il ne me dit rien de ce qui se passe musicalement à Vienne. Peut-être ne s'y passe-t-il rien. Ici nous avons des successions de mauvaises pièces, saupoudrées de mauvaises mélodies, accompagnées d'un mauvais orchestre, chantées par de mauvais chanteurs, écoutées par un mauvais public qui fort heureusement ne les écoute pas deux fois et les oublie au plus vite.

Adieu, encore une fois.

Votre tout dévoué corps et âme

H. Berlioz.

P. S. — Soyez assez bon pour me rappeler au souvenir de M. votre frère.

Londres, 27 novembre 1847.

Mon cher ami,

Je profite d'un instant de liberté que je ne retrouverais pas aisément pour répondre à votre charmante lettre. Je suis installé à Londres depuis trois semaines, et je vais y diriger l'orchestre du grand opéra anglais dont l'ouverture est fixée au 6 du mois prochain. Je suis également engagé par le directeur de ce théâtre pour donner quatre concerts composés exclusivement de

mes ouvrages. Vous voyez que je dois être fort occupé et préoccupé. Je suis heureux qu'il en soit ainsi, car je mourrais d'ennui sans cela, dans cette Babylone qui m'est encore inconnue et où je suis seul. J'y ai pourtant éprouvé dernièrement une grande émotion musicale en entendant „l'Elie" de Mendelssohn. C'est admirablement grand et beau. Nous avons tous ressenti bien vivement la perte de cet éminent artiste; c'est un rude coup que la mort a frappé sur notre art. J'apprends que vous montez à Vienne son dernier ouvrage pour le concert annuel du Manège; je crois que vous l'admirez autant que moi. Car si je ne me trompe, nous avons tous les deux une manière de sentir la musique assez peu dissemblable. Madame Barth-Hasselt m'avait écrit à Paris avant mon départ; je lui ai répondu d'ici en lui envoyant des propositions du directeur de Drurylane pour venir chanter ici l'opéra anglais, je n'ai point encore eu de ses nouvelles. Si vous pouvez en avoir, veuillez me les transmettre.

Soyez assez bon pour vous informer aussi auprès de Staudigl de ses intentions, et savoir si nous pouvons toujours compter sur lui. Il a promis de venir pour cette saison, on l'attend tous les jours et il n'arrive pas! Cela est d'autant plus grave pour l'opéra anglais que Pischek, désolé de la perte de sa femme, a écrit qu'il ne fallait pas compter sur lui cette année.

Pardonnez-moi de vous ennuyer ainsi de toutes ces affaires dramatiques, je compte sur votre indulgente amitié. Vous me parlez de Faust; il nous serait bien difficile pour ne pas dire impossible de le monter à Vienne faute d'un tenor.

Nous ne pourrions pas avoir Erl, et si nous en disposions je n'en voudrais pas. Nous allons monter cet ouvrage ici. Peut-être irai-je à Prague après la saison de Londres. Je pourrais y donner Faust sans difficulté, le théâtre possédant ce qu'il me faut (à peu près) pour les rôles. Il y aurait seulement le chœur à renforcer. En ce cas, nous nous verrions, je l'espère.

Adieu, adieu, mille amitiés à toute votre famille et pour vous mes sentiments les plus dévoués.

Votre affectionné

H. Berlioz.

Harley Street, 76.

Paris (rue de Boursault 19),  
31 mars 1851.

Mon cher ami,

Je vous remercie mille et mille fois de votre souvenir et de la bonne idée que vous avez eue de m'envoyer votre nouvel ouvrage. Je l'ai déjà lu avidement et bien goûté dans la composition purement musicale. Malheureusement mon ignorance de la langue allemande m'empêche d'apprécier le mérite d'expression qui, je n'en doute pas, existe, en outre dans vos mélodies et de saisir le lien étroit qui les unit à la poésie.

J'irai voir ce pauvre Heine un de ces jours, persuadé qu'il apprendra avec plaisir que vous ayez publié une telle collection sans négliger, comme tant d'autres l'ont fait, d'y mettre son nom. Il est toujours à demi mort et toujours aussi vivant par la tête. Il a l'air d'être à la fenêtre de sa tombe pour regarder encore ce monde dont il ne fait plus partie et se moquer de lui.

Dans l'une des dernières visites que je lui ai faites, en m'entendant annoncer, il me cria de son lit cette triste et charmante épigramme: „Quoi! Berlioz, vous ne m'avez donc pas oublié! toujours original!”

Hélas! oui, c'est une grande originalité dans cet affreux Paris, de ne pas oublier les absents, les demi-morts et les morts! Ne doutez pas, mon cher de Vesque, que je possède au moins celle-là. Je pense bien souvent à vous, et toutes les marques d'affection que vous m'avez données pendant mon séjour à Vienne, me sont présentes et chères comme si je les eusse reçues hier.

Mais quelle vie que la mienne ici! quel incessant tourbillon! jamais un instant de loisir, de calme rêverie; toujours courir, ou travailler à la hâte; toujours vibrer, toujours bourdonner; toujours contenir des indignations bouillonnantes; chaque matin, après quelques heures d'un sommeil plus ou moins inquiet, rentrer dans ce monde froidement agité, en frémissant comme un fer rouge qu'on plonge dans l'eau; et toujours trébucher en marchant sur des serpens et des crapauds! . . . Oh! si j'étais libre, libre par la moindre aisance, avec quel bonheur j'irais demain m'embarquer pour Palma ou Ténériffe, pour y dormir au doux soleil de ces îles Fortunées et parmi ces bonnes gens qui les habitent, insoucieux de la fièvre de l'art . . . Oh, la mer! la mer! l'espace libre! la grande lumière! la chaleur! la puissante végétation tropicale le silence! . . . la vie animale!

Pardon, mon cher ami, de me laisser aller à cette sottise apostrophe; je suis vraiment malade, vous le voyez.

Rappelez-moi au souvenir de votre charmante famille, à celui de Madame de Vesque et de votre frère, et croyez-moi toujours

Votre bien dévoué et  
affectionné

Hector Berlioz.

Ehe die politischen Verhältnisse das musikalische und gesellige Leben in's Stocken bringen sollten, versammelten sich noch einmal im Winter 1846—47 eine reiche Zahl grosser Namen in Wien: Jenny Lind, Robert und Clara Schumann, Flotow, Meyerbeer. Die glänzende Aeusserlichkeit von Meyerbeer's Musik fand keinen Wiederhall in Vesque's musikalischem Wesen, das die Einflüsse seiner Jugend: Mozart, Weber und die neuromantischen Franzosen nie verleugnet hat. Auch in Meyerbeer's „Vielka“ hörte er nur den Lärm und schien ihm „das ganze Orchester, Chor, Pistolenschuss, kurz alles nur dazu aufgewandt, um Effect zu machen.“

Um so tieferen Eindruck machte die Lind. „Dieser Typus von Lieblichkeit und Genialität“ entflammte damals alle Köpfe und Herzen und sogar staatsmännische Federn setzten sich zu ihrem Preise in Bewegung. Prokesch, sowie Vesque gaben ihrer Begeisterung in den von Frankl redigirten Sonntagsblättern Ausdruck.

Vesque sah in Jenny Lind „das Organ, welches das lange verschlossene Reich der dramatischen Musik wieder erschliessen sollte.“ „Wir hören sie nicht Concert singen im Theater, sie führt uns dramatische Gebilde vor, bei welchen sie die gangbaren, oberflächlichen Anschauungsweisen mit künstlerischem Bewusstsein verschmäh't, und durch tiefere, nachhaltig wirkende Auffassung und Veredlung ersetzt. An ihr ist alles rein, edel, wahr. Welche Poesie der Erscheinung, welche Wahrheit und zugleich welche Schönheit der mannigfaltigen Darstellungen . . . . .

. . . . . Und wie die Oper auf dem Vereine mehrerer schönen Künste beruht, so vereint Jenny Lind in sich auch die Vollendung in diesen Schwesterkünsten; die grössten Schauspieler staunen über ihr Spiel, Fanni Elsler bewundert ihre Mimik, und singen kann Jenny Lind wie eine Concertsängerin; an Ausbildung der Stimme, Coloratur, Triller, ist sie den grössten gleich, und über-